

L'EAU DANS TOUS SES ÉTATS

(Dossier pages 7 à 9)

ISSN 1259-9034



DU MOIS

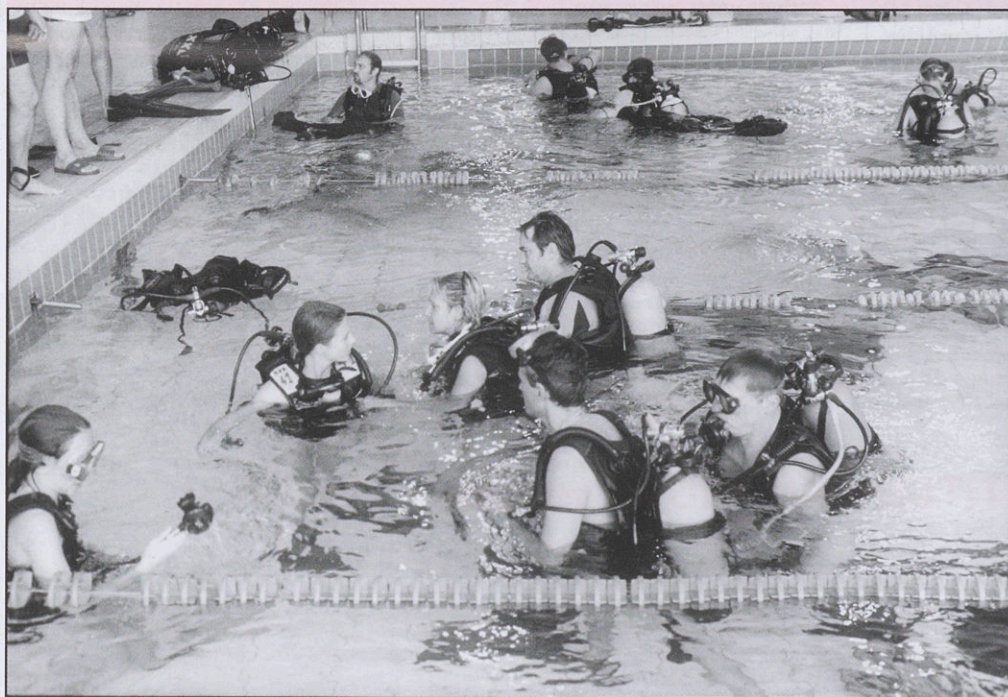
JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES-PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 155 - NOVEMBRE 2008 - **2,30** EUROS

Tout savoir sur les obsèques

Mourir et après : les formalités administratives. Les opérateurs funéraires. Inhumation ou crémation. Les rites religieux. Les dons d'organes. Combien ça coûte aux familles. (Pages 10 et 11)

Apprendre à plonger avec les trois clubs du 18e

(page 18)



Noël Monier

Baptême de plongée à la piscine Bertrand Dauvin.

Histoire : Les ballons de Nadar

(pages 20 et 21)

La mort de Mesrine à l'écran

(page 23)

Galerie de portraits au jardin Laghouat

(page 27)

Le square Léon bientôt fermé la nuit

(page 3)

Vidéosurveillance : 93 caméras dans le 18e

(page 5)

Un nouveau jardin public rue Norvins

(page 12)

Saraaba, les cultures africaines rue de la Goutte d'Or

(page 13)

Dick Rivers contre les maisons- relais au Simplon

(page 15)

Enfouir le CDG-Express à la Porte de la Chapelle

(page 16)

Le marché de l'Olive désossé

(page 16)

Artistes : portes ouvertes d'Anvers aux Abbesses

(page 19)

le bulletin d'abonnement est en page 16.

21 jul 20 32713

À nos lecteurs

Vous lisez *Le 18e du mois*, vous appréciez ce journal. Voulez-vous aider à le populariser, à le faire mieux connaître ? L'affichage dans les quartiers constitue un des meilleurs moyens de le faire. Toutefois, il nous est maintenant interdit, sous peine d'amende, d'apposer des affichettes collées dans les rues. Nous faisons donc appel à vous.

Abonnés, vous trouverez dans ce numéro une affi-

chette (fac-similé de la une du journal). Pourriez-vous la poser soit dans votre immeuble soit chez un commerçant que vous connaissez bien ? Si vous en voulez d'autres, si vous en voulez également le mois suivant, téléphonez-nous au 01 42 59 34 10.

Lecteurs qui achetez *Le 18e du mois* chez les marchands de journaux, cette même affichette est à votre disposition au local du journal. N'hésitez pas à venir en chercher.

Merci d'avance.

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

La ruine de la rue Tholozé

Une voisine de l'immeuble en ruine du 24 rue Tholozé, abandonné depuis dix ans et dont la façade côté cour s'est effondrée le 29 mars dernier, nous écrit :

«Un nouvel effondrement s'est produit fin juillet. Pourtant la démolition de l'immeuble, frappé d'un arrêté de péril depuis dix-sept mois (5 mai 2007), n'est toujours pas effectuée. Nous en sommes au même point. Les voisins sont de plus en plus inquiets des dangers inhérents à cet immeuble et excédés par les nuisances qu'il cause.

J'ai adressé un récapitulatif des événements depuis les années 90 au préfet de police et à son directeur de cabinet, ainsi qu'à M. Delanoë et à M. Vaillant. Ces deux derniers ont accusé réception de mon courrier. La préfecture de police, elle, n'a pas réagi depuis trois semaines !»

Claire Étourneau

Sur le fichier Edvige

«L'article sur le fichier Edvige dans votre dernier numéro insiste avec raison sur les risques que peut faire courir la pratique du fichage généralisé. Mais vous semblez en rejeter la respon-

sabilité exclusivement sur la ministre de l'Intérieur actuelle. C'est oublier que ce fichier Edvige ne fait que prendre la succession du "fichier des renseignements généraux" créé en 1991 par... un gouvernement socialiste.»

Michel Andrieux

Note de la rédaction : La pratique du fichage des citoyens remonte à bien plus loin : c'est Napoléon 1er qui l'instaura, officialisant la distinction entre "haute police" (répression de la délinquance) et "basse police".

Le service de police des Renseignements généraux date de 1937 et il a immédiatement mis en place son fichier, qui a été maintenu en dehors de tout cadre législatif ou réglementaire jusqu'en 1991. À cette date, le gouvernement l'a légalisé, en le "cadrant" un peu. Mais déjà, à ce moment, des associations de défense des droits des gens demandaient sa disparition pure et simple.

Les journalistes comptent parmi les professions visées par le fichage. Mais il se trouve que quelques journalistes ont (ou avaient) des contacts dans la police ; un certain nombre de membres de cette profession ont pu ainsi, dans les années 70 et 80, avoir connaissance au moins d'une partie des dossiers les concernant. Pour employer le mot qui convient, c'est souvent plein... de conneries - ce qui rend la chose encore plus dangereuse.

Vaccin à l'école

«Il y a quelque temps je me suis rendu compte que mon fils âgé de 6 ans avait besoin d'un rappel de vaccina-

tion DT polio. Je me suis rendue chez le médecin pour obtenir une ordonnance. Coût de la consultation 22 €. Puis je suis allée à la pharmacie acheter ce vaccin, qui a coûté 27 €.

Deux jours plus tard je reçois un mot de l'école m'informant que mon fils y serait vacciné. Je décide donc de fournir le vaccin que j'avais soigneusement gardé au frigo. Le jour de la vaccination, l'infirmière scolaire m'apprend que mon vaccin n'est pas le bon (ce n'est pas celui que l'école utilise), mais que je peux le rendre à la pharmacie qui se chargera de le donner à des associations caritatives.

À la pharmacie on m'a gentiment expliqué que la chaîne du froid n'étant plus sûre, mon vaccin finirait directement à la poubelle. Et je ne peux m'empêcher d'avoir le sentiment d'un petit gâchis.

En début d'année dans les écoles, ne pourrait-on pas informer les parents sur les différentes campagnes de vaccinations qui y auront lieu ?»

L. Piquet

Commerce équitable

«En tant que vieux militant du commerce équitable, j'ai été ravi d'apprendre par mon cher *18e du mois* que les Artisans du Monde ouvraient une nouvelle boutique dans notre arrondissement. Je ne résiste pas, néanmoins, à rappeler que ma boutique, *Le Monde en Couleurs*, 24 rue André-del-Sarte, propose depuis douze ans les produits des Artisans du Monde, mais aussi de Boutic Ethic et de beaucoup d'autres.»

Richard Foin

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les abonnements doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Fouad Houiche, Maïté Labat, Mathieu Le Floch, Pascale Marcaggi, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thérèse Nanus, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Vain (Sylvain Gasnier), Marie Valette. ● Rédaction en chef : Marie-Pierre Larrivé. ● Maquette : Nadia Djabali. ● Directeur de la publication : Christian Adnin.

PETITES ANNONCES

■ L'association Réussite cherche bénévoles pour accompagnement scolaire dans son centre de la Porte de Clignancourt, les lundis, mardis ou vendredis. Voir le site www.reussite.fr.st ou appeler au 01 42 55 18 07.

■ La Gymnastique volontaire vous attend 6 rue Esclalong. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél. : 01 46 27 58 34

■ Cours d'aquarelle et de dessin par artiste professionnel. Petits groupes de deux ou trois personnes. Tél. : 01 44 92 02 74.

■ Seniors, ne restez plus seuls. Au rendez-vous des seniors accueille dans ses divers ateliers initiation informatique, gym douce, dessin,

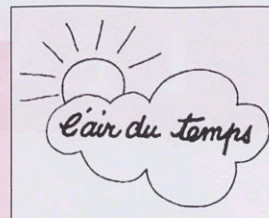
cuisine et autres. Rejoignez-nous en toute convivialité. 67 boulevard Ney. Tél. : 01 42 62 42 78.

■ L'association Systemactive reçoit les salariés pour un entretien préliminaire gratuit pour faire le point sur l'évolution, l'orientation, la formation (validation des acquis de l'expérience, bilans de compétence, ateliers...). Sur rendez-vous au 01 42 59 79 02.

TARIFS DES PETITES ANNONCES

● Gratuit pour les associations jusqu'à un maximum de 240 signes. Pour les autres, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.

● Les commandes doivent nous parvenir pour le 20 du mois précédant la parution.



Rue du Roi d'Alger

Deux gamins discutent sur un bout de trottoir, rue du Roi d'Alger.

Gamin n° 1 : - T'es arabe, toi ?

N° 2 : - Oui.

N° 1 : - C'est quoi ton pays ? C'est l'Algérie ?

N° 2 : - Non.

N° 1 : - C'est quoi ?

N° 2 : - La France.

N° 1 : - Alors t'es pas arabe ?

N° 2 : - Mais si.

N° 1 secoue la tête, visiblement il n'y comprend rien. N° 2 non plus.

Noël Monier

Pas grave

Devant le métro Marx-Dormoy, il vend du maïs grillé, le Tamoul. Déboulent trois policiers, deux mâles et une "fliquette". Ils l'interpellent, l'air dominateur, arrogants, et la fliquette n'est pas en reste de virilité autoritaire. Tout d'un coup, les deux grands mâles foncent vers leur voiture. Alors une fois seule, la jeune femme pose gentiment la main sur l'épaule du petit vendeur et lui dit : «T'en fais pas, c'est pas grave.»

Marie-Pierre Larrivé

PIERRES DE COULEURS
22 au 29 Novembre

Gagnez

une aigle marine
d'une valeur de
700 euros

- 15% de remise
sur les pierres
de couleurs

Comptoir Joffrin
Bijouterie - Joaillerie
28, rue Hermel - Paris 18^{ème}
01 46 06 40 25

Square Léon : on ferme !

Le jardin, victime d'intrusions et de dégradations coûtant très cher à réparer va bientôt être fermé la nuit, à partir de 23 h, a décidé la municipalité

Le square Léon, le grand espace vert de la Goutte d'Or, devrait être bientôt mieux "sécurisé" et fermé la nuit. La décision vient d'être prise par la municipalité, après consultation des associations riveraines. La fermeture doit intervenir dans les mois à venir, avant le printemps en tout cas.

Cette mesure a été décidée à la suite d'une demande de la police qui déclarait être dans l'impossibilité d'assurer la sécurité et d'empêcher des trafics, disait-elle, essentiellement la nuit. De plus, le square est périodiquement victime de dégradations : ampoules fracassées, petites tables pour jeux de dames démolies, végétaux abîmés, voire déracinés, fontaine à l'entrée rue Polonceau plusieurs fois cassée, maisonnette des jardiniers détériorée...

«Fermer le square ne me fait pas plaisir. J'aimerais que les jardins soient ouverts sur la ville, que la nature ne soit pas enfermée, c'est un idéal de société, mais je suis réaliste. Je me suis rallié à la décision, la "moins pire" vu la situation, sans enthousiasme mais avec détermination», déclare Pascal Julien, l' élu en charge des espaces verts et de l'environnement.

100 000 € de réparations

Il rappelle quelques chiffres. Le square, créé en 1990 sur le plateau Polonceau, a été récemment l'objet d'importants travaux de réhabilitation qui ont duré un an. Le square a rouvert en avril 2007, agrandi (6 200 m²), reverdi (180 arbres et arbustes, deux pelouses) et réaménagé avec jeux d'enfants, terrains de balle, tables pour jeux de société... Cela a coûté 1 300 000 €. Or, depuis, plus de 100 000 € ont été dépensés en un an et demi pour réparer les dégradations, un record absolu pour les jardins parisiens.

Des mesures ont donc été décidées. On va surélever l'éclairage, actuellement à 4 mètres de hauteur, le porter à 9 mètres en espérant que ce sera assez haut pour être à l'abri des casseurs d'ampoules (coût 38 000 €). On va installer des portillons bas, comme dans les autres squares, y compris aux deux entrées de la grande allée centrale rue Polonceau et rue Cavé, ce qui évitera les intrusions de chiens et les passages "en rodéo" de vélos et même de motos et empêchera également des "fuites" dans la rue de petits enfants ayant échappé à la surveillance familiale (coût 25 000 €).

Résolus à fermer la nuit

La mesure essentielle, toutefois, c'est la fermeture la nuit des grilles, y compris aux entrées de l'allée centrale qui actuellement est un passage public ouvert jour et nuit. Les hautes portes existent déjà à ces entrées mais actuellement ne sont pas utilisées.

«C'est une mesure radicale, regrettable peut-être, mais ce square actuellement est loin d'être l'espace de détente qu'il devrait être, donc...», souligne Pascal Julien.

Il affirme s'y être rallié parce que certaines conditions d'accompagnement ont été actées : fermeture à 23 h et pas avant, assurée non pas par les agents des parcs et jardins (qui finissent leur travail à 21 h 30) mais par des agents de la Direction de protection du patrimoine (DPP), promesse de la police de contrôler durablement et avec les mêmes effectifs les abords la nuit (afin d'éviter que les trafics constatés dans le square de nuit se reportent sur les rues adjacentes), possibilité d'introduire des chiens et des maîtres chiens dans le jardin une fois fermé.



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

En diagonale, l'allée centrale qui sera fermée la nuit aux deux extrémités.

En 1999 déjà, on avait installé des grilles autour du square (qui jusque là était entièrement ouvert) et des portails cadenassés la nuit. Quelques semaines plus tard, ces portails avaient été fracassés. Les grilles sont restées, mais jusqu'à présent on n'avait plus jamais tenté de fermer le square. «Nous n'ignorons pas les risques de réactions cette fois encore, les risques de voir la mesure perçue par certains comme une provocation, mais nous sommes résolus», conclut Pascal Julien.

Qu'en pensent les associations du quartier ? Leurs membres approuvent

majoritairement, mais certains auraient préféré une fermeture plus tardive, à l'heure du dernier métro. D'autres soulignent qu'il faudrait améliorer l'éclairage de la rue des Gardes qui longe le square et qui deviendrait passage de rechange.

Il se pourrait que quelques jeunes se rebellent. «Si cela arrive, si les grilles sont de nouveau abattues, il faudra absolument les remettre en place. Une fois, deux fois peut-être, trois fois... ne pas abandonner», déclare un riverain, membre du conseil de quartier Goutte d'Or.

Marie-Pierre Larrivé

Le conseil de la jeunesse : objectif action et dialogue

«**A**vant je me plaignais, maintenant j'agis.» Voilà le nouveau slogan de la campagne de communication destinée à faire connaître les conseils de la jeunesse parisiens. Créées en 2001, ces structures de démocratie participative ont une double mission : faire remonter la parole des jeunes auprès des élus et renouer des liens parfois distendus entre les jeunes et l'institution politique.

Il en existe un par arrondissement. Dans le 18e, une quinzaine de filles et garçons entre 15 et 26 ans se retrouvent toutes les semaines dans la Maison des jeunes, rue du Mont-Cenis, près de la place Albert-Kahn. Ils travaillent sur des projets en fonction de leurs centres d'intérêt : loisirs, emploi, santé, culture.

Dernier projet réalisé, le forum des métiers insolites, le 18 octobre dernier

dans le hall de la mairie. «On s'est rendu compte que les jeunes ne connaissent pas une petite partie des métiers qui recrutent», explique Laetitia, étudiante. Le but du forum, c'est de mettre en relation les employeurs et ceux qui cherchent un emploi. Par exemple, la RATP propose des emplois dans plus de 200 métiers différents, mais personne ne le sait.»

Par ailleurs, le conseil de la jeunesse a été consulté par la mairie de Paris sur le projet de prolongement du tramway jusqu'à la Porte de la Chapelle. «Les jeunes volontaires ont pu donner leur avis sur les aménagements de la station d'arrivée», précise Pierre Robillard, coordinateur du conseil dans le 18e. Ce type de consultation leur permet de s'approprier leur espace.»

Mais ces instances dédiées aux jeunes restent relativement confidentielles. «Les habitants du quartier ne nous connaissent pas vraiment. Par exemple, nous ne sommes pas associés aux conseils de quartier», déplore Laetitia. Comme nous ne sommes pas nombreux, nous ne pouvons pas représenter tous les problèmes rencontrés par les jeunes. C'est dommage car il y a un budget et de quoi se faire entendre. J'espère que ça changera avec la création du site internet.»

Avis donc aux jeunes intéressés : on a besoin de vous !

Florianne Finet

□ Pour plus d'informations : contactez Pierre, coordinateur du conseil de la jeunesse dans le 18e, au 06 83 57 69 93 ou www.cpj.paris.fr ou www.conseildelajeunesse.org

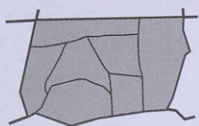
ADOS

Association pour le Dialogue et l'Orientation Scolaire
24 rue Polonceau 75018 Paris Métro : La Chapelle, Barbes
Quartier de la Goutte d'Or Château Rouge

Recherche des bénévoles

Un soir par semaine à partir de 17h pour l'aide aux devoirs du CP à la 3ème
Le mercredi et le soir après 18h pour la mise en place d'ateliers
Une formation vous sera proposée.

**Contactez-nous !
au 01.42.54.84.74**



Municipales : les recours en annulation rejetés

Les recours en annulation des élections municipales dans le 18^e, déposés par le MoDem et par la liste *Le 18^e autrement* de Michel Langlois, ont été rejetés par le tribunal administratif, qui a suivi l'avis du commissaire du gouvernement (voir *Le 18^e du mois* d'octobre).

Les plaignants protestaient contre l'utilisation par les Verts d'espaces publicitaires sur les devantures de magasins pour y coller des affiches. Cela était, affirmaient-ils, de nature à fausser les résultats. Le commissaire du gouvernement (représentant de l'intérêt de la loi) puis le tribunal ont jugé que l'écart des voix était trop important pour que cela ait eu une incidence sur le résultat. ■

Le journal de la mairie change de look

Le journal publié par la mairie du 18^e change de look avec un premier numéro nouvelle formule paru en octobre. Il s'intitule désormais *18 ensemble* au lieu de *Le journal* tout simplement. Papier non plus mat mais brillant, il a pris un petit format, moitié moins grand quand on l'ouvre. Vingt-quatre pages au lieu de huit, il est également plus fourni (à contenu égal, il aurait dû avoir seize pages seulement avec la réduction du format, même en considérant qu'il est plus ramassé, moins aéré).

Photo des vendanges à la une et dossier sur le renouvellement des conseils de quartier, le numéro d'octobre s'articule autour des mêmes rubriques que les précédents : vie de l'arrondissement, vie des quartiers, activité de la mairie, tribune libre aux divers partis représentés dans le conseil d'arrondissement. ■

"G 12", les élus UMP des arrondissements de gauche se rassemblent

Les élus UMP des douze arrondissements parisiens tenus par la gauche viennent de se rassembler et de lancer "G 12", une structure pour agir ensemble et «porter la voix de l'opposition».

«C'est une démarche constructive de reconquête», déclare Pierre-Yves Bournazel qui vient de devenir président du groupe des élus UMP du 18^e. Les membres du "G 12" veulent se rassembler une fois par mois à l'occasion du Conseil de Paris et ont l'intention de mener des actions communes, comme de déposer des vœux similaires dans chacun de leurs arrondissements. Ils entendent également organiser en novembre un séminaire sur le logement. ■

ARTISANS

Le monsieur qui mange des clous

**Pierre Mercier, tapissier à l'ancienne,
dans son atelier rue de Clignancourt.**

Je passais souvent devant sa boutique, rue de Clignancourt. Assez souvent pour qu'on se regarde à chaque fois. Mais pas assez pour que j'ose un jour lui parler, car j'avais en tête d'écrire sur lui depuis longtemps, allez savoir pourquoi. J'avais en tête qu'il était bon artisan et que la conversation serait agréable, allez savoir pourquoi. Pure intuition.

Il est tapissier. Pas tapissier-décorateur, «c'est bon pour ceux qui veulent se faire un peu mousser. Mon métier c'est tapissier, tout simplement.» Et le voilà qui m'explique que non, il ne fabrique pas matelas et sommiers (c'est le matelassier), ne pose pas les rideaux ni de moquette sur les murs «parce que c'est nul. Non, ça c'est pour plai-santer.»

Sa spécialité à lui, ce sont les meubles et fauteuils d'époque, c'est-à-dire d'autres époques que la nôtre. En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il aime ça, ses carcasses en bois à recouvrir, tendre, lisser, bourrer et rembourrer de crin, clouer... «Rembourrer au crin, c'est même ce que je préfère.»

Ses deux préférés

Ce qui est certain aussi, c'est qu'il ne lâche jamais ses deux instruments préférés, ciseaux et marteau. C'est tout ce qu'il emporterait s'il y avait le feu, même les velours à 200 euros du mètre carré et les soieries inestimables ne se discutent même pas à côté des deux instruments qui le font être tapissier.

Devant les fauteuils Régence, Empire, Louis XVI ou Louis XIV, il explique à merveille ce qui les réunit et ce qui les distingue comme le motif asymétrique au-dessus du dossier. Dès qu'il y a des manchettes (des accoudoirs, quoi), ce n'est plus une chaise, c'est un fauteuil. Les dossiers médaillon, fer à cheval, chapeau de gendarme... on se perd et on se régale à la fois.

De l'or dans ses mains

Sans compter que Pierre Mercier mange continuellement des clous pendant qu'il vous parle. Non, ce ne sont pas des pastilles pour la gorge qu'il s'envoie par poignées. Ce sont des semences, ces petit clous noirs à tête plate et à pointe triangulaire qui servent à maintenir le tissu avant qu'on le fixe avec les fameux clous à tête ronde, ces clous sur lesquels tout le monde a passé les doigts le long de sa chaise. Ils s'alignent les uns après les autres pendant qu'il vous parle, les uns sortent de sa bou-

che, les autres d'une boîte, et ils passent sur le cadre de la chaise.

Je suis fascinée par la précision de son coup de marteau : l'espacement, l'alignement, la régularité... c'est bien dans ses mains qu'il a de l'or, et rien ne sert de venir voler dans sa boutique. Une fois, elle a été cambriolée : mais que vaut un cadre si on ne sait pas le refaire ? une carcasse si on ne sait pas l'habiller ? Il ne craint rien.

C'est pour cela que son atelier reste un peu "cracra". Et puis un atelier trop propre, trop neuf, ça rend les habitués méfiants, ça repousse des clients potentiels. C'est louche. Même lorsqu'il nettoie sa vitrine, on lui fait des remarques. Il a tout de même exposé des jolies choses en vitrine, de l'autre côté de la rue, mais pour le reste, l'atelier est resté en l'état.

Son quartier, ses amis

En tout cas rien n'a bougé depuis la construction de l'immeuble, il y a près de cent ans, ni le parquet, qui ressemble à celui d'un vieux grenier, avec relief et parcours de santé, ni la colonne en fonte qui tient probablement une partie de l'immeuble, ni l'aspect général. Il n'y a que la peinture qui a été refaite dans un vert improbable de cabinet de dentiste. Ça fait longtemps qu'elle n'est plus vraiment verte, mais tout le monde s'en fiche, l'essentiel est que la lumière entre par les vitrines pour qu'il puisse travailler.

Donc il vous raconte le quartier, la vie, celle de Montmartre, celle de ses parents tous deux tapissiers



montmartrois, de ses amis d'enfance de Gonesse... des histoires d'hommes et des histoires de cœur.

Pierre Mercier a passé la quarantaine, mais il a l'air à la fois plus jeune par la vivacité et l'œil qui brille, et plus vieux par ses histoires incroyables de gens étonnants tout droits sortis de l'Histoire qu'il connaît. La guerre de 1870 et le fusil Chassepot, la vie du commandant Cousteau, l'ami qui collectionne les chars... Un peu tordu aussi par les gestes mille et cent fois répétés, penché sur vos chaises, mes fauteuils et nos crapauds. Qu'il retrouve parfois raclés sur du béton par des propriétaires inconscients. Ou ces deux fauteuils sans prix recouverts d'une soierie sans prix exposé aux griffes d'un chat, qu'il disait vouloir exécuter paisiblement d'une balle dans la tête. Tout cela pour entendre la propriétaire lui demander : «Et pour le chat, je vous l'amène et vous vous en chargez ?»

Marie Valette

□ 103 rue de Clignancourt.
01 42 64 02 60.

La qualité de l'air dans nos quartiers

Dans le 18^e, il faut avoir la chance de vivre aux abords de la Butte Montmartre pour bénéficier d'un air sans particules toxiques. Ailleurs... C'est ce que révèle la dernière carte haute définition produite par Airparif, organisme chargé de la surveillance de la qualité de l'air en Ile-de-France.

Ces cartes en couleur (attention au rouge et même à l'orange) permettent de visualiser la concentration en dioxyde d'azote (NO₂), produite par la circulation automobile.

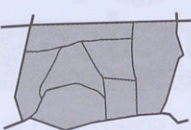
La couleur pourpre de Paris se détache "admirablement", sur ces cartes, du bleu du reste de l'Ile de France, avec un taux de polluants dépassant

largement les normes européennes, les quartiers les plus touchés étant évidemment les grands axes routiers pollués par les oxydes de carbone, oxydes de soufre, hydrocarbures, et autres particules volatiles du type plomb, mercure, cadmium.

Chaque arrondissement a son capteur, ne reflétant pas la situation de l'arrondissement dans sa globalité mais plutôt celle du genre de quartier où il se trouve. Celui du 18^e est situé près de la mairie, 7 rue Ferdinand-Flocon. Le site a été choisi car "médiann", ni trop pollué ni totalement préservé.

Mathieu Le Floch

□ www.airparif.asso.fr



Plan de vidéosurveillance : 1 226 caméras dans Paris dont 93 dans le seul 18e

La Préfecture de police vient de lancer un plan de vidéosurveillance dans la capitale avec pose de 1 226 caméras dans les rues de Paris, dont 93 pour le seul 18e, arrondissement le "mieux" équipé de tous. Présenté au Conseil de Paris, lundi 20 octobre, le plan ne devrait être opérationnel que fin 2010. Il sera mis en place par une société privée louant ses services à la préfecture, la Ville devant se charger des aménagements de voirie. Les premières estimations chiffraient le projet à 45 millions d'euros mais il semble maintenant qu'il coûtera entre 65 et 80 millions, à raison de 30 000 euros par caméra, plus 10 % consacré à la maintenance.

La Goutte d'or quadrillée

Ces 1 226 caméras doivent s'ajouter aux 446 déjà posées dans les rues, 9 500 dans les gares et stations de métro et les 114 du Parc-des-Princes. La préfecture affirme avoir analysé les points les plus "chauds", les plus "accidentogènes" pour leur pose ainsi que les quartiers de ministères et autres institutions publiques et les ambassades.

Ainsi, les Champs-Élysées, les Halles, le quartier Stalingrad en comptent beaucoup ainsi que les lieux touristiques des arrondissements centraux. Toutefois, assez étrangement, le calme 15e devrait



compter 79 caméras, le même nombre que le 19e !

Dans le 18e, un projet de premières localisations a été publié avec une soixantaine d'emplacements. On en dénombre une quinzaine entre les Puces et le boulevard Ney, une quinzaine également à Montmartre, une dizaine à La Chapelle, autant sur les boulevards de Clichy et de Rochechouart. Mais c'est la Goutte d'Or et spécialement le quartier Château-Rouge qui obtiennent le pompon avec pas moins de vingt caméras groupées sur un territoire restreint.

Une concertation devrait avoir lieu dans les arrondissements mais les élus n'ont pas été associés ni même consultés au préalable, ce qui a d'ailleurs suscité des protes-

tations à gauche, au Conseil de Paris comme, dans le 18e, au conseil d'arrondissement du 13 octobre saisi du projet.

«Pas de Big Brother»

Le Parti socialiste approuve le projet mais avec des réserves, Bertrand Delanoë comme Daniel Vaillant ont souligné que «ce n'était qu'un outil de plus» et insisté sur «la nécessité du maintien d'une présence effective de la police sur le terrain».

Pour le parti communiste, Ian Brossat a lui aussi mis en garde contre un désengagement de la police et souligné que la vidéosurveillance (la préfecture dit : vidéoprotection) «déplaçait le problème sans rien régler».

Malgré une "charte d'éthique" que la préfecture déclare vouloir élaborer, cette question a été soulevée, notamment par Laurence Goldgrab (PRG) qui s'interroge sur l'utilisation des bandes vidéo.

Toutefois, ce sont les Verts qui se sont montrés les plus opposés à cette vidéosurveillance : «Cela va dans le sens d'un contrôle, d'un fichage généralisé des habitants. Ce n'est pas comme cela qu'on retissera le lien social», a déclaré Danielle Fournier, ajoutant : «Pas de Big Brother au nom de la tranquillité». ■

Les conseils de quartier renouvelés

Le collège "habitants" des huit conseils de quartier de notre arrondissement vient d'être renouvelé et les nouveaux conseillers installés. Le tirage au sort, opéré par la main innocente d'une jeune fille de 13 ans, a eu lieu en public à la mairie jeudi 16 octobre.

Il s'agissait de renouveler par moitié, et pour trois ans, le collège habitants (vingt-quatre titulaires au total dans chaque quartier, et autant de suppléants ne siégeant qu'en cas de défaillance du titulaire), un premier renouvellement ayant déjà eu lieu en 2005.

Plus de 700 candidats

En réalité, il n'y a pas eu renouvellement mathématique de huit fois douze titulaires et huit fois douze suppléants. Ce fut plus compliqué car, depuis six ans que les conseils existent, des titulaires ont cessé de venir,

ayant déménagé ou pour d'autres raisons, et parallèlement des suppléants sont "montés" comme titulaires.

Toutefois, il n'y a pas eu de problèmes car les candidats (ils avaient jusqu'au 6 octobre pour postuler) étaient bien plus nombreux que les places disponibles. «Ils étaient plus de 700, soit le double de la dernière fois, preuve de la motivation des habitants à s'impliquer dans la vie locale et la démocratie participative», a déclaré Catherine Joly, l'élue du 18e chargée des conseils de quartiers et de la vie associative.

Peu de non européens

Elle a regretté, en revanche, l'insuffisance de candidats "extra-communautaires" (de pays autres que ceux de l'Union européenne), rappelant une «spécificité de notre arrondissement qui réserve cinq places dans chaque conseil à ces non-européens

en signe de reconnaissance et par volonté d'intégration». En effet, aucun conseil de quartier sinon celui de la Goutte d'Or n'a dépassé, voire même atteint, le nombre requis de candidats extra-communautaire : aucun à Charles-Hermite, un seulement à Montmartre et aux Grandes Carrières, deux au Simplon... Le conseil de la Goutte d'Or fut donc le seul où il y eut tirage au sort et donc quelques "recalés". Ailleurs, les candidats furent admis d'office.

Ce manque de candidats non-européens, alors que leur nombre est significatif dans l'arrondissement, pose un problème. Et si, un certain nombre de conseillers sont d'origine étrangère, proche ou lointaine, cela ne règle pas la question d'inciter les extra-communautaires à participer à la vie locale et d'apporter une voix et une approche différentes lors des réunions. ■

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement, conseils de quartier :

• Conseil d'arrondissement lundi 17 novembre (18 h 30) en mairie.
• Conseils de quartier : • Charles Hermite-Évangile, mardi 25 (19 h) 24-26 rue Raymond-Queneau. • Goutte d'Or-Château-rouge, jeudi 27 (19 h 30), 5 rue Pierre-Budin. • La Chapelle-Marx Dormoy, 2 décembre (19 h).

■ 8 novembre : Les dinosaures

Alain Mathis, animateur scientifique chez ICARE, raconte *La grande aventure des dinosaures* aux enfants, dès 7 ans, samedi 8 novembre (14 h 30 et 16 h) à la bibliothèque Genevoix, 19 rue Tristan-Tzara. S'inscrire 01 56 07 35 05.

■ 12 novembre : CICA

CICA sur le thème de la précarité mercredi 12 novembre (19 h) en mairie.

■ 12 novembre : Réunion téléphonie mobile

Réunion-débat sur les risques sanitaires des téléphones mobiles et antennes-relais, organisée par les Verts mercredi 12 novembre (19 h) au LMP, 35 rue Léon.

■ 13 novembre : Les problèmes de Charles-Hermite

Réunion publique à l'école 4 rue Charles-Hermite jeudi 13 novembre (19 h) sur tous problèmes du quartier.

■ 15 novembre : Repas de quartier

Simplon en fêtes convie à un repas de quartier samedi 15 novembre (19 h à 23 h) à l'Espace Clignancourt, 140 rue de Clignancourt. Entrée 5 €, enfants 2 €.

■ 18 novembre : L'avenir de la place Clichy

Réunion sur l'avenir de la place Clichy mardi 18 novembre (19 h) au lycée Jules-Ferry. Présidée par Annick lepetit chargée de l'espace public à Paris

■ 21 et 25 novembre : Violences faites aux femmes

Diffusion vendredi 21 novembre (18 h) à la salle Saint-Bruno du film *Ne dis rien*, sur les violences faites aux femmes, avant la journée sur ce problème, mardi 25, avec débats en mairie de 14 à 18 h.

■ 21 novembre : Cercle des poètes

Réunion du Cercle des poètes du 18e vendredi 21 novembre à partir de 20 h à UVA, 9 rue Duc. Thème : l'absurde.

■ 22 novembre : Expo-vente chez Mon petit doigt m'a dit

Expo-vente de lainages bio au café associatif *Mon petit doigt m'a dit* samedi 22 novembre de 10 à 18 h.

(Suite de l'agenda page 6)

SUR L'AGENDA

(Suite de la page 5)

■ 22 et 23 novembre : Braderies à Saint-Paul et à Sainte-Hélène

• Braderie à l'église luthérienne Saint-Paul, 90 boulevard Barbès, samedi 22 novembre de 10 à 13 h puis de 14 à 18 h, et dimanche 23 de 14 h à 18 h.
• Braderie à l'église Sainte-Hélène (6 rue Esclangon) samedi 22 et dimanche 23 novembre (14 h à 18 h).

■ 22 et 23 novembre : Expo rue Firmin-Gémier

Nous sommes tous des artistes, exposition des œuvres des résidents du 1 rue Firmin-Gémier. Samedi 22 et dimanche 23 novembre. Entrée libre à partir de 10 h au local des amicales et associations.

■ 25 novembre : Colloque sur la famille recomposée

Colloque du Ceraf Médiations sur la place des beaux-parents dans les familles recomposées mardi 25 novembre (10 h) en mairie.

■ 26 novembre : Compte-rendu de Delanoë

Compte-rendu de mandat de Bertrand Delanoë mercredi 26 novembre (19 h) en mairie.

■ 28 au 30 novembre : Café-capote

Opération Café-capote dans les bars de l'arrondissement (un café vendu, une capote offerte) du vendredi 28 au dimanche 30 novembre.

■ 29 et 30 novembre : Expo- vente en bois d'olivier

Expo-vente d'objets en bois d'olivier réalisés par l'Association des artisans de Bethléem samedi 29 et dimanche 30 novembre à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, 140 rue de Clignancourt.

■ 29 novembre : Balade dans la Goutte d'Or

Première balade de *Ça s' visite* dans le quartier Goutte d'Or. Découverte des lieux, rencontres avec les habitants. Rés : 01 42 08 27 41. 12 €.

■ 30 novembre : Catherinettes

Élection de la "Catherinette" ayant réalisé la plus belle coiffe, dimanche 30 novembre à 15 h devant la boutique de chapeaux *Mira Belle*, place Charles-Dullin.

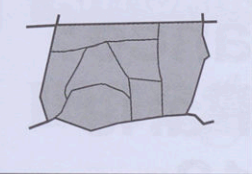
■ 1er au 5 décembre : Expo handicapés

Exposition en mairie, du lundi 1er au dimanche 5 décembre, des œuvres des usagers du Foyer Saint-Joseph accueillant des handicapés mentaux.

■ 29 novembre : Amnesty

Ouverture de la commémoration du 60e anniversaire de la Déclaration des Droits de l'homme, par Amnesty international Paris-Montmartre. Projection et débat, 16 h à la Maison des associations.

La vie du 18^e



Grand "batizado" biennal de la Capoeira Viola au gymnase Ronsard



Youna, Sidi, Dipa et Djegui jouent des instruments traditionnels

Grand "batizado" organisé par la *Capoeira Viola* dimanche 8 novembre au gymnase Ronsard : près d'une centaine de jeunes, très jeunes parfois – les plus petits n'ont pas six ans – pratiquant cette danse de combat acrobatique venue du Brésil, y sont conviés.

Le "batizado" qui a lieu tous les deux ans est une fête mais surtout un rite de passage, une initiation. Ce jour-là, tous ceux qui pratiquent depuis un an au moins et qui ont maîtrisé les fondamentaux de leur art (connaître la musique accompagnant la danse et les pas de base, savoir se défendre, résister le plus longtemps possible, savoir même contre-attaquer) se produiront en public, se mesureront avec un aîné et obtiendront la reconnaissance de leurs pairs. Ils recevront alors leur "nom de

guerrier", un surnom qui leur ressemble, approprié à leurs caractéristiques particulières, nom d'oiseau, de plante, de poisson, d'animal des bois et des champs. Désormais, ils seront connus dans le milieu de la capoeira exclusivement sous ce nom, brésilien bien évidemment.

Un nom de guerrier

Les nouveaux initiés recevront également leur "corde", équivalent de la ceinture au judo. La première corde, la corde zéro, accordée aux petits de moins de 8 ans, est écrite, «sans couleurs», précise Agnès Brocardi Alves, la responsable de la *Capoeira Viola*. Les plus grands toutefois pourront arborer leur première véritable corde de capoeiriste.

C'est une corde tressée de sept couleurs, chacune commémorant une

étape de l'esclavage et rappelant que la capoeira fut à l'origine une danse d'esclaves, mimant le combat, exutoire à leur misère, interdite d'ailleurs au Brésil jusqu'en 1890 et reconnue officiellement dans les années 1930 seulement. La corde est bleue, comme l'océan du voyage forcé des esclaves, lilas pour rappeler le fouet, orange pour le travail forcé, vert pour la fuite, jaune pour l'affranchissement, rouge pour la lutte et enfin blanche pour célébrer la paix. À chaque niveau de progression, le capoeiriste perd une couleur jusqu'à ceindre une corde toute blanche, celle du maître, grade auquel on n'accède qu'après de nombreuses années de pratique.

Sidi, Youna, Dipa, Djegui

Au gymnase Ronsard, outre les nouveaux "baptisés", il est prévu quelques "passages de grade". Mais pour tous, ce sera la fête et ce ne sont pas les tout petits qui diront le contraire. Sidi, 8 ans, Youna, 7 ans, Dipa, 5 ans et demi, et Djegui, 5 ans seulement, sont tout excités depuis des mois : leur "batizado", c'est le rêve devenu réalité. Ils vont gagner leur corde et leur nom secret.

Grande fête mais ce n'est pas tout. L'association qui a élaboré l'an dernier un spectacle intitulé *Crateras* a été labellisée pour participer aux festivités de l'année de la France au Brésil en 2009. Rio, Bahia, Recife, nos petits Français feront le voyage au pays natal de la capoeira et y montreront leur savoir-faire.

Marie-Pierre Larrivé

□ Capoeira Viola, 37 rue Pajol.

Retirer les banderoles apposées sur les écoles ? Un vœu de l'UMP rejeté par la majorité municipale

L'UMP a déposé, à la réunion du conseil d'arrondissement le 13 octobre, un vœu demandant le retrait des banderoles apposées sur les écoles, «la propagande politique quelle qu'elle soit n'ayant rien à faire sur les bâtiments publics», a affirmé Pierre-Yves Bournazel en le présentant.

Polémique immédiate : Philippe Darriulat, l'adjoint PS chargé des écoles, a souligné que ces banderoles (protestant contre les expulsions de sans-papiers) avaient été posées par les parents d'élèves eux-mêmes et ajouté qu'il «fallait être sans cœur pour ne pas être affecté et mobilisé quand les parents d'un enfant de l'école sont menacés». Ian Brossat (PCF) a ajouté que ce vœu était «un affront à la République et aux

enfants dont les parents sont victimes d'expulsion». De son côté, Sylvain Garel (Verts) s'est indigné devant un tel vœu «alors que des milliers de gens sont raflés et déportés, 25 000 cette année».

L'élU UMP s'est insurgé contre le mot "rafle" dans ce contexte. «Ne comparez pas l'incomparable», a-t-il dit, exigeant des excuses. Sylvain Garel maintenant ce terme et citant le dictionnaire ("opération massive opérée à l'improviste par la police"), quatre des six élus UMP ont quitté la salle. Roxane Decorte est restée pour pouvoir défendre d'autres vœux de son groupe (sept au total) et M'hamed Ghanem ne s'est pas levé lui non plus pour sortir.

Le vœu a été repoussé à l'unanimité des élus de gauche. ■

Une nouvelle ligne de bus pour soulager la ligne 13 du métro

Une nouvelle ligne de bus vient d'être mise en place, inaugurée officiellement mercredi 15 octobre, la ligne numéro 341. Elle relie la mairie de Clichy-la-Garenne à la Porte de Clignancourt en passant par la gare RER de Saint-Ouen. Son tracé suit en partie celui de la ligne 13 du métro (Châtillon - Saint-Denis ou Asnières-Gennevilliers) et est donc conçu pour soulager cette ligne totalement saturée avec 550 000 voyageurs par jour.

Le nouveau bus fonctionne du lundi au vendredi, de 7 h à 20 h, avec une fréquence de dix minutes aux heures de pointe et quinze minutes aux heures creuses. ■

L'eau dans tous ses états

La première partie de ce dossier, dans notre dernier numéro, était consacrée à une question cruciale qui vient actuellement en débat à Paris : la re-municipalisation de la distribution de l'eau.

Dans cette deuxième partie, nous faisons le point

sur la façon dont les ressources en eau sont gérées à Paris et dans notre région.

Dossier établi par Michel Germain et René Molino

Le débat sur la gestion de l'eau programmé en novembre

En novembre, le Conseil de Paris doit débattre de la gestion de la distribution de l'eau dans la capitale : la municipalité actuelle veut "re-municipaliser" cette distribution, actuellement confiée à des entreprises privées. (Voir le début de ce dossier dans notre dernier numéro.)

L'eau consommée par les Parisiens est *produite* par une société dépendant de la Ville de Paris, la SAGEP (appelée maintenant "Eau de Paris"), qui en assure la *captation* et le *traitement* pour la rendre utilisable. Mais sa *distribution* dans les multiples rues de la capitale, jusqu'aux immeubles, et la collecte du *paiement* par les usagers, sont gérées par deux sociétés privées, filiales des multinationales Veolia (ex-Vivendi) et Suez, qui réalisent sur cette activité des profits énormes et peu justifiés.

C'est Jacques Chirac, alors maire de Paris, qui en 1984 avait attribué cette activité aux deux entreprises en question, sans qu'aient été respectées les règles d'appel d'offres destinées à empêcher, autant que possible, le favoritisme. Le PDG d'une de ces sociétés, la *Lyonnaise des eaux* (actuellement absorbée dans le groupe Suez) n'était autre que Jérôme Monod, ami personnel de Jacques Chirac, et qui fut son directeur de cabinet à Matignon et le secrétaire général de son parti, le RPR.

Le prix de l'eau va-t-il baisser ?

La municipalisation entraînera-t-elle une économie sur les coûts de distribution de l'eau ? Oui, probablement. En résultera-t-il une baisse du prix payé par les usagers ? Sans doute pas. Simplement, on évitera une augmentation du prix du mètre cube consommé, qui sans cela aurait été inévitable.

Car dans le même temps la consommation globale d'eau à Paris ne cesse de diminuer. Or le principe est clairement établi : l'eau doit financer l'eau. Autrement dit, les redevances perçues auprès des utilisateurs doivent payer les coûts de production et de distribution, ainsi que les investissements réalisés pour améliorer le traitement de l'eau potable.

Pourquoi la consommation diminue-t-elle ? D'abord grâce à la diminution du nombre d'entreprises à Paris, grosses consommatrices d'eau. D'autres consommateurs comme les hôpitaux, et

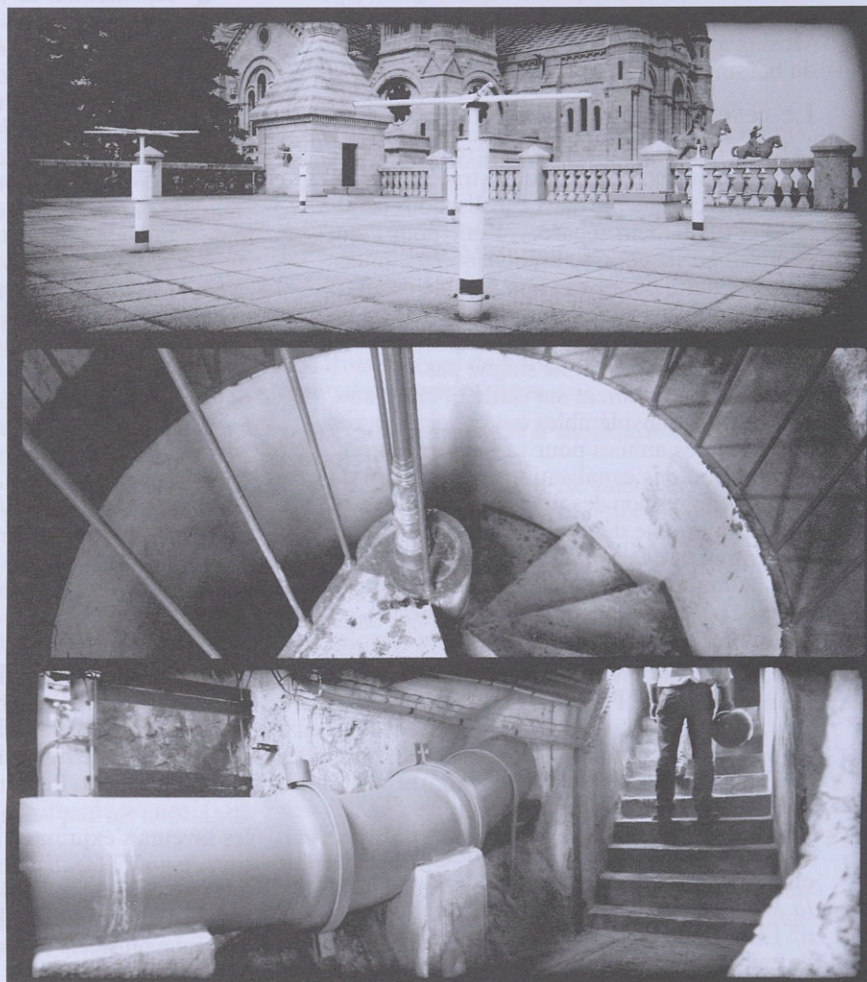
aussi les simples particuliers, sont devenus plus économes. Beaucoup de Parisiens ont compris qu'il faut économiser cette ressource précieuse : par exemple, on fait davantage attention aux robinets qui coulent en permanence. La baisse de la consommation est due aussi à ce que les appareils électro-ménagers modernes, machines à laver le linge ou la vaisselle et autres, sont conçus pour consommer moins d'eau qu'auparavant.

Enfin, les travaux importants réalisés depuis une dizaine d'années dans nos rues pour rénover les canalisations souterraines ont permis de colmater de nombreuses fuites au long du trajet de l'eau.

Il est dommage que, dans la plupart des cas, les usagers ne puissent pas être informés sur le coût réel de l'eau qu'ils consomment. Car les factures sont envoyées, pour chaque immeuble, au syndicat qui répartit ensuite lui-même leur montant entre les consommateurs, généralement sans donner d'informations précises. Pour l'ensemble des Parisiens (particuliers et entreprises), on ne compte que 93 000 branchements, donc 93 000 factures.

Dans certains immeubles, malheureusement très minoritaires, des compteurs d'eau individuels installés dans chaque appartement permettent de répartir le coût en fonction du volume d'eau réellement utilisé par chacun.

R. M.



Le réservoir de Montmartre :
Ci-dessus, vannes sur la terrasse, escalier et sous-sol.
Ci-contre, vue depuis les jardins.



Christian Adnin

D'où vient notre eau quotidienne

Paris, ses 2 200 000 habitants, ses entreprises et ses services, consomment globalement par jour environ 615 millions de litres d'eau potable, tous usages compris (boisson, cuisine, toilette, lessive, etc.). Il faut y ajouter la consommation d'eau non potable pour l'arrosage des rues et des jardins publics.

Cette masse énorme (deux fois le volume de la Tour Montparnasse) provient pour la moitié - environ 340 millions de litres - de la captation d'eaux

de sources ou "eaux souterraines" : 94 points de captage, dans un rayon de 173 km autour de Paris, à partir desquels l'eau est acheminée vers la capitale par un réseau de 600 kilomètres d'aqueducs. Pour 340 millions de litres également, l'eau consommée provient de rivières ("eaux de surface"), principalement la Seine et la Marne, en passant par des usines de traitement où elle est purifiée.

Après traitement et avant d'être distribuée, l'eau est stockée dans cinq réservoirs principaux, dont

la capacité équivaut à deux jours de consommation. À chacun de ces réservoirs correspond une zone de distribution dans Paris. Le plus ancien (1865) est le *réservoir de Ménilmontant*, qui recueille à la fois des eaux de source venant de la zone de la Dhuis (un affluent de la Marne, en Champagne), et des eaux de rivière traitées dans les usines de Joinville et d'Ivry-sur-Seine. Le 18^e arrondissement, pour

(Suite en page 8)

(Suite de la page 7)

sa part, est partagé en deux : pour sa plus grande partie, il est alimenté à partir du *réservoir de Ménilmontant*, et pour un petit quart (au nord-ouest : grosso modo, Porte Montmartre, Moskova, quartier Guy-Môquet) par les eaux du bassin de l'Avre, affluent de l'Eure.

Le réseau de canalisations

L'eau est distribuée par un réseau de canalisations souterraines qui suit le tracé des rues. Il y a sous chaque rue deux canalisations parallèles et totalement séparées, l'une pour l'eau potable, sur laquelle se branchent les immeubles, et l'autre pour l'eau non potable destinée à l'arrosage des rues et jardins. Ce réseau ne comporte aucun cul-de-sac, afin que l'eau circule en permanence et ne stagne pas.

Il est régulièrement surveillé et entretenu. Des travaux considérables ont été réalisés ces dix dernières années pour sa modernisation : suppression des canalisations comportant du plomb, suppression des fuites qui aboutissaient à une importante déperdition d'eau.

L'entretien des canalisations intérieures de chaque immeuble est à la charge des propriétaires. Des exigences leur sont imposées, en particulier dans la dernière période le remplacement du plomb par d'autres matériaux afin d'éliminer les risques de saturnisme.

La réserve de l'albienne

En outre, Paris dispose d'une réserve souterraine, la très profonde *nappe albienne*, une eau très pure qui n'est pas distribuée aux consommateurs, sauf de façon marginale dans cinq *fontaines artésiennes* dont la *fontaine de la Madone* dans le 18^e (voir *Le 18^e du mois* n° 139). Cette eau reste en réserve pour le cas de catastrophe imprévisible empêchant l'utilisation des réseaux ordinaires. ■

Bonne à boire ?

Quand on demande aux Parisiens ce qu'ils pensent de l'eau de Paris, on entend des réponses très diverses. «*Nous buvons l'eau du robinet depuis toujours*, confie Claude et Pierre, sémillant couple octogénaire habitant boulevard Ornano. *Nous sommes en pleine forme, l'eau à Paris est excellente.*» Catherine, qui habite rue Vauvenargues, ajoute : «*Je la tire le soir dans une carafe pour le lendemain. Le peu de goût de chlore s'évapore la nuit et elle est ainsi délicieuse. J'ai bien plus confiance en cette eau que dans l'eau minérale qui peut stagner longtemps sur des palettes, parfois en plein soleil.*»

Mais René, qui sort du Champion de la rue Marcadet en portant un pack de bouteilles d'Évian : «*Pour moi, c'est l'eau minérale, pour la boisson comme pour la cuisine.*» Colette, 53 ans, partage son avis : «*Les vieilles canalisations de mon immeuble ne me donnent pas confiance.*»

À la sortie du Monoprix de la rue du Poteau, Thérèse avoue : «*Il y a quelques années, je buvais quotidiennement une bouteille d'eau minérale. Et puis j'ai lu les annonces vantant la qualité de l'eau de Paris. C'est vrai, elle est irréprochable. Et j'économise 0,75 € chaque jour.*»

Question de goût

Les questions de goût, bien sûr, ne se discutent pas. Signalons seulement que des «goûteurs d'eau» professionnels travaillent en permanence à la sortie des usines de traitement et relèvent toute variation dans le goût. Leur travail suit un protocole précis. L'eau est chauffée à 25°, température à laquelle les saveurs s'expriment le mieux. Une fois la variation de goût détectée, le spécialiste doit essayer de le caractériser, travail difficile car une même subtenance peut engendrer plusieurs goûts. Les goûteurs goûtent à plusieurs et comparent leurs constatations. Si c'est nécessaire, des analyses complémentaires sont réalisées et des corrections effectuées.

En outre, Eau de Paris a mis en place un groupe de *consommateurs témoins*, goûteurs bénévoles : ils sont actuellement quatre cents (voir l'article page 9).

Filtration lente

Une chose paraît certaine : l'eau du robinet ne présente aucun danger pour la santé. Les usines d'épuration ont été sans cesse



modernisées, perfectionnées et donnent toutes garanties.

Ce sont les eaux de rivière qui donnent lieu aux traitements les plus approfondis. Tout d'abord, la surveillance des rivières est assurée 24 heures sur 24. En cas de pollution particulière, on peut faire appel à des ressources complémentaires.

À la différence d'autres régions, Paris a choisi pour ses centres de traitement de l'eau les techniques de «filtration lente», qui prennent davantage de temps, mais qui sont plus proches de la filtration naturelle qui est à l'origine des *nappes phréatiques* souterraines. Les techniques de filtration lente permettent d'économiser 90 % des produits chimiques mis en œuvre dans les filières de «filtration rapide».

Les différentes phases de traitement

Dans les usines de traitement, l'eau passe par plusieurs phases : d'abord le *tamissage* dans des bassins de décantation à l'air libre, qui permet de la débarrasser de toutes les particules qu'elle contient, aussi petites soient-elles.

Puis c'est la phase principale, l'*affinage* dans des bassins filtrants : l'eau passe par plusieurs couches de sable et de terrains divers. Vient ensuite la *désinfection* : filtres à charbon actif, ozonation, afin d'éliminer les germes et les substances chimiques nocives que pourrait encore contenir l'eau. Enfin, à l'issue du processus, la *chloration* pour empêcher le développement ultérieur de micro-organismes.

Les eaux de source, qui en principe sont naturellement potables dès leur captation, passent cependant elles aussi par une phase d'analyse et de désinfection. Cela se passe, pour ce qui concerne les eaux venant du bassin de l'Avre, dans une usine à Saint-Cloud qui est une des plus modernes d'Europe.

Chaque entité dispose d'un laboratoire surveillant la qualité et fonctionnant en permanence. ■

Le réservoir de Montmartre et l'usine de pompage de la place Saint-Pierre

La Butte Montmartre, du fait de sa hauteur, nécessite des installations particulières : l'eau qui circule dans les canalisations, venant du réservoir de Ménilmontant, ne peut pas atteindre les parties les plus hautes de la Butte par sa seule force.

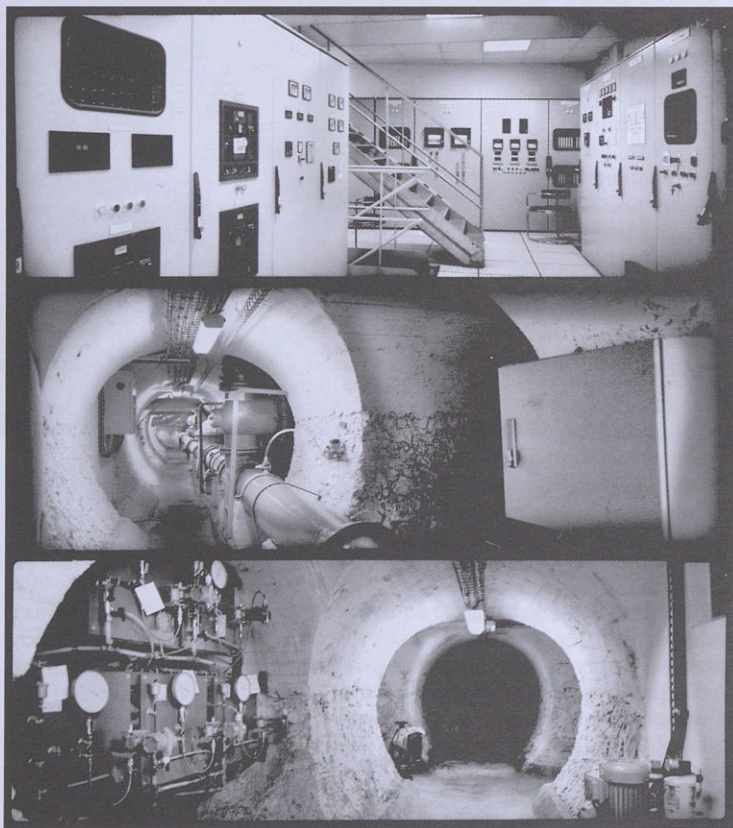
C'est pourquoi un lieu de stockage particulier a été installé au sommet, près du Sacré-Cœur. Attention, il ne s'agit pas ici du château d'eau de la rue du Mont-Cenis, mais d'un vaste *réservoir* en partie enterré, entre les rues Saint-Éleuthère et Azaïs (voir les photos page 7).

Construit de 1887 à 1889, il peut conte-

nir 12 millions de litres d'eau, sur trois étages. Ses murs extérieurs sont recouverts de pierres de même origine que celles du Sacré-Cœur, très blanches, afin de lui donner un caractère monumental et d'assurer une unité architecturale au site.

Il est alimenté en eau depuis l'*usine de pompage* qui se trouve au bas du square Louise-Michel, à l'angle de la place Saint-Pierre et de la rue Seveste.

Le réservoir de Montmartre alimente à son tour le *château d'eau* de la rue du Mont-Cenis (voir la photo dans notre dernier numéro) qui dessert les maisons les plus hautes du côté nord de la Butte. ■



Dans l'usine de pompage de la place Saint-Pierre.

Un grand projet : mettre l'eau du bassin de la Seine à l'heure de l'Europe

Une "directive-cadre" européenne de 2000 oblige tous les États membres de l'Union à un plan ambitieux d'assainissement et de préservation des ressources en eau d'ici à 2015 si possible, et en tout cas 2019. Des normes de "bon état" des ressources en eau sont définies (chimiques, physico-chimiques, biologiques...). La France a des efforts à faire pour les atteindre.

En France, les grandes décisions concernant les ressources en eau dépendent des "agences de bassin". Pour ce qui nous concerne : l'agence de bassin Seine-Normandie. Celle-ci est pilotée par un "comité de bassin" composé à 40 % de représentants des élus, à 40 % de représentants des usagers (associations de consommateurs, entreprises, agriculteurs), à 20 % de représentants de l'État.

Ce comité a établi un projet de *schéma directeur d'aménagement et de gestion des eaux* (SDAGE) fixant les principes qui permettront, entre 2010 et 2015, d'approcher les normes fixées par l'Union européenne. De les approcher seulement : il est prévu de réaliser d'ici à 2015, sur l'ensemble du territoire national, 66 % des objectifs européens. L'effort doit se poursuivre ensuite pour atteindre 100 % en 2019.

Une concertation timide

Une concertation en direction des citoyens a eu lieu d'avril à octobre, par internet notamment. Les élus des régions concernées seront consultés au début de 2009. Le vote final sur le *schéma directeur* aura lieu à la fin de 2009.

On peut trouver la consultation des citoyens un peu limitée : à Paris, à notre connaissance, il n'y a eu qu'une seule réunion publique de concertation, à l'Hôtel de Ville. Elle a permis néanmoins de faire le point sur les principaux objectifs.

● Sécuriser l'alimentation en eau potable.

Sur ce plan, la situation est déjà relativement satis-

faisante, notamment pour ce qui concerne Paris. Il reste cependant, si l'on considère l'ensemble du bassin Seine-Normandie, certaines stations d'épuration à rénover.

● Eaux de sources et de rivières : diminuer les pollutions provenant des terres agricoles, des jardins et des routes.

Du côté des agriculteurs, une concertation est en cours pour limiter l'usage des désherbants. La concertation suffira-t-elle ? Si des mesures contraignantes s'avèrent nécessaires, les pouvoirs publics auront-ils le courage de les prendre ? Ce sont des questions politiques importantes. Actuellement, des zones de protection particulières sont établies autour des points d'approvisionnement en eau de source. Doivent-elles être étendues ?

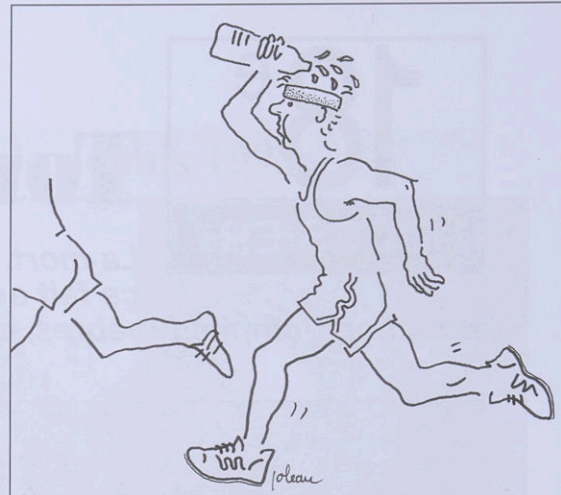
La question concerne aussi les parcs et jardins. À Paris la plupart des phytosanitaires (polluants) ont été supprimés pour l'entretien des jardins publics.

Un problème : les eaux de pluie. Jadis, elles tombaient sur la terre meuble et s'infiltraient dans le sol où elles se purifiaient. De nos jours, de plus en plus de sols sont recouverts de matériaux imperméables, bitume, ciment... Non seulement l'eau n'y est plus absorbée et filtrée, mais elle se charge de pollutions grasses et chimiques.

On a calculé qu'à Paris, sur les 30 à 35 millions de mètres cubes d'eau de pluie qui tombent annuellement, la moitié environ sont rejetés dans la Seine après passage par les égouts. Il existe des moyens, même en milieu urbain, de réduire la proportion de rejets en intervenant sur les réseaux de collecte de ces eaux.

● Réduire les pollutions émises par les habitants et les activités.

Depuis 2000 ont été mis en place des contrôles systématiques des entreprises susceptibles de générer des pollutions, depuis les hôpitaux jusqu'aux garages. Il faut les perfectionner. Mais des sources



de pollution émanant des autres entreprises et des particuliers existent aussi. Citons les détergents, dont parfois on abuse. L'effort ici doit porter sur la communication et l'éducation (écoles, familles).

● Préserver et restaurer la faune et la flore dans les cours d'eau. Maintenir les espaces humides.

Cet objectif exige des actions en amont comme en aval. Des résultats ont déjà été constatés : à Paris, il y a quinze ans, on ne trouvait plus dans la Seine que trois espèces de poissons. Aujourd'hui, on en dénombre trente espèces.

● Prévenir les risques d'inondation et gérer les situations de crise.

De grands progrès ont été faits dans ce domaine, grâce notamment à la création de barrages de régulation au long du cours de la Seine et de ses principaux affluents. Les risques de voir de grandes inondations comme celles de jadis sont faibles (ce qui ne signifie pas qu'on doive négliger de s'en protéger).

Les problèmes nés de la sécheresse sont également largement jugulés : durant l'été 1942, on a pu à un moment traverser la Seine à Paris en ayant toujours pied ; cela n'est plus possible aujourd'hui, où durant les périodes les plus sèches le niveau moyen des rivières est maintenu (mais parfois la moitié des eaux de la Seine à Paris provient de la libération des barrages-réservoirs en amont).

Les situations de crise ne sont cependant pas totalement impossibles et on doit y être prêts, là aussi des décisions s'imposent. ■

Goûteurs d'eau : 400 consommateurs témoins

La société Eau de Paris (ex-SAGEP) a mis en place un groupe de consommateurs témoins afin de créer un dialogue avec les usagers sur la qualité de l'eau : ces goûteurs d'eau bénévoles remplissent régulièrement un questionnaire que leur adresse Eau de Paris. Ils sont environ quatre cents à Paris, l'objectif est d'en avoir mille.

Paramètres gustatifs, température, couleur et autres paramètres de perception sont passés au crible. Eau de Paris s'engage à répondre aux remarques et interrogations de ce panel et, si un problème concerne l'arrivée de l'eau chez eux particulièrement, à intervenir gratuitement.

«Un article dans la presse a attiré mon attention : Eau de Paris cherchait des volontaires. C'est ainsi que je suis devenu goûteur d'eau», relate Michel, l'un d'eux.

Ce retraité de 63 ans a persuadé ses voisins de palier de la rue Coysevox de faire la même démarche. «Je joins mon questionnaire au sien, mais je n'effectue pas la dégustation le même jour que lui», explique Olga, 60 ans.



«C'est une amie travaillant à Eau de Paris qui m'a donné l'idée de devenir goûteuse d'eau, il y a deux ans», raconte Jacqueline, habitante de la rue Chappe à Montmartre. Pour Christiane, qui réside près de la Porte de Clignancourt, c'est également la lecture d'un article dans un journal qui a fait d'elle une consommatrice témoin depuis un an.

Adeptes de longue date de l'eau du robinet, Alain Jacquet, consommateur témoin depuis plus d'un an, estime que l'eau de Paris a les mêmes qualités que l'eau d'Évian. Il rappelle que, sur la facture d'eau que reçoit le gérant d'un immeuble, se trouvent en annexe des informations sur la provenance de l'eau. Passionné par ce sujet, il s'intéresse aux livres concernant l'eau. Il en cite quelques-uns : *L'eau à Paris* de Laure Beaumont-Maillet, *L'eau à Paris* de Marc Gaillard, *Histoires d'eaux parisiennes* de Maurice Paquier...

Il est intarissable sur l'histoire de l'eau dans le 18^e, sur les sources qu'on y trouvait jadis (source de la Bonne, Fontaine du But...), ou sur l'ancien réservoir, datant du XVIII^e siècle, qui se trouvait sur la place Jean-Baptiste Clément : la construction, très belle, existe encore, mais ce n'est plus un réservoir d'eau ; le bâtiment abrite maintenant... la *Commanderie* du vignoble de Montmartre.

M. G.

□ Si vous voulez devenir goûteur d'eau, contactez Elisabeth Provost au 01 40 48 98 41.

Le Pavillon de l'eau

À l'avenue de Versailles, le Pavillon de l'eau... Ce lieu unique dédié à l'eau répond à deux objectifs : satisfaire les besoins d'information du public et sensibiliser les Parisiens à la nécessité de préserver cette ressource : expositions, projections, débats, conférences, spectacles, ateliers pédagogiques, consultation d'ouvrages...

«Depuis son ouverture en juin 2007, plusieurs millions de visiteurs y sont passés», se réjouit Armelle Bernard-Sylvestre, responsable de la communication à Eau de Paris. L'exposition *Ces métiers qui donnent de l'eau aux Parisiens* a reçu plus de deux mille visiteurs, de même que l'exposition *Les défis de l'eau*, achevée le 26 avril dernier et qui présentait, à travers des exemples d'Afrique et d'Asie, la vie de populations n'ayant pas accès à l'eau ou à l'assainissement. Elle faisait également voir le dispositif mis en place par la Ville de Paris pour les plus démunis.

□ 77 avenue de Versailles (16^e). 01 42 24 54 02. www.pavillondeleau.fr Du mardi au vendredi de 10 à 18 h, samedi de 11 à 19 h. Entrée libre.

Tout savoir sur les obsèques

La mort. Le sujet n'est pas gai. Et moment de s'y intéresser jamais bienvenu. Mais ça fait aussi partie de la vie, moment inéluctable sur lequel il est important de se pencher. Pompes funèbres, contrats Obsèques, cérémonies religieuses, crémation ou inhumation...



Noël Monier

Cimetière Saint-Vincent, le 1er novembre 2007.

Environ quinze mille personnes meurent à Paris chaque année, autour de mille trois cents dans notre arrondissement, selon les derniers chiffres de l'Insee. Les décès sont plus nombreux à certaines périodes de l'année. En 2005 à Paris, plus de quatre mille personnes sont mortes en automne et en hiver, moins de quatre mille au printemps et en été.

Quand la personne meurt à son domicile, dans une maison de retraite ou dans un établissement hospitalier, un médecin vient constater le décès et délivrer un certificat. S'il conclut à une mort naturelle ou accidentelle, le défunt peut être maintenu dans son logement, ou transféré dans les 24 heures, par les pompes funèbres, dans une

des deux chambres funéraires de Paris (au cimetière des Batignolles et à Ménilmontant), voire dans celle de l'hôpital, ou par mesure d'hygiène transporté à l'Institut médico-légal (IMS) situé près de la gare de Lyon.

Première démarche administrative : déclarer le décès à la mairie pour obtenir un permis d'inhumer et l'autorisation de transporter le corps.

Incontournables opérateurs funéraires

Les services funéraires sont les partenaires privilégiés des familles endeuillées pour organiser les obsèques. À titre d'indication, leur coût moyen en France est de 3 700 € pour une inhumation (sans l'achat de

concession de terrain et les frais de monument) et de 2 500 € pour une crémation avec dispersion des cendres. Mais il ne faut pas trop se fier à ces chiffres. Les prix varient d'une entreprise de pompes funèbres à l'autre, la concurrence jouant à plein depuis 1998.

Et les opérateurs proposent une multitude de prestations : formalités administratives, transport, rapatriement, soins de conservation, maîtres de cérémonie, compositions florales, impression de faire-part, cercueils, achat de concession, construction de caveaux, marbrerie, etc. La plupart sont des options. Les seules obligatoires sont «le cercueil et ses porteurs, la location du corbillard, la semelle qui marque le tour de la sépulture au cimetière, les opérations de fossoyage ou de crémation», explique Jean-Paul Rocle, conseiller funéraire à l'agence de l'avenue de la Porte de Saint-Ouen des Services funéraires de la Ville de Paris. *Le coût minimal peut être estimé à 1 000 €.* C'est peu pour certains budgets, beaucoup pour d'autres. Cependant, en cas de ressources insuffisantes, la Ville de Paris et ses Services funéraires assurent une prise en charge complète et gratuite.

Contrats Obsèques ou non

Du plus simple hommage à la cérémonie la plus protocolaire, tout est donc possible. Les proches doivent régler les obsèques et/ou les payer tout

ou partie au moyen d'un RIB du défunt, son compte ne pouvant être débité au-delà de 3 050 €. Néanmoins, de plus en plus, le défunt en a décidé autrement. Selon une étude du Credoc, 41 % des personnes de 40 ans et plus déclaraient en 2007 avoir laissé des instructions concernant le déroulement de leurs funérailles, contre 35 % en 2005. La raison principale est de ne pas être une charge financière pour ses proches (58 %), bien avant les soulager de l'organisation matérielle (24 %) et très loin devant le fait de désirer que ses volontés soient parfaitement respectées (8 %).

Ainsi, il est de plus en plus courant de souscrire un *contrat Obsèques*. Il permet d'organiser et de financer ses funérailles de son vivant, en les réglant par avance en une ou plusieurs fois. Ce contrat peut être consenti vers les entrepreneurs de pompes funèbres, les compagnies d'assurance ou les banques.

Jean-Paul Rocle confirme cette tendance et ses justifications et confie qu'il y a une augmentation des souscriptions à certains moments de l'année : «la mort d'un proche qui amène à penser à la sienne, la Toussaint et les fêtes de fin d'année». Le conseiller funéraire révèle le motif de cette étonnante habitude à une période plutôt joyeuse : «La mairie du 18^e offre pour la nouvelle année une boîte de chocolat aux personnes âgées et quand celles-ci vont la chercher, comme elles passent devant des boutiques de pompes funèbres qui se trouvent à proximité, elles en profitent pour venir se renseigner et plus si affinités.»

Inhumation ou crémation ?

Après le décès, le défunt est très souvent, à Paris, placé dans une chambre funéraire où les proches viennent se recueillir avant les obsèques. Avant de quitter le funérarium, le cercueil est fermé. Il n'est alors plus possible de voir le défunt, sauf bière équipée d'une glace de regard.

«Une personne est enterrée à Paris si elle décède dans la capitale, si elle y habite ou si elle y possède une concession de terrain», précise Jean-Paul Rocle. Il y a dix cimetières parisiens : cinq intra-muros (Père-Lachaise, Montmartre, Batignolles, Montparnasse et Saint-Vincent, ce dernier étant actuellement complet) et cinq extra-muros («cimetière La Chapelle» à Saint-Ouen, Pantin, Thiais, Bagneux et Ivry). Ils vendent des concessions de terrains à des prix variables (voir le tableau ci-contre).

Pour incinérer un corps, il faut que le défunt en ait formulé la volonté de son vivant ou que la demande soit faite par le plus proche parent. La capi-

Des cas particuliers

- En cas de mort suspecte ou criminelle, une enquête est ouverte et le défunt est transféré à l'IMS. Idem pour les corps non identifiés, les suicides, les décès sur la voie publique. Le corps quittera la chambre froide seulement lorsqu'un magistrat aura délivré le permis d'inhumer.

- En cas de don d'organes (le défunt ne doit pas avoir déclaré s'y opposer), le prélèvement s'effectue dans les 24 heures. Les organes sont extraits selon les besoins, le corps est ensuite restauré et rendu à la famille.

- En cas de don à la science, le corps

est transporté dans les 24 heures dans l'établissement choisi par le donateur, la faculté de médecine ou l'école de chirurgie de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Les restes mortuaires peuvent être inhumés ou incinérés. Dans ce dernier cas, l'école de chirurgie accepte la restitution des cendres mais le donateur doit l'avoir demandée. Sinon, le cadavre est incinéré anonymement et les cendres dispersées dans la division 102 du cimetière de Thiais où une stèle a été érigée afin de permettre aux familles de se recueillir. ■

La montée de la crémation

Elle s'est beaucoup développée au cours des dernières années. Le taux de crémation est passé de 20% en 2002 à 23,7 % en 2004. Et le taux d'intentions en faveur de la crémation est passé de 39% en 2005 à 41 % en 2007. Si la crémation fut pendant longtemps marginale, elle est devenue aujourd'hui une pratique courante : obsèques plus simples et moins chères, moins d'entretien. D'ailleurs, le nombre de crématoriums est passé de sept à plus de cent en vingt-cinq ans. ■

tales ne compte qu'un seul lieu crématorium, celui du Père-Lachaise, ouvert depuis 1889. Après la crémation, l'urne peut être soit inhumée dans le caveau familial ou dans une propriété privée, déposée dans une case de columbarium ou un cavurne (caveau-urne), voire scellée sur un monument funéraire. La dispersion des cendres est possible dans le jardin du souvenir du crématorium ou en pleine nature, à l'exception des voies publiques et sur autorisation du maire de la commune concernée.

À chacun sa cérémonie religieuse

Entre le décès d'un proche et ses funérailles, il y a toujours une cérémonie d'adieu, parfois civile, la plupart du temps religieuse. Elle est planifiée par les services funéraires, selon les souhaits de la famille et/ou du disparu. Les opérateurs ne font aucune discrimination et peuvent prendre contact avec les autorités de toutes confessions ou philosophies. Toutefois, certains opérateurs s'adressent tout particulièrement aux juifs ou aux musulmans, comme, pour ces derniers, les Pompes Funèbres Mizan, rue de la Chapelle (qui nous ont refusé toute entrevue).

Chaque religion possède ses rites funéraires.

Les obsèques d'un catholique peuvent avoir lieu jusqu'à six jours après son décès et «jamais le dimanche», précise Mariusz Tlokinski, curé depuis septembre de la paroisse Saint-

Denys de La Chapelle. À l'église, «un hommage positif» est rendu au défunt par sa famille ou le prêtre avant sa bénédiction. «Les personnes présentes se dirigent vers la dépouille mortelle, préalablement encensée, trempent tour à tour un goupillon dans de l'eau bénite et en aspergent le cercueil en faisant le signe de croix», décrit le père Mariusz Tlokinski. Des lectures et des prières ont encore lieu au cimetière. Les catholiques sont la plupart du temps inhumés. Autorisée depuis 1963, la crémation est peu recommandée.

Chez les protestants, cette pratique, reconnue depuis 1898, est beaucoup plus développée. Il peut même y avoir une cérémonie au crématorium. Dans le cas d'un enterrement, elle a lieu au temple avec ou sans la présence du corps. «L'office se compose de lectures et de chants», selon le président du conseil presbytéral de l'église Saint-Paul de Montmartre. Et il ajoute : «Si la famille le demande, le pasteur peut se rendre aussi au cimetière où il récitera des prières».

Chez les orthodoxes : crémation interdite

Crémation interdite, sauf dérogation exceptionnelle, pour les orthodoxes. «Nous avons foi en Christ ressuscité donc il ne faut pas détruire le corps», argumente le père Slavisa Sanjic de la paroisse Saint-Sava située rue du Simplon. «Au cimetière, une prière est récitée puis les proches jettent dans le tombeau un peu de terre ou des fleurs.» Le prêtre orthodoxe serbe poursuit : «Après l'inhumation, tout le monde mange un gâteau composé de blé, de sucre, d'amandes ou de noix représentant la résurrection et boit un peu de vin symbolisant la joie éternelle car on enterre un corps dans l'espoir qu'il ressuscite».

Auparavant, une célébration aura eu lieu à l'église. L'assemblée «reste debout» et à la fin, elle défile pour «embrasser la croix sur le cercueil». A sa mort, un orthodoxe est installé en direction de l'orient sur un lit entouré «de nombreuses bougies allumées en permanence».

Dans le judaïsme, il existe un cérémonial rigoureux pour la toilette et

Plus de monopole depuis 1998



Boulevard Barbès, décembre 1984, manifestation d'une société privée de pompes funèbres réclamant la fin du monopole communal.

Comment cela fonctionnait-il dans un passé encore récent ? Une loi, depuis le 1er janvier 1906, donnait aux communes le monopole des services funéraires. Elles pouvaient soit l'exercer directement soit confier la gestion à une entreprise privée par «contrat de délégation de service public».

À Paris, la gestion directe a été choisie et un Service municipal des pompes funèbres créé. Son siège se trouvait dans les bâtiments du 104 rue d'Aubervilliers tout récemment transformés en un centre voué aux arts.

Les entreprises privées pouvaient cependant fournir des prestations complémentaires, à la demande des

familles. Mais elles revendiquaient la possibilité de tout gérer, donc la fin du monopole. Une loi du 8 janvier 1993, à l'initiative du gouvernement de Pierre Bérégovoy (PS), leur a donné satisfaction et a instauré la concurrence en ce domaine. Les communes avaient cinq ans pour s'adapter à ce nouveau régime. Le monopole des Pompes funèbres de Paris a donc pris fin le 9 janvier 1998. Le «104» a fermé à cette date.

La Ville de Paris reste cependant présente sur ce marché à travers une société d'économie mixte, Services funéraires Ville de Paris, qui intervient dans le cadre de la concurrence.

N. M.

l'habillage du disparu dont la dépouille est placée à même le sol, les miroirs étant recouverts pour la veillée mortuaire. L'inhumation est proscrite le samedis et les jours de fête. Au cimetière, le rabbin prononce l'oraison et les hommes récitent le «Kaddish» (prière des morts). Le deuil dure trente jours dont les sept premiers marqués par de nombreux interdits.

Chez les musulmans : vers La Mecque

Pour les musulmans aussi, la toilette et l'habillage du mort sont très codifiés. Il est enveloppé dans un drap blanc et couché sur le sol, la tête vers La Mecque. Courte cérémonie au cimetière, rarement à la mosquée. Les hommes enfouissent le cercueil, femmes et enfants s'écartant éloignés.

La crémation est obligatoire chez les hindouistes. «Des offrandes sont offertes à la dépouille, prières et chants au crématorium et les cendres doivent être dispersées dans la mer ou dans un fleuve», explique Vaithilingan Sanderasekaram, fondateur et président du temple du dieu Ganesha, rue Philippe-de-Girard.

Chez les bouddhistes, les rites sont moins rigides. Entre crémation et inhumation, le choix est libre. Comme les hindous, ils croient à la réincarnation. Selon Monique, une quin-

quagénnaire convertie depuis quinze ans, «un moine doit être au chevet du mourant pour qu'il passe de vie à trépas le plus sereinement possible et se réincarne favorablement». En général, le corps est placé sur le côté droit, la main droite soutenant la tête, la gauche sur la cuisse, tel un Bouddha couché. Autour, sont disposés des bougies, de l'encens, des fleurs et le bonze lit le «Bardo Thodol» (livre des morts tibétain).

De nombreuses démarches administratives

Dès les obsèques terminées, il faut encore prévenir l'employeur ou la caisse de retraite du défunt, sa sécurité sociale, sa caisse d'assurance maladie et sa caisse d'allocations familiales, les sociétés d'assurances, bancaires et mutuelles, la compagnie de téléphonie, d'électricité et/ou de gaz ou encore le notaire et les impôts.

Pour accomplir toutes ces démarches, il est indispensable de se procurer en mairie, avec l'acte de décès remis par les pompes funèbres, le livret de famille et une pièce d'identité, certains documents comme l'extrait d'acte de naissance, un certificat d'hérédité, l'attestation d'un PACS, l'acte de mariage ou le certificat de concubinage. Alors, le deuil peut enfin commencer.

Djimmy Chatelain

Tarif des concessions au 1er juin 2008, quelques exemples

CIMETIÈRE	10 ans		30 ans		50 ans		Perpétuelle	
	1 m²	2 m²	1 m²	2 m²	1 m²	2 m²	1 m²	2 m²
Cimetière Montmartre et Saint-Vincent	348 €	699 €	1182 €	2366 €	1747 €	3496 €	5542 €	11086 €
Saint-Ouen, Bagneux, La Chapelle	160 €	322 €	537 €	1074 €	806 €	1613 €	2770 €	5542 €
Pantin, Thiais	95 €	193 €	322 €	645 €	483 €	967 €	1384 €	2770 €
Concession de case au columbarium								
Père-Lachaise	340 €		1025 €		1597 €			
Mini-columbarium, case de 0,25m (vérifier disponibilité auprès du cimetière)								
Intra muros	429 €		1290 €		2150 €			
Saint-Ouen, Bagneux, La Chapelle	375 €		1128 €		1181 €			
Pantin, Thiais	364 €		1096 €		1829 €			



“Brel retourne aux Trois Baudets” ... peut-être

La mairie de Paris vient d'acheter, chez Sotheby, des enregistrements de Jacques Brel, un autographe et une affiche annonçant son passage aux *Trois Baudets* en 1957, payée 1 800 €. La presse s'est en fait l'écho, titrant “Brel retourne aux *Trois Baudets*” et déclarant que l’affiche ira orner la salle du théâtre qui doit ouvrir/rouvrir début 2009.

En effet, ce lieu consacré à la chanson française de 1947 à 1967 et qui avait vu débiter nombre de grands artistes dont Jacques Brel, va renaître après de longs travaux de rénovation. Il sera toujours dédié à la chanson francophone.

Responsable des *Trois Baudets* nouvelle formule, Julien Bassouls réfute toutefois cette formulation : «*La mairie a acheté l’affiche, peut-être nous la prêterait-elle pour un temps mais il n’est pas question de la garder en permanence, nous a-t-il dit. Nous ne récusons pas notre héritage, loin de là, mais nous entendons promouvoir la chanson d’aujourd’hui, toutes les formes contemporaines actuelles. Nous ne sommes pas une sorte de musée célébrant le culte des Brel, Brassens, Béart... et autres célébrités d’antan.*» ■

Arcane 18 : photographiez votre coin de rue préféré

Vous avez découvert un “p’tit coin de paradis” au coin de votre rue. Photographiez-le et envoyez le cliché à l’association Arcane 18 pour publication sur son blog (www.arcane18-asso.fr).

Il suffit d’adresser la photo (romantique, insolite ou vous plaisant tout simplement) à infos@arcane18-asso.fr en donnant seulement votre prénom et en ajoutant un petit texte de présentation expliquant votre choix. Déjà Marie a photographié la rue André-del-Sarte, Gladys la place des Abbesses, Axel la rue du Chevalier-de-la-Barre et Cécile le café Le Montmartre. Maintenant, c’est à vous.

C’est la dernière initiative en date de l’association née en mars 2007 pour promouvoir la convivialité de proximité autour des rues Ronsard, Feutrier, André-del-Sarte et Charles-Nodier mais avec débordements bienvenus.

Arcane 18 a déjà lancé diverses animations de quartier et, depuis un an, organise chaque troisième dimanche du mois (10 h à midi) un “Circul’livre” à l’angle des rues Feutrier et André-del-Sarte : des ouvrages estampillés “Circul’livre” sont à disposition gratuitement. On en prend autant qu’on veut et on les rapporte le mois suivant. Il n’est pas interdit non plus de les garder ni d’en apporter d’autres à l’association. ■

Les peintres de la place du Tertre et la concurrence internationale

Depuis quelques semaines, autour de la place du Tertre, dans une série de galeries de peintures pour touristes rue Norvins, du Mont-Cenis, du Chevalier-de-la-Barre, on voit proliférer une masse de petits tableaux aux couleurs criardes, sur les mêmes modèles, avec les mêmes motifs représentant des vues de Montmartre plus ou moins fantaisistes, visiblement fabriqués en série et vendus à des prix très attractifs : de 12 à 16 € pour les plus petits, 18 ou 20 € pour le format au-dessus.

Cela provoque la colère des peintres qui œuvrent sur la place : «*Si nous vendions à ce prix-là, nous dit l’un d’eux, cela paierait uniquement la toile et la peinture utilisée.*» Ils vendent, eux, des tableaux de même format entre 50 et 160 €.

Selon Midani M’Barki, président de l’association *Paris-Montmartre* (lui-même peintre et habitant de la place du Tertre), ces toiles à bas prix seraient importées en masse de Taiwan. «*C’est de la concurrence déloyale, nous a-t-il dit. Les pein-*

tres de la place du Tertre, il y en a probablement des bons et des mauvais, on peut les aimer ou non, mais ce sont des gens qui travaillent pour gagner leur pain. J’attire l’attention de nos élus, il faudrait une réglementation freinant ces importations.»

Voir les peintres de la place du Tertre et leurs défenseurs s’insurger à leur tour contre la libre concurrence internationale, la mondialisation et la déréglementation, c’est inattendu. ■

Un nouveau jardin public bientôt en bas de la rue Norvins

Davide del Giudice

Un nouveau jardin public devrait ouvrir bientôt sur les hauteurs de la Butte Montmartre, rue Norvins, en utilisant une partie du parc de la *Cité internationale des arts*. La décision avait été prise par la municipalité il y a déjà un an. Une première esquisse a été présentée au conseil de quartier en juillet. Une nouvelle esquisse retravaillée est à l’ordre du jour du prochain conseil qui devrait se tenir le 18 novembre.

Il s’agit d’aménager, sur 600 m², une partie du grand jardin (2 500 m²), actuellement quelque peu sauvage et échevelé, qui entoure la quarantaine d’ateliers pour artistes en résidence. L’espace public se situera au bas de la rue Norvins, surplombant la place Marcel-Aymé et son *Passe-muraille*.

Des projets dans d’autres squares

«*Le projet est en bonne voie. Reste le problème de l’accès aux handicapés car la pente est supérieure aux normes existantes pour les fauteuils roulants*», déclare Pascal Julien, l’adjoint en charge des espaces verts et de l’environnement, faisant remarquer que la rue Norvins elle-même et bien d’autres rues de la Butte avec leurs pentes raides et leurs pavés inégaux ne sont pas très accessibles.

Cela devrait néanmoins être réglé. Le jardin sera aménagé avec des plantations à feuilles persistantes pour qu’il soit agréable l’hiver aussi.

«*L’année comporte quatre saisons et les jardins ne doivent pas être conçus uniquement pour la belle saison*», dit Pascal Julien.

L’ élu signale que le futur jardin prévu rue de Jessaint, à la Goutte d’Or, sera lui aussi conçu pour être fréquenté en toutes saisons.



Derrière le mur et la grille, en surplomb, le futur jardin public.

En outre, il annonce un projet de rénovation du tout petit et assez poussiéreux jardin Raymond-Souplex (à l’angle des rues Marcadet et Damrémont), un projet éga-

lement pour le square Sainte-Hélène (près de la Porte de Clignancourt) et des mesures de sécurisation jour et nuit du square Léon à la Goutte d’Or (voir l’article page 3). ■

Faites vivre vos livres

Vous souhaitez les personnaliser,
les préserver et apprendre à les relier ?

Quelque soit votre niveau, venez nous rejoindre

à l’atelier de **reliure**

de Martine Roy-Rager, artisan-reliure diplômé.

Lieu de partage de savoir, de créativité et de convivialité,

80 rue Joseph de Maistre, 75018 Paris

Tel : 01 46 27 23 74 / 06 72 37 76 47

Cours: mardi 10h-12h, jeudi 10-12h, jeudi 14h-16h

La vie des quartiers

Montmartre



Crésus à l'aide des surendettés

Une association consacrée aux personnes étranglées par les soucis financiers. Aide et écoute.

L'association *Crésus-Paris*, installée depuis mai 2008 rue des Abbesses, aide les personnes surendettées, exclues bancaires ou simplement en difficulté financière à trouver une solution concrète à leurs problèmes et à gérer leur budget familial.

Elle a été créée par des bénévoles ayant une expérience approfondie de ces questions : six des membres de l'équipe viennent des professions bancaires.

Le fondateur, Jean Beaujouan, un psychosociologue ayant beaucoup travaillé sur le rapport à l'argent quand il était au Crédit agricole, a mis gratuitement une pièce de son appartement à la disposition de l'association pour y installer son siège et y tenir des permanences. D'autres permanences ont lieu dans divers services sociaux.

Aide concrète

Crésus (clin d'œil à ce roi de l'Antiquité à la fortune fabuleuse, ce sigle signifie "Chambre régionale du surendettement social") rend gratuitement ses services. «*Dans un premier temps, on prend un rendez-vous téléphonique pour venir ensuite établir un diagnostic financier, rédiger un dossier auprès de la Banque de France en référence aux lois sur le surendettement, étudier la restructuration des dettes, orienter les personnes vers d'autres structures quand c'est nécessaire*», explique-t-il.

«*On cherche d'abord à voir quel est le problème qui amène*

ces personnes à déposer un dossier de surendettement, puis maintenant on examine si elles répondent aux critères pour obtenir un "micro-crédit personnalisé" auprès des organismes compétents.» (Voir, dans *Le 18e du mois* d'octobre 2008, l'article sur le nouveau système de micro-crédit créé par la Mairie de Paris et inauguré en avant-première dans le 18e.)

Dans certains cas, pour des personnes trop étranglées, *Crésus* peut, dans le cadre de la loi sur le surendettement, négocier avec les créanciers et éventuellement obtenir de remplacer les quatre, cinq ou six crédits à des taux de 10 à 18 % par un seul plus léger à 6 ou 7 %, crédit unique sur une durée plus longue (trois ou quatre ans).

En cas de problèmes personnels annexes, les consultants de *Crésus* orientent vers d'autres services spécialisés, par exemple services d'aide à la petite enfance. Ils font également un travail d'éducateurs, formation à la relation à l'argent bancaire et à la gestion du budget familial, soit en individuel par un rendez-vous mensuel, soit en groupe, ce qui est plutôt le cas pour l'information sur le droit bancaire. Au niveau juridique, une bénévole vient une fois par semaine.

Écoute personnalisée

C'est un endroit vital aujourd'hui, compte tenu de la baisse du pouvoir d'achat et de la crise financière qui fragilise de nombreuses personnes. C'est important d'être écouté par quelqu'un qui vous comprend, qui démêle vos soucis et vous remonte le moral en même temps. Certaines personnes venues consulter *Crésus* sont devenues elles-mêmes bénévoles au sein de l'association. Aujourd'hui par exemple, l'accueil est assuré par une bénévole qui a elle-même profité des services de l'association.

Crésus, jeune association, a d'ailleurs grand besoin de bénévoles. Pour cela, il n'est pas indispensable d'avoir des compétences financières. Les consultants sont formés dès lors que la motivation est là.

Virginie Chardin

□ 15 rue des Abbesses.
01 46 06 62 27.
Courriel : cresus.paris@free.fr

À VOTRE DISPOSITION TOUS LES JOURS

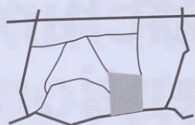


Minocoea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

La vie des quartiers

Goutte d'or



Saraaba, nouvel "Eldorado" des cultures d'Afrique rue de la Goutte d'Or



Davide del Giudice

Nago entouré par Sylvie (à gauche) et Awa (à droite)

Saraaba : lieu de rêve, désignant un Eldorado légendaire en langue wolof. *Saraaba* : esprit des fils du soleil en swahili. Nago Seck et Sylvie Clerfeuille ont choisi ce mot à double signification, existant dans deux langues africaines, pour nommer le nouveau lieu consacré aux cultures africaines qu'ils ont ouvert le 10 octobre, 19 rue de la Goutte d'Or, face au gymnase.

Saraaba entend être fidèle à son nom : «*un lieu de convergences, d'échanges et de dialogue autour des cultures noires pour valoriser les créateurs d'Afrique et de sa diaspora mais aussi tous ceux qui connaissent et aiment l'Afrique*», déclarent ses fondateurs, journalistes tous les deux et grands connaisseurs des musiques africaines. *Saraaba* n'accueillera pas seulement des musiciens mais aussi des écrivains, des conteurs, des plasticiens, des cinéastes, des chercheurs... avec «*un principe de base, une exigence : la qualité artistique*».

Aux couleurs de l'Afrique...

Une salle donnant sur la rue offrira vente de produits africains issus du commerce équitable et restauration légère (cuisine ouverte sur toutes les saveurs de tous les pays d'Afrique et des Antilles) et sera également lieu d'exposition. Puis, au sous-sol, une autre salle insonorisée accueillera concerts, spectacles, conférences et ateliers créatifs. Nago et Sylvie, avec leurs enfants et quelques amis, ont eux-mêmes remis à neuf ce local vide, brut de béton, qu'ils ont repeint et chaulé dans les

tons sable et ocre roux des terres africaines.

La programmation est établie et les premiers ateliers mis en place. Tous les lundis après-midi, Awa Timbo, franco-malienne habitant le quartier, chanteuse professionnelle qui fut choriste pour Alpha Blondy, Amadou et Mariam, Laurent Voulzy et Yannick Noah, donnera des cours de chant. D'autres ateliers sont prévus : danse, contes et peut-être ultérieurement cuisine. La première exposition est accrochée : des photos sur le Mali de Marc Buonomo, professeur d'université, astronome et amoureux de l'Afrique, ami du grand Ali Farka Touré.

...dans toute sa diversité

Côté musique, Cheik Tidiane Seck, compositeur ayant travaillé pour Mory Kanté, Selif Keita, Dee Dee Bridgewater... va inaugurer des soirées où un artiste en invite d'autres. Il y aura aussi des soirées slam, R&B et "jeunes talents".

Côté littérature, on commence par une rencontre avec Alain Mabanckou, Congolais de La Chapelle, prix Renaudot 2005, puis une autre avec Jake Lamar, Américain de Montmartre, auteur de polars made in 18e.

Saraaba, enfin, met l'accent sur l'art du conte si typiquement africain avec l'Ivoirien Taxi-Conteur et le Burkinabé Carlos Ouedraogo pour coordonner la programmation.

Le 4 novembre, "nuit des élections américaines" avec l'émission de RFI en direct, débats et jazz.

□ 19 rue de la Goutte-d'Or.
06 50 41 88 59. www.saraaba.fr



Le commerce au conseil de quartier Goutte d'Or

Pour sa première réunion avec les nouveaux membres qui viennent de le rejoindre (voir page 5), le conseil de quartier Goutte d'Or-Château-rouge a mis à son ordre du jour les problèmes du commerce dans le quartier. Après cette première réunion "en interne", afin de permettre aux nouveaux conseillers de faire connaissance avec les anciens, le sujet sera à nouveau en débat à la réunion publique, le 27 novembre à l'école 5 rue Pierre-Budin.

La question n'est pas nouvelle : la naissance de commerces de produits africains dans le secteur Château-rouge, qui serait normale s'il s'agissait seulement de répondre aux besoins des familles habitant le quartier, a entraîné l'arrivée d'une masse de clients venus de tout Paris et de la banlieue, une foule disproportionnée par rapport à ce que le quartier peut accueillir, créant des nuisances multiples.

Une solution serait de créer ailleurs, avec des espaces suffisants et séparés des habitations, un grand marché "exotique" susceptible d'attirer cette clientèle et ainsi de désengorger la Goutte d'Or. L'association des commerçants de Château-rouge, présidée par M. Wague, est pour. Les élus du 18e, de droite comme de gauche, le demandent, la mairie de Paris a donné son accord de principe et le lieu a été trouvé : l'ancienne "gare des Mines", près du périphérique.

Mais il semble que maintenant les services de l'urbanisme de l'Hôtel de Ville ne sont plus persuadés de la nécessité de ce projet. Les dernières indications données sur l'aménagement de ce secteur ne font plus mention du "marché des cinq continents". Le conseil de quartier voudrait relancer la pression. ■

Angle des rues de Panama et Léon : ça coince

Les rues de Suez et de Panama ont vu l'été dernier des travaux de voirie qui ont notamment élargi les trottoirs. Si ces travaux ont globalement amélioré les cheminements piétons, un petit problème demeure. Le rétrécissement de la chaussée ne permet plus aux gros camions et particulièrement les camions de poubelles de tourner facilement sur la rue Léon. Compte tenu des stationnements de voiture sur la rue Léon, les camions ont toutes les difficultés pour tourner. Conséquence : embouteillages. Les éboueurs sont souvent contraints (quelquefois aidés par des passants) de soulever des voitures pour les déplacer. Autre conséquence : plusieurs potelets (trois au total) ont été plusieurs fois mis à terre lors du passage de camions. Le panneau de sens interdit à l'angle des rues Léon et de Panama lui aussi a dû être remis en place à plusieurs reprises. ■

Blanchiment de la peau : attention danger !

Deux boutiques vendant des produits éclaircissants dangereux épinglées. Pourquoi risquer sa santé et même sa vie pour "changer de peau" ?

Deux boutiques de cosmétiques du boulevard Barbès vendant, comme d'autres dans le quartier, savons, crèmes, laits et lotions éclaircissant la peau, ont été épinglées en octobre pour possession de produits interdits. Deux cents articles saisis dans l'une, plus de deux mille dans l'autre à quelques jours d'intervalle.

Les substances litigieuses comportaient plus de 2 % d'hydroquinone, un produit chimique normalement utilisé pour le développement des photographies et d'usage médical interdit depuis 2001 dans l'Union européenne à cause de ses effets cancérogènes.

Risques de cancer

Au-delà de la question du détournement de la loi et de la vente sous le manteau, le blanchiment des peaux foncées pose un grave problème de santé. Dans son livre *La beauté noire* (Lattès), Khadi Sy Bizet, médecin, spécialisée dans les problèmes de dermato-esthétique, est formelle : les produits

éclaircissants sont souvent dangereux, pouvant provoquer taches et corrosions de la peau. Pire : s'ils contiennent des corticoïdes et sont pris à haute dose, ils peuvent entraîner hypertension, diabète, insuffisance rénale, problèmes osseux, cancers.

De plus, leur effet est passager à cause du renouvellement des cellules et ils doivent donc être utilisés sans cesse, parfois même à dose de plus en plus forte.

Un problème éthique aussi

Khadi Sy Bizet, qui soigne des Africaines et même des Maghrébines désirant aussi être plus blanches, soulève un problème éthique. De nombreuses femmes à peau foncée veulent éclaircir leur peau pour être plus belles, pensent-elles. Elles mettent ainsi leur santé en péril, tout comme, a contrario, ces blanches qui veulent bronzer à tout prix, ou comme celles qui s'acharnent à mincir à l'excès.

Cela ne concerne pas seulement, ajoute le médecin, le phénomène de

mode. Pour certaines Maghrébines, notamment issues de milieu rural, peau claire est synonyme de richesse : cela signifie qu'on n'a pas dû travailler aux champs (tout comme, en Europe au XIXe siècle, peau blanche signifiait oisiveté et donc "bienséance").

Chez les jeunes femmes d'Afrique noire, plus grave encore, cela peut ressortir d'un fantasme, d'une croyance même inconsciente en la supériorité du modèle blanc. On peut parler d'un traumatisme post-colonial. D'ailleurs, c'est dans les pays aux passés les plus brutaux que le rêve d'une peau claire est le plus fréquent, note Khadi Sy Bizet.

Elle regrette que la publicité et les médias contribuent à populariser la "beauté claire" et met en garde contre les recettes maison qui pullulent sur internet et vont jusqu'aux cocktails à base d'eau de javel. Alors même que, comme le disaient les pionniers des droits des noirs en Amérique, *Black is beautiful*.

Marie-Pierre Larrivé

On recherche des témoins de la guerre d'Algérie à la Goutte d'Or

en vue d'un colloque qui aura lieu en mai 2009

La Salle Saint-Bruno, et spécialement son "Observatoire de la vie sociale à la Goutte d'Or", préparent pour mai 2009 trois jours consacrés au souvenir de la période de la guerre d'Algérie qui, entre 1954 et 1962, a fortement marqué le quartier. Ces journées sont préparées en coopération avec les autres "centres de ressources" présents dans le quartier : le centre musical Fleury-Barbara, la bibliothèque de la Goutte d'Or, l'Institut des cultures d'islam.

Débats, projections, musiques

Il y aura un colloque d'historiens sur ce qui s'est passé à Paris et spécialement à la Goutte d'Or ces années-là. Y participeront notamment Benjamin Stora, auteur de nombreux livres sur cette période, et Sarah Howard, de l'université anglaise de Cambridge, qui a effectué des recherches historiques sur la vie de quartier à la Goutte d'Or à cette époque. Ces années ont été particulièrement agitées dans le quartier où on a même vu, à un certain moment, de véritables actions de guerre dans les rues.

Il y aura aussi des projections documentaires, peut-être une exposition, et enfin une importante partie



Il y avait des contrôles de police à toutes les entrées de la Goutte d'Or.

musicale, à partir des enregistrements réalisés dans le quartier ou en vente dans ses rues, qui sont d'une exceptionnelle richesse.

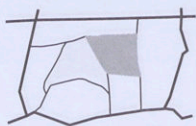
Même s'il est évident qu'il s'agit d'événements appartenant désormais à l'Histoire, c'est une entreprise qui demande beaucoup de tact, car chez les plus âgés des habitants du quartier

les souvenirs sont encore vivaces. La Salle Saint-Bruno souhaite d'ailleurs recueillir les témoignages de ceux qui ont vécu cette période ou les documents qu'ils possèdent, et lance dès maintenant un appel dans ce sens.

N. M.

□ S'adresser à la Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. 01 53 09 99 22.

Simplon



Une pétition de Dick Rivers contre les maisons-relais. Mais pourquoi donc ?

Du rififi rue Championnet avec Dick Rivers, l'ancien chanteur des *Chats sauvages*, et son épouse, habitants de cette rue du Simplon. Ils ont rédigé, il y a quelques mois, une pétition à propos de la situation dans ce quartier. Ils y protestaient contre diverses nuisances, parmi lesquelles le bruit émanant de certains cafés, mais ils s'élevaient surtout contre le projet d'immeubles-relais programmés au 46 et au 60 de la rue.

Ces immeubles-relais ont pour but de reloger des ménages en difficultés financières, qui sont sans logement stable depuis un certain temps et dans l'incapacité de trouver un logement par les moyens habituels. Ils ont besoin d'être aidés dans leur retour à une vie normale. Au rez-de-chaussée d'un des deux immeubles est prévu un local d'accueil ouvert à la population du quartier, destiné à mieux se connaître, faciliter des relations et aider à la réinsertion.

Les deux pétitionnaires affirmaient qu'on avait expulsé des locataires pour créer ces structures et y accueillir une "population à problèmes".

Un projet qui date de 2006

Ils ont été reçus en octobre à la mairie où on leur a expliqué qu'il s'agissait de logements insalubres à rénover profondément, que les locataires du 60 sont déjà tous relogés et que le relogement du 46 est en cours. Un courrier en ce sens leur a été adressé.

On leur a également rappelé le contexte de cette opération. Le projet d'immeubles-relais date de 2006. Il a été présenté, discuté et approu-

vé au conseil de quartier Simplon. L'idée même venait de la base, du conseil de quartier Clignancourt qui avait émis un vœu demandant à la municipalité de créer de tels immeubles pour lutter contre la précarité.

À cette époque, aucun local n'était libre pour un tel projet dans ce quartier. Depuis, d'ailleurs, un local a été trouvé dans le quartier Clignancourt, rue du Ruisseau, et un autre immeuble-relais y sera construit, lui aussi demandé par le conseil de quartier.

En revanche, en 2006, deux adresses étaient possibles dans le quartier voisin, Simplon : il s'agissait de ces immeubles recensés comme vétustes et nécessitant une réhabilitation profonde. La Ville a donc préempté les deux immeubles, indemnisé les propriétaires et entrepris de reloger les locataires. La réhabilitation a été confiée à la Siemp, une des sociétés d'économie mixte de la Ville spécialement chargée de la résorption de l'habitat insalubre. Une fois la réhabilitation terminée, les deux immeubles seront gérés par l'association *Bail pour tous*.

Le conseil de quartier Simplon a approuvé le projet à la majorité, même si, lors de la discussion, certains se sont élevés contre.

Déjà, dans le passé

On retrouve cette même polémique à chaque fois qu'il est question de l'implantation dans ce quartier Simplon de logements ou d'équipements destinés aux personnes défavorisées. Pour exemple, il y a quelques années, *Médecins du monde* y avait acquis un immeuble pour y

créer un centre de consultation médicale pour les SDF, mais l'opposition d'un certain nombre d'habitants à travers l'association *Mieux vivre au Simplon* a réussi à faire interdire cette implantation.

Avec l'accord général

Toutefois, après avoir émis des réserves, *Mieux vivre au Simplon* a cette fois approuvé le projet de maisons-relais. Il en fut de même pour d'autres associations du quartier comme *Simplon en fêtes* ou *LÉA (Lieu d'écoute et d'accueil)*, structures travaillant notamment d'ailleurs avec des populations défavorisées. Le projet est donc bien en route avec l'accord de tous et depuis longtemps déjà.

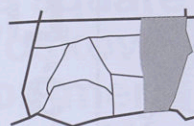
Pour en revenir à la pétition, elle a peut-être circulé dans le quartier mais elle n'a pas eu beaucoup d'audience, semble-t-il. Les associations du quartier déclarent pour la plupart ne pas même l'avoir vue !

Robert Weinberger, président du club sportif *Espérance sportive parisienne*, membre du conseil de quartier et du comité de pilotage des maisons-relais, s'étonne que les pétitionnaires d'aujourd'hui ne se soient jamais manifestés au conseil de quartier.

Certains déplorent que Dick Rivers dénigre tout le quartier. Ils s'interrogent aussi sur la coïncidence entre la révélation publique (tardive) de la pétition dans *le Parisien*, et l'interview de Dick Rivers publiée dans le premier numéro du journal *Au cœur du 18e* lancé par Roxane Decorte, élue UMP de l'arrondissement.

Virginie Chardin

Chapelle



Fermeture du commissariat Raymond-Queneau : c'est définitif, dit la ministre

Il y avait naguère, rue Raymond-Queneau, un "commissariat de quartier" où les habitants de La Chapelle pouvaient déclarer la perte ou le vol de leurs papiers, effectuer diverses démarches, déposer plainte, etc. Il a fermé fin 2006, au regret de beaucoup d'habitants qui doivent désormais, en cas de besoin, se rendre au commissariat central, rue de Clignancourt.

Une pétition, lancée à l'origine par les élus communistes puis élargie, avait recueilli de nombreuses signatures pour demander sa réouverture. Lors des élections municipales, les deux têtes de liste au second tour, Daniel Vaillant et Roxane Decorte, l'avaient eux aussi réclamée.

Nos élus réclament la réouverture.

La ministre de l'Intérieur, Michèle Alliot-Marie, vient de répondre à une question écrite de la sénatrice Nicole Borvo (PC) à ce sujet. La fermeture au public, dit-elle, est définitive, «rendue nécessaire au regard de son activité très réduite. Cette rationalisation a permis de déployer davantage de policiers sur l'ensemble du 18e».

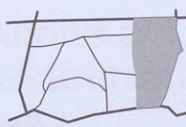
Cette fermeture correspond d'ailleurs à la politique voulue par Nicolas Sarkozy qui, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, se disait hostile à la "police de proximité" prônée par ses prédécesseurs (et d'ailleurs seulement esquissée dans les faits), dont les commissariats de quartier auraient pu être des points d'appui.

Les locaux toujours utilisés par la police

Les locaux ne sont pas vides pour autant. 42 fonctionnaires de l'unité de recherche et d'investigation (qui dépend du commissaire du 18e) y ont leur port d'attache.

Cependant ceux qui contestent la fermeture au public ne désarment pas. Un vœu en ce sens vient d'être voté par le conseil d'arrondissement du 18e qui, à l'unanimité, droite et gauche ensemble, demande «la réouverture dans le quartier d'une UPQ (unité de police de quartier) avec les moyens humains et matériels nécessaires et des horaires adaptés aux réalités de ce secteur urbain».

Chapelle



L'École normale sociale (ENS), à l'angle de la rue de Torcy et de la rue Cugnot, centre de formation d'assistantes sociales mais aussi structure d'animation et de soutien pour les enfants et adultes du quartier, a été victime de vandales dans la nuit du 16 au 17 octobre.

Sa longue vitrine, côté rue Cugnot, s'est étoilée de seize impacts, pas moins. À

première vue, on dirait des trous faits par des balles de gros calibre. Attentat ? Fusillade ? Règlement de compte ? Non, la police, qui a ouvert une enquête, a considéré que l'arme utilisée était... une pelle de chantier assénée avec la plus grande force.

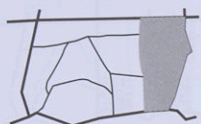
Pourquoi ? À l'ENS, on déclare n'avoir aucun problème de voisinage et on ne pense pas avoir été spécialement visé, une entreprise située plus loin, 4 rue Cugnot, ayant été pareillement "étoilée".

Vandalisme contre l'ENS



Alors ? Simple vandalisme gratuit ? Certains ont de drôles de jeux la nuit à La Chapelle. ■

Noël Monier



Liaison express vers Roissy : à enfouir impérativement

Nos élus réitèrent leurs réserves et posent leurs conditions à propos du projet Charles-De-Gaulle Express : que la ligne soit enfouie au niveau de la Porte de la Chapelle.

La ligne ferroviaire qui devrait dans l'avenir relier directement la gare de l'Est à l'aéroport de Roissy (baptisée *Charles-De-Gaulle-Express* ou CDG-Express) doit impérativement, à son passage par la Porte de la Chapelle, être enfouie – ou bien elle ne sera pas, estiment les élus du 18e. Ils ont réitéré, en conseil d'arrondissement, le 13 octobre, leur volonté de refuser que des trains passent tous les quarts d'heure à grande vitesse sur les ponts de la Porte de la Chapelle, à proximité des immeubles.

Ce projet, dont la réalisation et l'exploitation seraient confiées à une société privée (voir *Le 18e du mois* de janvier 2008), doublerait la liaison existant actuellement vers l'aéroport par le RER B. Il permettrait de gagner quelques minutes (20 minutes de trajet au lieu de 30) et coûterait aussi plus cher aux voyageurs (15 à 20 € au lieu de 8 par le RER). La construction du CDG-Express est évaluée à 800 millions d'euros, (100 millions de plus si la ligne est enfouie).

Le PS d'accord sous condition

Avant la présentation du projet au Conseil de Paris, les élus PS et UMP du 18e se sont prononcés en sa faveur mais à condition, d'abord, que la ligne soit enfouie. Lors de l'enquête publique légale, un grand nombre d'habitants sont intervenus dans ce sens. Cette position a été reprise par le commissaire enquêteur, ce qui a conduit les élus UMP à dire que "c'est acté". Mais le PS en est moins sûr. La chose est «encore à l'étude», affirme Daniel Vaillant qui appelle à la vigilance.

Nos élus exigent également que la ligne soit reliée avec celle du RER et que sa construction s'accompagne d'un aménagement piétonnier au niveau des gares de l'Est et du Nord. Ils demandent enfin, comme «préalable indispensable», l'amélioration de la ligne RER B, ce à quoi d'ailleurs le STIF (Syndicat des transports d'Ile-de-France) s'est engagé.

Au PS, on déclare ne pas être demandeur de la liaison CDG-Express mais on souligne qu'elle pourrait avoir l'intérêt de diminuer le trafic routier. Actuellement 20 % seulement des voyageurs utilisent le

rail pour aller à l'aéroport (35 % y vont en voiture particulière, 35 % en taxi et 10 % par le bus, ce qui prend d'une demi-heure à deux heures de temps selon la circulation).

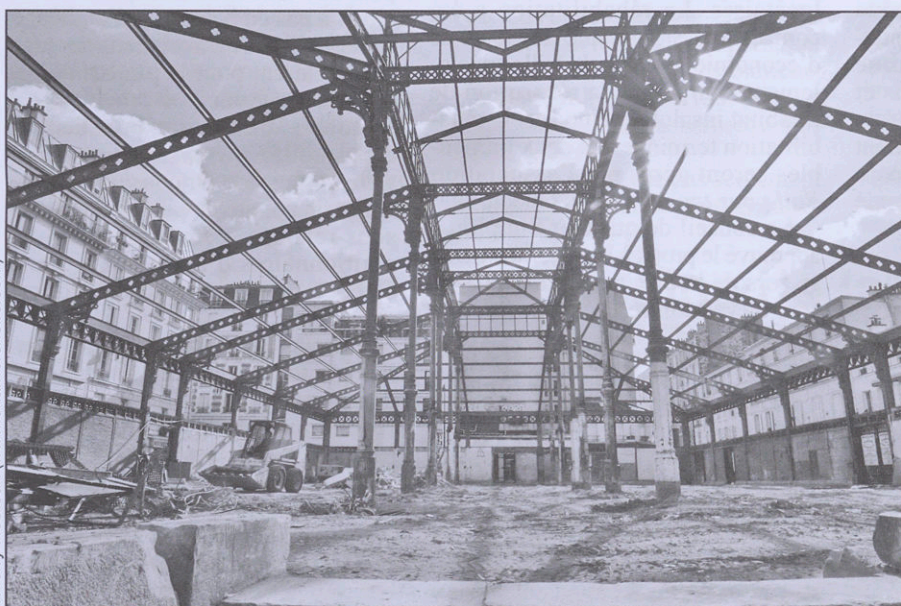
Les Verts contre par principe

Les Verts, eux, ont voté contre le principe même du projet. «Il est financièrement risqué avec un coût pharaonique qui ne pourrait être amorti qu'avec 8 à 10 millions de voyageurs par an. Qu'arrivera-t-il s'il n'y en a que la moitié, ce qui semble probable ?», a déclaré Pascal Julien. Il est écologiquement indéfendable quand on sait les nuisances provoquées par

les avions, et socialement injuste en permettant à des riches de gagner quelques minutes inutiles tandis que les autres devraient se contenter du RER. Les Verts ont déposé un vœu demandant l'arrêt du projet, qui fut rejeté. Ils ont déclaré que si celui-ci leur était imposé, ils l'accepteraient mais seulement si les conditions posées sont mises en place.

Les communistes se sont abstenus, Gérard Briant affirmant «ne pas être convaincu de l'utilité du projet». Pour lui, la priorité est l'amélioration de la ligne RER. Lui aussi a déclaré que, si le projet devait voir le jour, il «se battrait pour l'enfouissement». ■

Le marché de l'Olive désossé



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Fragile et aérienne structure métallique, poutrelles élançées dressées en plein ciel : le marché de la Chapelle (que tous appellent marché de l'Olive) est en cours de rénovation et pour l'instant, il n'en reste que la belle ossature, l'essentiel d'ailleurs.

Vaste halle couverte construite en 1855 par Auguste et Lucien Magne, disciples de Baltard, le marché nécessitait une réhabilitation d'ensemble. Il a donc été fermé et les commerçants qui l'utilisaient ont été provisoirement "délocalisés" sous chapiteau, place de Torcy. Les travaux ont commencé en janvier 2008 et il est prévu que tout soit terminé avant décembre 2009 afin que les commerçants puissent réintégrer leur marché pour la période des fêtes. ■

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) :
23 € (attention, nouveau tarif)

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association
des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien :
un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

☐ je me réabonne pour un an (11 numéros) :
23 € (attention, nouveau tarif)

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association
des Amis du 18e du mois : 39 €
(23 € abonnement + 16 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger :
26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

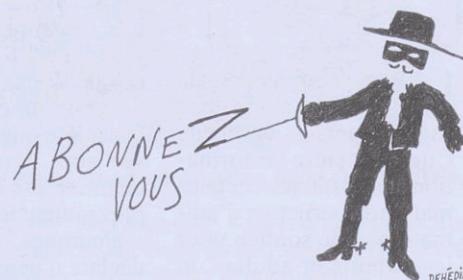
NOM : Prénom :

Adresse :

..... e mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



La vie des quartiers

Clignancourt



Quand les parents sécurisent eux-mêmes le chemin des écoliers



Gilet jaune fluo sur le dos, frappé du logo "attention école" et de l'inscription *Enfants en danger ! Que fait la mairie ?*, des riverains et des parents d'élèves de l'école élémentaire 61 rue de Clignancourt et de la maternelle 10 rue Christiani ont arrêté la circulation et sécurisé le chemin des écoliers à l'heure de la rentrée des classes, plusieurs mardis successifs d'octobre.

À l'initiative de l'association *Clign' Ensemble* et des associations de parents d'élèves des deux écoles, ils ont ainsi manifesté leur volonté de voir la mairie prendre des mesures de protection des écoliers et déléguer des agents pour faire traverser les enfants, comme cela se fait, disent-ils, devant d'autres écoles de l'arrondissement.

«Les traversées sont dangereuses tout au

long de la rue de Clignancourt et surtout à son intersection avec la rue Ramey. Elles le sont aussi rue Christiani où les voitures dévalent la pente», déclarent les responsables de *Clign' Ensemble*. Ils rappellent avoir saisi la mairie depuis plus d'un an à ce propos sans avoir rien obtenu, sinon «quelques interventions sporadiques en février et mars dernier». Ils ont écrit au maire Daniel Vaillant pour demander «une solution durable» et demandé à être reçus. Déjà, l'an dernier, l'association avait fait signer une pétition en ce sens.

À la mairie, on signale avoir pris des mesures comme le déplacement de passages piétons et un renforcement de la signalisation *Attention école*. Par ailleurs, les élus réfléchissent à une modification éventuelle des sens de circulation dans le quartier. ■

La vie des quartiers

Porte Montmartre



Le square de la Moskova se nommera Maria Vérone

Le petit square créé en 2004 devant l'école de la Moskova devrait prendre le nom de la militante féministe Maria Vérone : ainsi a-t-il été proposé au conseil d'arrondissement d'octobre. Née en 1874, morte en 1938, première femme en France à avoir pu exercer le métier d'avocate, présidente de la *Ligue française pour le droit des femmes* de 1919 à sa mort, Maria Vérone a lutté toute sa vie pour l'émancipation politique et civile des femmes.

Cela devrait mettre fin à une polémique sur les noms donnés aux nouvelles rues de ce quartier et notamment à la rue Paul-Abadie qui longe cet espace vert. Le nom de Paul Abadie, architecte du Sacré-Cœur, avait été choisi en 1999 par la municipalité Tiberi, suscitant l'opposition des élus de gauche du 18e «au nom de la laïcité».

Changement de majorité à Paris et, en 2004, lors de l'inauguration du square, Annick Lepetit, alors première adjointe au maire du 18e, indique son

souhait de voir la rue Paul-Abadie débaptisée pour porter, dit-elle, le nom d'une femme. En 2006, le conseil d'arrondissement adopte un vœu dans ce sens et cite le nom de Maria Vérone.

On ne débaptise pas

Néanmoins, il est difficile de débaptiser des rues, sauf si elles portent le nom de personnages ayant pris des positions contraires aux droits de l'homme. Bertrand Delanoë avait fait débaptiser la rue Richepance qui portait le nom de celui qui a rétabli l'esclavage aux Antilles, et le conseil d'arrondissement du 18e avait obtenu que soit changé le nom du square Willette, ce dessinateur s'étant présenté à une élection sous l'étiquette "candidat antisémite". Mais tel n'est pas le cas de Paul Abadie, architecte qui a simplement fait son métier.

La rue Paul-Abadie devrait donc garder son nom et c'est le square qui portera celui de Maria Vérone. ■

Le Cirque Binet s'est réinstallé pour une saison

Le Cirque Binet est revenu Porte Montmartre, arrivé à la mi-octobre pour rester jusqu'en mars 2009. Cette nouvelle structure pour le cirque et les arts de la rue occupe, en alternance avec le Chapiteau d'Adrienne, un espace situé dans l'allée du 62 rue René-Binet.

Le Cirque Binet avait terminé sa première saison en mars 2008, gagnant son pari : "chapiteau comble" pour presque toutes ses représentations.

Né à l'initiative de la Mairie de Paris pour faire vivre la création toute l'année et géré par Simon Oliveau de l'agence *Le troisième pôle*, le Cirque Binet est conçu comme lieu de spectacles et surtout comme lieu de résidence et de diffusion pour des compagnies. De fin octobre 2007 à fin mars 2008, sept jeunes compagnies s'y étaient succédé, restant chacune plusieurs semaines et offrant en fin de résidence des spectacles aboutis, ouverts aux nouvelles formes de cirque comme aux pratiques traditionnelles, innovants mais accessibles à tous.

Le Cirque Binet s'est égale-

ment inscrit résolument dans la vie du quartier, travaillant main dans la main avec le *Centre social Belliard*, la Caisse d'allocations familiales et le *Centre d'animation René-Binet*. On se souviendra notamment de la soirée cabaret offerte le 28 décembre aux familles du quartier par les trois structures.

La saison a commencé avec des spectacles donnés par la compagnie *Chabatz d'Entrar* (acrobaties parmi des constructions en équilibre précaire). En novembre, nouvelles compagnies, nouvelles résidences, nouvelles découvertes.

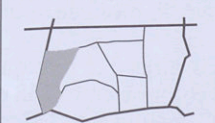
• **Samedi 8 novembre** à 16 h puis à 20 h 30 : *Jonglages*. Six courts spectacles en duos ou en performances solo.

• **Samedi 22 novembre** à 17 h : *Objet nature*. Pénélope Hausermann, trapéziste, comédienne, directrice artistique de la compagnie *Les Intouchables* (en résidence du 10 au 23 novembre) évolue et danse dans un jardin suspendu, glissant entre lianes et feuillages.

□ 62 rue René-Binet.

Rés. au 01 76 74 74 94.

Grandes Carrières



Allons à "Korat", restaurant thaïlandais

Personnel, décor, vaisselle, carte, rien ne manque à l'aspect thaï du "Korat", installé sous le regard bienveillant du Bouddha.

Amateurs de soupe au lait de coco et poulet (tom ka-kaï) mariné avec galanga, herbes parfumées et citron vert, vous accompagnerez ces mets gourmands présentés ici en entrée de riz parfumé au jasmin ou, plus traditionnellement, de riz gluant (khao nyo) servi en panier de bambou tressé. Partout dans le pays, et dans l'Isan rizicole proche du Cambodge, le "khao nyo" se déguste en boulettes roulées à la main.

Les "yam", salades composées avec nouilles-vermicelles, mini-légumes, piments rouges, herbes, arrosées de jus de citron vert et accompagnées de menthe fraîche peuvent

se déguster à n'importe quel moment du repas.

Un repas traditionnel, en effet, est composé d'une multitude de petits plats qu'on partage entre convives, sans ordre rituel.

Poulet aux noix de cajou, travers de porc au caramel, lamelles de bœuf sauté, gambas au curry (kaeng), ou "poisson maison", la carte décline tous ses choix. On appréciera le riz sauté (khao phat) aux petits légumes qui est à la Thaïlande ce que les frites sont à notre pays. On peut y ajouter du poulet, et demander alors un "khao pad kai" en prenant l'air inspiré par le lieu. Goûtez aussi au "phad thai" : nouilles de riz sautées dans le wok avec de minuscules crevettes sèches ou fraîches, tofu et œuf battu en omelette, servies avec un bouquet de petits oignons blancs, une louche de cacahuètes pilées et un citron vert.

Pour les douceurs, le Khorat propose des glaces, un tapioca "maison" au lait de coco et patates douces, riz au lait de coco, mangue fraîche. Les prix sont modérés, comptez environ 8,50 à 9,50 euros pour chaque plat.

Jacqueline Gamblin

□ Korat, 143 rue Lamarck.

Tel : 0140 25 03 14. Fermé le dimanche. Métro Guy -Môquet.

18^e

SPORT

Des plongeurs dans les eaux du 18e

Le dimanche 12 octobre dernier une journée portes ouvertes était organisée par les trois principaux clubs de plongée de l'arrondissement.

Une occasion de découvrir un peu plus ce sport qui compte de nombreux adeptes dans le 18e.



Franck Michel

Tout va bien, pas de panique, le moniteur vous tient la main.

La journée avait commencé très tôt à la piscine Bertrand-Dauvin pour les organisateurs. Dès 8 heures il fallait être présent pour préparer le matériel.

Cela étant fait, les visiteurs sont arrivés, de tous âges et des tous les horizons. Ils ont pu se jeter à l'eau après une rapide explication sur les différents éléments du matériel de plongée, bouteilles, détendeurs, manomètres... ainsi que l'apprentissage de quelques signes de base afin de pouvoir communiquer avec le moniteur. Une fois dans la piscine, il fallait dépasser l'appréhension à se laisser couler, mais une fois partis, les bouteilles qui semblaient si lourdes sont totalement oubliées. On se laisse lentement glisser dans l'élément liquide et cette sensation grisante de totale apesanteur.

À la fin de l'initiation, une médaille de l'Office du mouvement sportif et un diplôme de la FFESSM ont été remis aux nouveaux plongeurs, façon

de marquer le coup. Il leur est possible ensuite de prendre les coordonnées des clubs de plongée afin de peut-être y retourner, mais il leur faudra cette fois payer une cotisation.

En tout, soixante-dix à quatre-vingts personnes sont venues, un excellent bilan selon les organisateurs car la plupart des visiteurs n'avaient jamais fait de plongée de leur vie.

Dans le respect de la nature

Les trois clubs qui organisaient cette la journée à la piscine Bertrand-Dauvin sont : *Leo Mare*, les *Plongeurs cinéastes parisiens* et le *Club des plongeurs parisiens*. Si chacun compte un nombre différent de membres et des méthodes d'apprentissages différentes, ils sont unis dans la volonté de faire connaître leur sport mais aussi de promouvoir une plongée propre qui respecte la nature. Ils ont d'ailleurs conclu un partenariat avec l'association *Longitude 101 Nature* pour promouvoir la charte du plongeur.

Mais quel intérêt d'une telle charte, si on ne fait que de la plongée en piscine ? Et bien, sachez que les clubs organisent régulièrement des sorties sur des sites de plongée en pleine nature. En moyenne deux fois par an pour les Plongeurs cinéastes parisiens et le Club des plongeurs parisiens et quatre pour le club *Leo Mare*. Ces sorties permettent aux plongeurs de passer leurs différents brevets et diplômes ou sont simplement l'occasion de se retrouver entre eux pour passer de bons moments.

Baptêmes tous les vendredis

La bonne humeur est justement l'un des maîtres mots de ces trois clubs et de leurs présidents. *Leo Mare*, les PCP et le CPP se voient aussi comme facteur de vie et de mixité dans l'arrondissement.

Ne refusant personne quel que soit l'âge ou la provenance, ils accueillent tout le monde à bras ouverts, car tout le monde peut faire de la plongée que l'on soit vieux ou jeune, valide ou handicapé. La question du matériel est rapidement éludée car les trois clubs ont tout le nécessaire : bouteilles, ceintures de lest, détendeurs qu'ils mettent à votre disposition (à l'exception des masques, des palmes et des tubas).

La formation est assurée avec un moniteur par plongeur pour les baptêmes et ensuite un moniteur pour des groupes de trois à quatre personnes qui vous apprendra les différentes astuces pour éviter les problèmes de pression, les signes principaux et secondaires qui vont de «*Tout va bien*» à «*Il y a un requin qui me renifle les orteils*». Il est possible de faire son baptême de plongée tous les vendredis soir à la piscine Bertrand-Dauvin.

Les principaux clubs

Mais qui sont-ils exactement ces trois clubs de l'arrondissement ? Le plus ancien est sûrement celui des Plongeurs cinéastes parisiens. Ce club, qui compte une cinquantaine de mem-

bres, fut créé en 1963 par des anciens membres de l'ORTF. Si d'abord les membres furent uniquement ceux qui s'intéressaient aux photos et vidéos sous-marines, le club s'est rapidement ouvert à tout le monde. «*Nous sommes focalisés sur la plongée, mais on peut toujours se former aux prises de vues sous-marines sur demande*», rappelle le président du club, Jean-Marie Lasnier.

Le second club à s'être monté dans l'arrondissement est le club *Leo Mare* en 1970. Aujourd'hui, il est le plus gros club du 18e avec une centaine de membres et une trentaine de moniteurs bénévoles. De plus, il est en partenariat avec de nombreuses associations, comme *Longitude 101 Nature*, pour promouvoir une charte du plongeur pour une plongée écologique et respectueuse des fonds sous-marins, mais aussi avec des associations de quartier et d'aide aux jeunes en difficulté comme l'association *ADOS*. Maurice Pytkiewicz, président du club *Leo Mare*, explique que «*la plongée peut aider à se structurer car c'est un sport qui exige maîtrise de soit, discipline et attention*».

138 à 170 euros par an

Enfin, le Club des Plongeurs Parisiens est né en 1998... par nécessité. En effet, les deux autres étaient malheureusement complets et, ne voulant pas renoncer à leur passion, trois amis ont décidé de créer le CPP. Ces trois lettres étaient à la base les premières lettres de chacun de leur prénom avant que cela ne devienne les initiales du club. Il compte aujourd'hui une soixantaine de membres. Et comme les deux autres, il existe avant tout pour permettre aux personnes vivant à Paris de se découvrir une vocation pour la plongée sous-marine.

Les frais nécessaires à la pratique de ce sport sont compris entre 138 et 170 € par an. Cela comprend l'entretien du matériel, la licence de la FFESSM (Fédération Française d'Études et de Sport Sous-Marin), les frais de déplacements et de logements lors des sorties en mer. Celles-ci ont en général lieu pendant les périodes de vacances ou lors des jours fériés pour qu'un maximum de personnes puissent y participer.

Nicolas Chastagnier

□ Pour plus d'informations :

Leo Mare: www.leomare.org ou 01.46.06.76.85.

Les Plongeurs Cinéastes Parisiens 01 39 91 25 63 ou <http://membres.lycos.fr/pcp19/>

Le Club des Plongeurs Parisiens : 01 42 29 69 43.

Rames Guyane : un Lemoine sur deux au prologue

Du 7 au 12 octobre sur l'île de Ré, Didier Lemoine a participé au prologue de la course transatlantique à la rame en solitaire et sans escale (voir *Le 18e du mois* d'octobre). Au programme : stage de sécurité et de survie, formation météo, réflexion sur la nourriture embarquée... et enfin une régatexhibition de 6 kilomètres entre l'île et le continent devant près d'un millier de personnes.

«*Le bateau s'est bien comporté. Mes réglages sont meilleurs qu'il y a*

deux ans. Il ne me reste que quelques mises au point à faire», a commenté l'aventurier de la rue Polonceau. En revanche, si l'aviron de sa fille était bien à quai sur le port de Saint-Martin-de-Ré, Patricia, elle, se trouvait très loin de là, en Chine. «*Elle n'a malheureusement pas pu se libérer de son travail*», a expliqué son père, qui n'a pas pu tester son engin flottant à sa place.

Elle pourra néanmoins disputer son premier *Rames Guyane* le 8 mars 2009 mais elle s'élancera de Saint-Louis-

du-Sénégal avec une pénalité de 48 heures. Si ce handicap est confirmé par les organisateurs, en guise de solidarité, Didier Lemoine va demander à prendre le départ avec Patricia, c'est-à-dire lui aussi deux jours après les autres concurrents. Il a confié : «*Je ne vise pas la première place à Cayenne. Je veux simplement faire une belle traversée en compagnie de ma fille.*»

Djimmy Chatelain

□ Le couple Lemoine recherche toujours des sponsors. Si leur aventure vous intéresse, manifestez-vous !

18^e

CULTURE

Du 14 au 16 novembre

Les portes ouvertes des ateliers d'artistes de l'association D'Anvers aux Abbesses



Ci-dessus : Un tableau de Patrick Pinon
Ci-contre : Une photographie de François Delandre.
Ci-dessous : Une sculpture de Sophie du Buisson

se trouve au 64 rue Ramey, dans l'atelier-galerie de Sophie du Buisson, une jeune femme qui sculpte la pierre, le marbre et surtout le bronze.

Chez elle, on se procurera l'affiche-plan avec la liste de tous les exposants afin de mieux bâtir son itinéraire de visites. Chez elle comme chez les autres, on pourra également acheter (10 €) un lot d'une centaine de cartes postales reproduisant chacune une œuvre d'un des participants. Une carte "joker" permet de participer à une tombola et de gagner un *Émile*.

Émile s'installe chez Sophie

Un *Émile* ? Qu'est-ce donc ? Une œuvre de petit format que l'association propose à ses adhérents de réaliser (format imposé, thème libre). Un jury choisit l'*Émile* de l'année, dessin, photo, peinture ou sculpture gagnante que l'association achète (150 €) pour se constituer un fonds artistique. Les autres sont mis en vente (100 €) pendant les *portes ouvertes*. Les *Émiles* sont exposés tous ensemble. Où ? Chez Sophie du Buisson.

Ces trois jours permettent aux artistes de rencontrer le public et de sortir de la solitude de leur atelier. Ils permettent aussi au public de s'initier à l'art contemporain en passant par l'échange. «*Il s'agit d'une véritable fête de quartier où l'art est à chaque coin de rue. Que l'on soit amateur éclairé ou simple promeneur, chacun découvre une technique, discute avec les artistes, peut acquérir une œuvre. L'événement est placé sous le signe de la convivialité*», déclare le peintre Philippe Silvestre, président de D'Anvers aux Abbesses. ■



Les ateliers d'artistes sont grand ouverts au public de vendredi 14 à dimanche 16 novembre pour la treizième édition des "portes ouvertes" de l'association D'Anvers aux Abbesses : soixante-dix lieux, certains ouverts exceptionnellement, et plus de cent dix artistes à découvrir.

À l'origine, seuls les artistes vivant dans le petit quadrilatère montmartrois y participaient. L'association a gardé son nom mais l'événement a débordé vers Notre-Dame-de-Lorette et le Faubourg-Poissonnière dans le 9e, vers l'avenue de Clichy à l'ouest et vers les rues Duc, Marcadet et Ramey au nord. Cette année, le lieu d'accueil central

Le Grand Parquet est sauvé. Il reste sur place jusqu'en 2010

Le Grand Parquet, la salle de spectacle installée depuis 2005 dans une cour le long de la rue du Département, menacé de devoir cesser définitivement ses activités à cause du grand chantier de réaménagement des bâtiments Pajol, est sauvé. Il ne bougera pas avant juin 2010, a annoncé la mairie.

Les travaux de construction d'un IUT sur le site, à quelques encablures du Parquet, ont pris du retard. Quant aux travaux de construction d'un collège, ils se poursuivent, ayant déjà entraîné l'arrêt des créations maison depuis juin à cause des poussières, nuisances sonores, problèmes de sécurité dans la journée pour les matinées enfantines. Toutefois, le gros oeuvre sera terminé d'ici janvier et les activités pourront alors reprendre au Grand Parquet.

«*Nous sommes ravis. Nous continuons. Nous rouvrons le 28 janvier 2009 et poursuivrons toute l'année avec une série de spectacles déjà programmés. Actuellement, nous en assurons la préparation et nous répétons ici et là, hors nos murs. Tout va bien*», nous a déclaré François Grosjean, directeur du lieu.

Toute la saison programmée

Le 28 janvier, les familiers retrouveront donc leur salle avec une reprise de *Il était trois fois*, spectacle mêlant infographie et jeu théâtral sur le thème du bazar oriental, déjà joué en juin. Fin février verra une création, *Voix dans le noir*, spectacle de marionnettes. Puis, du 18 mars au 12 avril, *Demain, je te mange*, adaptation du *Hansel et Gretel* des frères Grimm, puis d'autres reprises et créations jusqu'en juin.

En attendant la réouverture, les petits ne seront pas frustrés. Le Grand Parquet se délocalise dès novembre dans les écoles, bibliothèques et centres sociaux avec trois animations : *Le secret* (one man show ludique) puis un spectacle de marionnettes indiennes et un théâtre d'ombres à la lanterne magique.

Il ouvre également ses portes ponctuellement en novembre : du 11 au 16 au Théâtre group' pour une pochade sur les hommes politiques puis dimanche 16 (18 h 30) aux Parvis poétiques pour une rencontre avec les écrivains turcs Enis Batur et Yigit Bener. ■

ESPACE CANOPY
GALERIE
ART CONTEMPORAIN

SHOOT OFF
FESTIVAL ART VIDEO

13 --> 23 / 11 / 08

www.labelette.info

vernissage - soirée
22/11/08 19h-22h

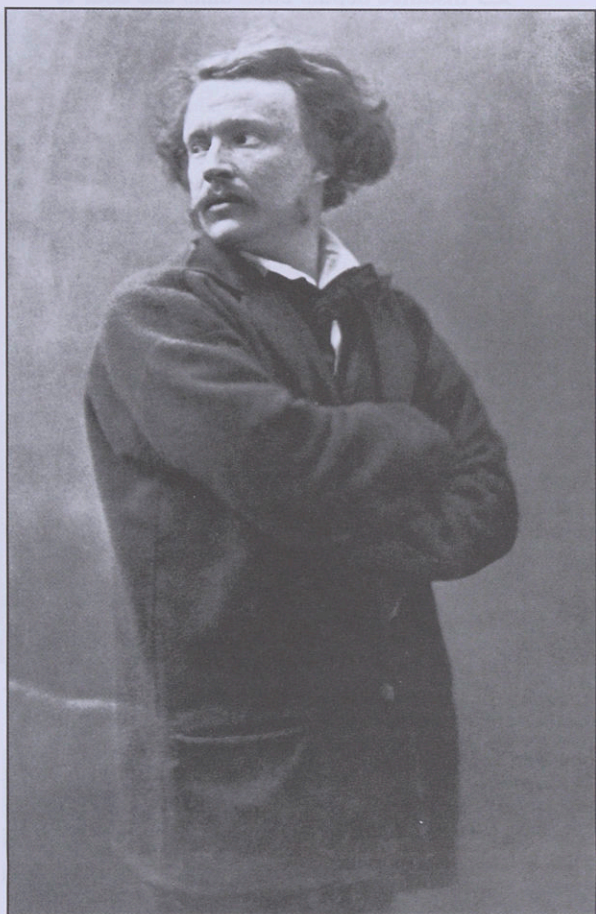
19 rue Pajol 75018
Place de la Chapelle

18^e

HISTOIRE

Les ballons de Félix Tournachon, dit Nadar

Il fut peut-être le plus grand photographe français du XIX^e siècle. Il était aussi un passionné d'aéronautique. Voici comment Nadar créa, durant le siège de Paris en 1870, le service des ballons-poste.



Curieuse équipe qui s'installe, le 17 septembre 1870, sans aucune autorisation officielle, place Saint-Pierre, en bas de la pente raide qui mène au sommet de la Butte : une demi-douzaine d'hommes, conduits par un grand type aux moustaches avantageuses, et qui aussitôt tendent des ficelles pour délimiter, à l'écart du marché de la Halle Saint-Pierre, un vaste espace libre. Là, ils étalent deux immenses sacs de toile, avec des cordes tout autour et deux grands paniers d'osier capables de contenir chacun trois ou quatre hommes debout...

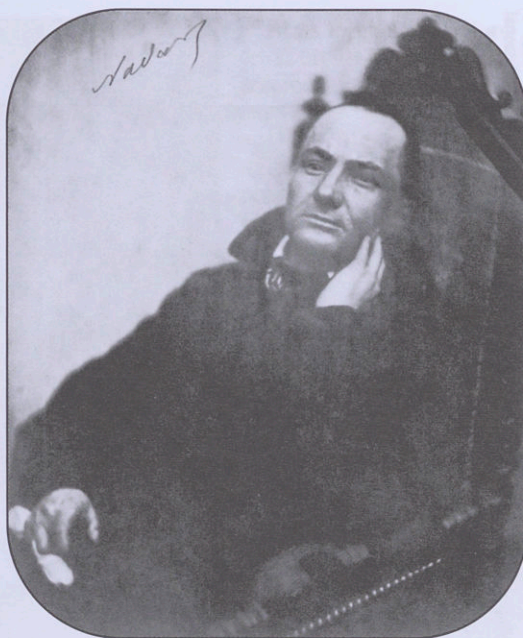
On est alors au soixante-deuxième jour de la guerre contre la Prusse, que Napoléon III a imprudemment déclarée le 19 juillet et qui a vite tourné au désastre : Nancy, Barle-Duc, Saint-Dizier, Toul pris dès le 22 août, l'armée du maréchal Bazaine enfermée et assiégée dans Metz... Le 3 septembre, le général-comte de Palikao, représentant de l'empereur à Paris, annonçait à la tribune de la Chambre que l'armée du maréchal Mac Mahon avait capitulé à Sedan et que Napoléon, qui se trouvait avec elle, avait été fait prisonnier.

Le 4 septembre 1870, la République était proclamée à Paris. Un maire de la capitale était nommé, ainsi que vingt maires d'arrondissements. Dans le 18^e, Georges Clemenceau commençait ainsi, à 29 ans, sa carrière politique.

La République est proclamée

Le 17 septembre donc, Papon, un des adjoints de Clemenceau, de permanence à la mairie du 18^e, est informé de l'occupation de la place Saint-Pierre par la curieuse petite troupe. Il y envoie aussitôt un employé municipal avec le message suivant : «*Ordre aux saltimbanques de*

Deux photos de Nadar, datées toutes deux de 1855 : En haut, un autoportrait. À droite, Charles Baudelaire.



la place Saint-Pierre de cesser leurs spectacles et d'évacuer les lieux.» Ce n'est pas le moment, pense Papon, d'organiser un spectacle de foire, quand les troupes allemandes sont à Villejuif et à Châtillon, ont coupé toutes les voies de chemin de fer et s'apprêtent à mettre le siège autour de Paris.

Mais voilà : place Saint-Pierre, ce ne sont pas des saltimbanques, mais des aérostiers. Les grands sacs sont des ballons, qu'on commence à gonfler, et le moustachu qui dirige l'équipe, Félix Tournachon, est célèbre sous le nom de Nadar, un des plus grands photographes du moment et un passionné d'aéronautique.

Nadar se rend à la mairie, place des Abbesses, pour expliquer son projet à Clemenceau et lui demander d'en référer au gouvernement : ses ballons, explique-t-il, peuvent être utiles en cas de siège, pour assurer les communications avec l'extérieur.

Le 21 septembre, le gouvernement donne son accord. Et le 23 septembre, alors que le siège de Paris est devenu effectif, un premier ballon-poste s'envole de la place Saint-Pierre. C'est le vieux *Neptune*, il emporte dans sa nacelle l'aérostier Duruof avec des sacs de dépêches destinées aux administrations civiles et militaires des régions, ainsi que des courriers divers, entre autres des lettres de ministres à leurs femmes et maîtresses, et une lettre de Nadar au *Times* de Londres dans laquelle il proclame les sentiments républicains qu'il cultive «*depuis vingt ans*» et sa volonté de lutter contre l'envahisseur.

Par défi, Duruof lâchera, en passant au-dessus des lignes allemandes, des cartes de visite portant le nom de Nadar.

D'abord caricaturiste renommé

Nadar, en 1870, a 50 ans et derrière lui déjà une vie aventureuse. À 25 ans, il a publié un roman, *La robe de Déjanire*. Il a écrit le scénario d'une pantomime jouée aux Funambules, *Pierrot ministre*, empli d'allusions transparentes aux hommes du gouvernement de Louis-Philippe. Au printemps 1848, il a pris la tête d'un corps de volontaires armés pour venir en aide aux Polonais insurgés. Les volontaires n'ont pas dépassé l'Allemagne, mais Félix Tournachon a été recruté par les services de la II^e République

pour une mission d'agent secret à Berlin sous le nom fictif de Frédéric Haack, peintre.

De retour à Paris en juillet 1848, il est embauché comme rédacteur au *Journal*, quotidien plutôt à gauche. Mais il cultive depuis toujours le goût du dessin et il commence à publier des caricatures dans *La Revue comique*, sous le pseudonyme de Nadar. Et quand *Le Journal* disparaît peu après, il collabore à temps plein à *La Caricature* où il côtoie les plus grands dessinateurs du moment : Daumier, avec qui il noue une amitié qui ne se démentira jamais, Gustave Doré, Gavarni, Grandville, Cham...

Après la prise de pouvoir par Napoléon III, Nadar, opposant indiscutable, craint une arrestation. Durant deux ans il change sans arrêt d'adresse : il habite notamment 11 rue Véron à Montmartre pendant l'hiver 1852-53. Peut-être ces déménagements sont-ils liés aussi à l'état de ses finances. Criblé de dettes, il oublie souvent de payer son loyer. Il passe même quelques mois dans la prison pour dettes de la rue de Clichy.

Comme caricaturiste, il est loin derrière Daumier. Plus à l'aise certainement dans les croquis rapides que dans les dessins élaborés, il possède cependant un certain talent qui lui vaut un début de renommée.

La jeunesse de la photographie

La photographie était alors dans sa première jeunesse. Nicéphore Niepce en avait découvert le principe en 1822. Daguerre avait mis au point autour de 1830 des procédés permettant prises de vue de qualité et tirages sur papier. En une quinzaine d'années à peine, l'invention s'était répandue dans le monde entier. Images de monuments, paysages, portraits se multipliaient.

Nadar y vient par la petite porte. Ses premières photos, il les réalise afin de se constituer un répertoire de modèles pour ses dessins. Mais il comprend vite l'intérêt artistique du procédé et décide de s'initier dans l'atelier de Gustave Le Gray, place de Clichy. Le Gray, ancien peintre, est un des pionniers de la photo, auteur de paysages splendides, notamment des vues de Montmartre et surtout des *marines*. Il a mis au point deux inventions : le négatif sur papier ciré et le négatif sur verre recouvert d'une couche de collodion.

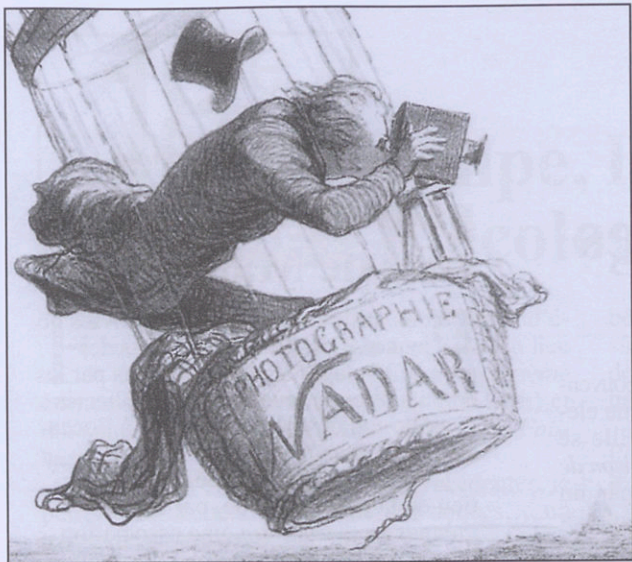
C'est ce procédé qu'adopte Nadar, qui toute sa vie réalisera ses négatifs sur collodion, substance chimique fragile mais permettant un *rendu* inimitable.

Une foule de célébrités

La plupart des intellectuels ont à cette époque un appréciation très critique de la photo. Exemple, Baudelaire écrit : «*Les photographes prennent pour une bonne image celle où toutes les verrues, toutes les rides, tous les détails, toutes les trivialités du visage sont rendus très visibles, très exagérés...*» Selon lui, un bon portrait photographique devrait être «*exact mais ayant le flou d'un dessin*». Mais malgré son hostilité proclamée envers la photographie, Baudelaire fera réaliser cinq fois son portrait par Nadar et deviendra son ami.

Comme Baudelaire, une foule de célébrités du monde intellectuel, du spectacle ou de la politique se pressera dans le studio de Nadar, 115 rue Saint-Lazare puis, à partir de 1860, dans l'immeuble aménagé boulevard des Capucines à l'enseigne *Société générale de photographie, Nadar et Cie*.

«*La Photographie*, écrit Nadar, est une science qui occupe les intelligences les plus élevées,



Nadar caricaturé par son ami Daumier.

un art qui aiguise les esprits les plus sagaces – mais dont l'application est à la portée du dernier des imbéciles... Vous voyez à chaque pas opérer photographiquement un peintre qui n'a jamais peint, un ténor sans engagement – et de votre cocher ou de votre concierge je me charge de faire en une leçon deux opérateurs photographes de plus.

«La théorie photographique s'apprend en une heure, les premières notions de pratique en une journée. Ce qui ne s'apprend pas, c'est le sentiment de la lumière, c'est l'appréciation artistique des effets produits par les jours divers et combinés, c'est l'application de tel ou tel de ces effets selon la nature des physionomies qu'artiste vous avez à reproduire.

«Ce qui s'apprend encore moins, c'est l'intelligence morale de votre sujet, c'est ce tact rapide qui vous met en communication avec le modèle, vous le fait juger et diriger vers ses habitudes, ses idées, son caractère et vous permet de donner, non pas, banalement et au hasard, une indifférente reproduction à la portée du dernier servant de laboratoire, mais la ressemblance intime.»

La personnalité de chaque modèle

C'est effectivement ce qu'on ressent devant les photos de Nadar : à quel point il sait faire apparaître la personnalité de chacun de ses modèles. Sans doute, son expérience de caricaturiste avait aiguisé son œil. Sans doute aussi joue son don pour établir des liens amicaux avec les gens qu'il rencontre, ou au moins une complicité, une sympathie, leur permettant d'adopter une attitude détendue, authentique. Ce qui n'était pas évident, car les techniques de cette époque exi-



Prêt à l'envol sur la place Saint-Pierre, le Neptune, le premier des ballons qui allaient ensuite, presque quotidiennement, transporter vers les régions le courrier des Parisiens assiégés.

geaient des poses longues, deux minutes au moins d'immobilité.

Dans le même temps, il s'intéresse à la navigation aérienne. Il réalise de nombreuses ascensions. Il cherche un moyen de diriger son ballon, par exemple en ajoutant une hélice. Échec. En 1863, il se persuade qu'en fin de compte c'est impossible, que jamais un ballon léger ne pourra lutter contre les vents et que l'avenir de l'aéronautique passe par le "plus lourd que l'air". Il réfléchit à un système consistant en une nacelle suspendue sous une très grande hélice, un hélicoptère avant la lettre en somme, mais il n'aboutit à rien.

Mais l'aéronautique est une passion très coûteuse. Pour la financer, Nadar organise des démonstrations payantes. Le 4 octobre 1863, il est au Champ-de-Mars avec un ballon prodigieux, le *Géant*. 6 000 m³ de contenance. Une nacelle de la taille d'un wagon de chemin de fer, comportant deux cabines avec couchettes et un bureau où est stocké le matériel photo. Treize personnes y prendront place. Poids total en charge, gonflé et lesté : 7,7 tonnes (3,5 tonnes hors gaz).

Échec ce jour-là : le ballon ne s'envole pas, le public (qui a payé) s'en va furieux. Deuxième tentative le 18 octobre. Cette fois, le *Géant* décolle. Les vents, assez forts, l'emportent jusqu'en Allemagne. L'atterrissage près de Hanovre est dramatique : des vents violents entraînent la nacelle sur le sol durant plusieurs heures, Nadar et sa femme sont gravement blessés, les autres passagers plus légèrement.

Cela ne le décourage pas. Il vend ses bibelots, sa collection d'œuvres d'art, la garde-robe de sa femme pour construire un nouveau *Géant*, dont il fait trois démonstrations (payantes) à Londres, Lyon, Amsterdam.

En 1870, la guerre

Et puis c'est la guerre, l'installation place Saint-Pierre à Montmartre, la mise en œuvre du service de ballons-poste, avec des départs presque quotidiens, parfois de deux ballons le même jour. Dans un atelier créé à l'Élysée-Montmartre, des femmes sont employées à assembler de nouveaux ballons.

«Nous couchions sur cette pla-

ce Saint-Pierre, racontera Nadar, où nous avions obtenu de la mairie Clemenceau quelques bottes de paille sous deux tentes. Ce fut le rendez-vous des chiens errants de Montmartre, du moins ceux qu'on n'avait pas mangés encore. Ils nous tenaient chaud.»

Le 6 octobre, Nadar est convié au ministère de l'Intérieur : «On m'introduisit dans une vaste salle à manger. Les convives nombreux venaient de dîner et prenaient café et liqueurs, en fumant ferme. À travers le nuage de cet Olympe, Gambetta vint à moi.» Le ministre de l'Intérieur annonce à Nadar son intention de partir lui-même par le prochain ballon.

Le lendemain à 7 heures du matin, Léon Gambetta, vêtu d'une somptueuse pelisse de fourrure, prend donc place, en compagnie de son secrétaire et d'un aérostier, dans la nacelle de l'*Armand-Barbès*, ainsi baptisée en hommage au révolutionnaire qui, sous Louis-Philippe puis sous Napoléon III, a passé tant d'années en prison. Malgré un fort brouillard, le ballon peut s'envoler, il atterrira à Montdidier (Somme), en dehors heureusement des territoires occupés par les Allemands. De là, Gambetta gagne par la route Tours où se trouve l'état-major des armées du Centre.

Son but était de faire comprendre l'urgence à secourir Paris et de renforcer les armées par une levée en masse. Il espérait 600 000 hommes, il en rassemble finalement 250 000, dont beaucoup inexpérimentés, mal équipés. Pas question de courir aux Allemands, la défaite serait certaine. Le siège de la capitale durera donc jusqu'en février quand Paris capitulera.

Les pigeons voyageurs

Transporter du courrier de Paris vers les provinces, c'est bien, mais comment faire revenir les réponses ? Par ballon, impossible : on ne peut espérer les diriger avec une précision suffisante. On réquisitionne alors tous les pigeons voyageurs se trouvant à Paris, on les rassemble dans une immense volière boulevard Magenta, et on en fait partir à bord de chaque ballon-poste : ils reviendront fidèlement, espère-t-on, à leur port d'attache. Mais, problème : le poids que peut porter un pigeon en vol est extrêmement limité.

Nadar alors se rappelle qu'il est photographe. «Des ateliers photographiques sont installés à Lyon, Bordeaux, Tours, Orléans, etc. On y centralise les correspondances à transmettre, écrites sur recto seulement, adresse du destinataire en tête... Toutes les lettres sont juxtaposées les unes à côté des autres sur un même plan, en nombre déterminé... Une glace les maintient en les pressant. Cet ensemble est alors redressé et photographié au minimum de réduction possible, au centième, au millième, – non pas sur verre ni sur papier, mais sur de minces couches de collodion. Ce cliché microscopique d'un poids presque nul est adapté à l'une des plumes ou aux pattes de l'oiseau.»

Nadar vient ainsi d'inventer le microfilm.

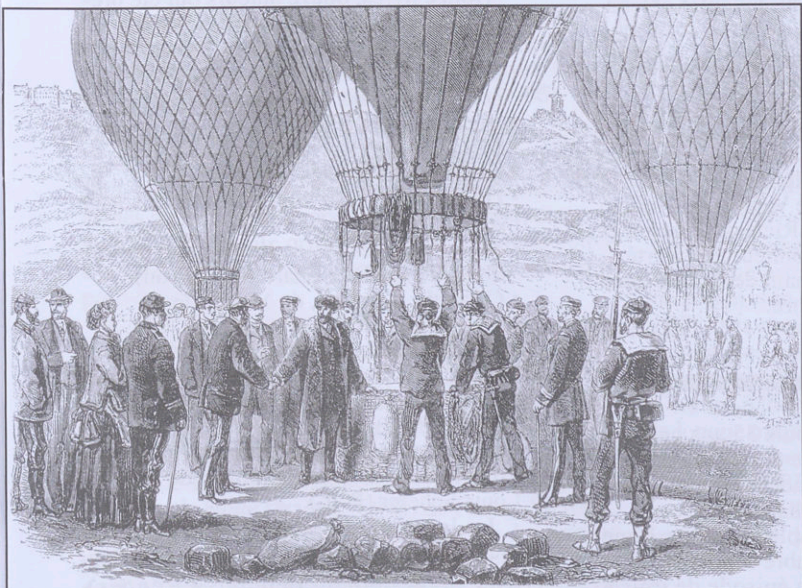
Dans les catacombes

Après la guerre, il reprendra son activité de photographe. Il était le premier à avoir réalisé des prises de vue aériennes, il sera le premier pour les prises de vue souterraines en lumières artificielles, dans les catacombes de Paris.

Il vivra jusqu'en 1910. Peu à peu, son fils Paul le remplacera pour diriger les prises de vue, avec autant de science et autant de succès mais moins de sensibilité, moins de talent. Félix Tournachon, dit Nadar, verra naître le cinéma, les ballons dirigeables, les avions, avant de s'éteindre paisiblement, à 90 ans.

Noël Monier

□ Conseillons, parmi les ouvrages consacrés à Nadar, le petit livre de la collection Photo Poche (n° 4 de la collection).



7 octobre 1870 : Gambetta, ministre de l'Intérieur, se prépare à monter dans la nacelle de l'*Armand-Barbès*. (Dessin paru à l'époque dans *L'Illustration*.)

La légende dorée des peintres et leurs modèles

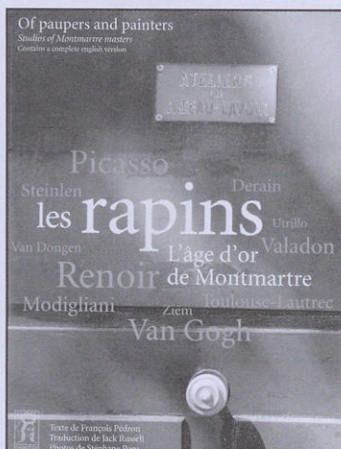
• *Les rapins, l'âge d'or de Montmartre*. 238 pages grand format. Nombreuses illustrations. Bilingue français-anglais. Texte de François Pétron. 238 pages. Éditions de la Belle Gabrielle. 55 €.

Rapin : apprenti peintre, dit le dictionnaire. Rapin : jeune homme qui désole sa famille, la bourse plate, le verbe haut et le verre toujours à moitié vide, dit le quatrième de couverture de ce livre pourtant consacré aux plus célèbres artistes qui hantèrent le Bas Montmartre, le Haut Montmartre et leurs alentours, des années 1820 jusqu'à 1930 et plus.

Géricault, Delacroix, Gavarni, et puis Degas, Manet, Seurat, Gustave Moreau, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Suzanne Valadon et son fils Utrillo, Renoir, Cézanne, Eugène Carrière, Félix Ziem, et Dufy, Picasso, Arp, Miro, Max Ernst, et Bonnard... Steinlen et Poulbot... Gen Paul...

L'ouvrage est documenté et exhaustif (cinq pages d'index, près de 400 noms cités), mais il ne s'agit pas d'une savante étude sur la peinture, d'une suite de monographies pointilleuses. La plume est alerte, les anecdotes foisonnent et les belles dénudées qui furent les modèles de nos rapins exhibent leurs charmes.

Le livre nous emmène d'abord dans la *Nouvelle Athènes*, ce Bas Montmartre en-dessous de la place Pigalle, «là où tout a commencé» vers 1820 quand Géricault et Delacroix y tenaient atelier. La promenade continue chez Cormon, qui tenait rue Constance



une école pour rapins, peintre conventionnel qui eut pourtant comme élèves Van Gogh et Lautrec. Elle se poursuit rue Cortot dans la *maison de Rosimond*, demeure bâtie par un comédien de Molière et qui, deux siècles plus tard, abrita Renoir, Dufy, Valadon, Poulbot.

Illustrations à toutes les pages

À la *Villa des Arts*, rue Hégésippe-Moreau, on retrouve Renoir et Dufy, on rencontre Cézanne et Carrière. On retourne sur la Butte, au Bateau Lavoir où Fernande Olivier, la belle amie de Picasso, fait les honneurs du lieu, typique de la bohème miséreuse d'alors avec son seul robinet pour

vingt-huit ateliers. Et puis ce sont *Les Fusains*, rue Tourlaque, autre cité d'artistes où résidèrent Derain, Bonnard et quelques surréalistes, Arp, Max Ernst... Dernière étape avec la cité *Montmartre aux artistes*, rue Ordener. Entre temps, on a fait un tour chez Delâtre (rue Lepic) et Lacourrière (rue Foyatier), les grands graveurs que Lautrec et Picasso fréquenterent.

Texte français à droite, anglais à gauche et, pour ceux qui préfèrent regarder des images plutôt que lire, photos et reproductions de peintures à toutes les pages.

M.-P. L.

La vie, l'œuvre d'un créateur d'univers

• *Henri Landier, le peintre rebelle*. Par Jean-Pierre Guicciardi. Éditions du Valhermeil. 215 pages. 29 €.

En 1952, il n'avait que 17 ans, Henri Landier, l'âge de l'insouciance, mais lui non. Il avait quitté le giron familial, était «monté» à Paris, installé par un ami dans une cahute du fond d'un jardin rue Saint-Vincent. Et il dessinait, il peignait, sans relâche, comme pour une mystique, une ascèse, une quête obsessionnelle.

De 1952 à 1954, il avait réalisé 400 dessins, 120 huiles, 25 gravures, des œuvres souvent sombres, douloureuses, reflets d'une vie précaire au point qu'il ne pesait plus que 42 kilos à 19 ans. Mais déjà, il avait cette rapidité d'exécution, ce geste fulgurant, cette maîtrise du trait. Déjà aussi, il montrait une vision personnelle du monde, hors modes, loin du pittoresque ou de l'anecdotique.

Ainsi, Jean-Pierre Guicciardi raconte-t-il les débuts du maître, peintre et graveur à l'œuvre colossale et protéiforme : des paysages urbains ou ruraux, nocturnes ou explosant de couleurs, des portraits tragiques ou apaisés, des figures de clowns tristes, des vues de chantiers et de ferrailles tordues, des marines bleues ou des images de ports délabrés et de coques à l'abandon... mais une unicité de démarche, un amour du réel même



transfiguré, une sollicitude pour la condition humaine.

L'auteur raconte la vie du peintre, ses cinq ans dans la marine marchande, sa tentation d'y faire carrière mais la passion de la peinture fut trop forte («on ne peut se couper en deux»), ses années de bohème aux côtés de Monique Morelli, sa rencontre avec Mac Orlan, son amour avec Romaine, sa femme depuis quarante-cinq ans maintenant. Il parle des premiers dessins vendus, des trente années consacrées à la gravure, de ses retrouvailles avec la peinture à l'huile, du succès enfin obtenu, de son installation en 1974 rue Tourlaque

dans son grand atelier-galerie, *L'Atelier d'art Lepic*. Mais, toujours, l'auteur parle de peinture, la vie de Landier se confondant totalement avec son art.

Les années de formation, L'élan créateur, L'envers des apparences, La conquête de la liberté... les chapitres se suivent jusqu'en 1975 seulement. Rien sur le peintre lumineux de la Toscane, de Venise, de Prague, de la montagne Sainte-Victoire... Rien sur les années pacifiées qui ont suivies, sur le bonheur en liberté... Tout cela est à venir dans un prochain deuxième tome sur *Le peintre rebelle* de Montmartre.

M.-P. L.

Passage de la Butte, feuilleton à rebondissements sur internet

Retrouver l'esprit des romans feuilletons d'antan mais utiliser le média d'aujourd'hui, Hubert Caporal, dit Calevas, a relevé le défi et publie sur internet (www.passa-

gedelabutte.net) un policier romantique, érotique, réaliste, poétique... agrémenté de dessins et dont les personnages se promènent et se cherchent à travers nos quartiers.

Cela s'appelle *Passage de la Butte* mais l'intrigue à rebondissements se passe essentiellement entre les Grandes Carrières et le quartier Clignancourt, bien connus de l'au-

teur qui vit depuis 35 ans passage Cottin. Il figure d'ailleurs dans le roman sous le nom de Donnadiou, un méchant, très méchant.

Premier chapitre mis en ligne samedi 8 novembre et puis parution au rythme d'un épisode de trois à quatre pages chaque jeudi. Il en a écrit 350 et cela peut donc durer deux ans.

M.-P. L.

Deux mille livres pour les enfants des rues de Madagascar

Deux mille livres. Deux mille livres de jeunesse destinés aux enfants des rues de Madagascar ont été offerts par les enfants d'ici (et leurs parents), collectés le week-end du 11 et 12 octobre à l'occasion de *Lire en fête*.

L'opération a été lancée, avec le soutien de la mairie du 18^e, par *Bibliothèques sans frontière*, une association (basée dans le 19^e) qui s'occupe depuis deux ans de favoriser la lecture dans les pays en développement. Une école, Binet A, et deux bibliothèques, Clignancourt et Porte Montmartre, étaient associées à l'opération, les livres collectés étant centralisés dans les bibliothèques.

Les ouvrages vont être envoyés à Madagascar pour garnir deux bibliothèques, celles des centres d'accueil pour enfants des rues qui gère une association de Tananarive, *Graine de bitume*.

Bibliothèques sans frontière qui œuvre aussi à Haïti, au Sénégal, au Congo, au Cameroun... s'occupe d'y aider à créer des bibliothèques, à former des bibliothécaires et à promouvoir les chaînes locales du livre (auteurs, maisons d'édition et librairies). Ainsi, chaque fois que l'association offre des livres venus de France, elle en achète aussi sur place.

Après Madagascar, 2009 verra une campagne d'aide à la littérature de jeunesse à Haïti. Peut-être alors, nos écoles et nos bibliothèques seront de nouveau sollicitées. ■

Prix Wepler 2008, douze auteurs présélectionnés

Le prix Wepler, onzième édition en 2008, sera décerné lundi 24 novembre à la brasserie Wepler de la place de Clichy. Créé à l'initiative de Marie-Rose Guarnieri de la *Librairie des Abbesses*, financé par la fondation La Poste, seul prix littéraire de la rive droite, il récompense des œuvres «à l'esprit libre, audacieux et singulier, loin des visées commerciales».

Douze livres, douze auteurs ont été présélectionnés :

- *Genèse*, d'Emmanuel Adely (éd. du Seuil).
- *Les figures*, de Robert Alexis (José Corti).
- *Une fille du feu*, d'Emmanuelle Bayamack-Tam (POL).
- *Là où les tigres sont chez eux*, de Jean-Marie Blas de Roblès (Zulma).
- *Des néons sous la mer*, de Frédéric Ciriez (Verticales).
- *Solo d'un revenant*, de Kossi Efoui (Seuil).
- *Zone*, de Mathias Enard (Actes Sud).
- *Corniche Kennedy*, de Maylis de Kerangal (Verticales).
- *Bastard Battle*, de Céline Minard (Léo Scheer).
- *Les mains gaminées*, d'Emmanuelle Pagano (POL).
- *Syngué sabour*, d'Atiq Rahimi (POL).
- *Notre âme est une bête féroce*, de Jean-Louis Schefer (POL).

Le lauréat, choisi par le jury (libraires, journalistes, lecteurs dont une lectrice actuellement détenue à Rennes), remportera 10 000 €. Un autre livre remportera une mention spéciale dotée de 3 000 €. ■

Felipe, le Festival du livre et de la presse d'écologie : deux jours au "104"

Felipe, le Festival du livre et de la presse d'écologie, tient au "104", le tout nouveau lieu culturel de la rue d'Aubervilliers, sa sixième édition samedi 22 novembre (de 14 h à 19 h) et dimanche 23 (de 11 h à 19 h) sur le thème de l'*alimentation*.

Après avoir évoqué, les années précédentes, le pétrole, les déchets, les circulations douces..., on traitera de gastronomie et de "mal bouffe", des OGM, des politiques agricoles mais aussi de la façon dont une minorité de terriens est malade de trop manger tandis qu'une majorité meurt de faim.

Felipe, c'est une librairie avec plusieurs centaines d'ouvrages sur la nature et l'environnement et des dizaines d'auteurs et d'illustrateurs à pied d'œuvre pour les dédicacer. C'est aussi l'occasion de découvrir une trentaine de revues et magazines sur l'écologie et de rencontrer toutes les associations œuvrant dans le secteur.

Le monde selon Monsanto

Il y aura, comme tous les ans, de nombreux débats et conférences et des animations. On projetera *Le monde selon Monsanto*, de Marie-Monique Robin, documentaire sur la multinationale américaine productrice d'OGM. Les enfants

bénéficieront d'un espace spécifique : livres bien sûr à regarder, à lire sur place et à acheter, et puis des ateliers de dessin et d'écriture, des jeux, des heures réservées au conte...

Un "Comptoir des formations et des métiers de l'environnement" permettra de s'informer sur toutes les façons de travailler à améliorer le cadre de vie. Enfin, deux prix seront décernés en clôture du festival, l'un récompensant un livre pour adulte, l'autre un ouvrage pour la jeunesse, ce dernier décerné par un jury d'enfants.

Le "104", c'est beau... mais c'est cher.

L'association du Felipe a décidé cette année de tenir festival sur deux jours et non un seul, espérant ainsi augmenter encore son audience (1 500 visiteurs en 2006 et 2 000 en 2007). De plus, elle abandonne en 2008 le *Trianon*, le théâtre du boulevard de Rochechouart devenu quelque peu étroit pour le festival, et s'installe au "104", ouvert le mois précédent au 104 rue d'Aubervilliers.

C'est un lieu magnifique avec ses grandes halles sous verrière. Le festival va y disposer de 700 mètres carrés, un luxe ! Un luxe toutefois qui coûte cher. Le "104" avait demandé 14 700 € alors que la location du *Trianon* revenait à 4 000 pour une

journée. C'est le prix à payer, qu'on soit riche ou pauvre. Établissement public à caractère industriel et commercial (EPIC), le "104" doit équilibrer son budget... Il y a certes des salles réservées aux associations, ne coûtant que 2 € l'heure mais ce sont des mini-salles, ne pouvant aucunement être utilisées pour un festival.

Une interrogation

L'association a accepté et signé, bien que plus de la moitié de sa subvention y passe. Elle avait besoin du lieu. Elle considérait quand même ce coût exagéré pour elle comme pour les autres associations qui désireraient utiliser cet établissement dépendant de la Ville de Paris. Elle a écrit en ce sens à tous les élus de gauche de la capitale et la question a été posée au Conseil de Paris par le groupe des Verts et celui des communistes.

L'adjointe chargée de la culture à la mairie du 18e, Carine Rolland, est intervenue auprès de son homologue à la mairie centrale, Christophe Girard. La presse en a parlé... Résultat, le "104" a consenti une ristourne de 4 000 € à l'association. Tout est bien qui finit bien. Reste toutefois une interrogation pour l'avenir : le "104" est-il vraiment accessible à tous ? ■

L'instinct de mort, le film d'un bandit nommé Mesrine, mort à la Porte de Clignancourt



Photo de la mort du vrai Mesrine. À droite, le commissaire Broussard (contre qui la fille de Mesrine dépose sa plainte pour "assassinat", plainte que la justice a définitivement classée sans suite en 2005).

Fusillade Porte de Clignancourt : un camion bâché coupe la route d'une BMW, la bâche se soulève, quatre policiers brandissant des armes automatiques apparaissent. Le conducteur de la BMW s'écroule criblé de balles, dix-neuf retrouvées dans son corps, vingt-et-un impacts sur le pare-brise.

C'était le 2 novembre 1979 à 15 h. Ainsi mourut, à 43 ans, Jacques Mesrine, voleur et assassin. Ainsi commence *L'instinct de mort*, film sorti le 22 octobre sur les écrans, premier volet de la saga Mesrine. Puis retour en arrière pour raconter la jeunesse du bandit et ses "premières armes".

Tiré de son autobiographie écrite en 1973 dans le *quartier de haute sécurité* (QHS) de Fleury-Mérogis, le film met en scène le Jacques Mesrine des années 60, jeune homme tout juste démobilisé de la guerre d'Algérie. Vols, braquages, il fait ses classes de grand bandit à Paris et au Canada. Maintes fois arrêté, condamné, plusieurs fois évadé de façon spectaculaire, c'est "l'homme aux cents visages", violent,

inquiétant, tantôt charmeur, tantôt ignoble, dont la France se souvient encore comme "ennemi public n°1" et qui n'a cessé de fasciner.

"Héros" populaire pour certains et cauchemar des autorités, manipulateur mais aussi dénonciateur des QHS, Mesrine était loin d'être un "gangster au grand cœur". Le réalisateur, Jean-François Richet, n'a pas fait l'impasse sur les tares et les ambiguïtés du personnage, brillamment incarné par Vincent Cassel.

L'acteur qui s'est composé un personnage ressemblant étrangement au vrai Mesrine (il a pris vingt kilos pour mieux entrer dans sa peau) avait 12 ans en novembre 1979, quand Mesrine fut tué. Étrange coïncidence, Vincent Cassel habitait alors le 18e et c'est en revenant du stade tout proche du lieu de la fusillade qu'il apprit la mort du bandit.

Si quelques séquences du film s'enchaînent de manière un peu décousue, le rythme n'en reste pas moins haletant. Suite et fin le 19 novembre avec la sortie de la deuxième partie, *L'ennemi public n°1*.

Les mois de cavale

On y verra ses derniers braquages (dont deux banques du boulevard Barbès en septembre 1973), sa énième arrestation, sa condamnation à vingt ans de prison, son évasion fracassante de la Santé en mai 1978, ses mois de cavale ponctués de vols à main armée, ses cachettes successives. Il a vécu caché notamment dans le nord de notre arrondissement (rue Charles-Albert, impasse Saint-François)... On verra la longue traque menée par le commissaire Broussard et les hommes de la *brigade de recherche et d'investigation* (BRI), la découverte de son dernier repaire, 37 rue Belliard, la souricière montée par la police à la Porte de Clignancourt et les rafales finales.

Maïté Labat

□ *L'instinct de mort*, film de Jean-François Richet, produit par Thomas Langmann, avec Elena Anaya, Vincent Cassel, Gérard Depardieu, Roy Dupuis,

«Il faut détruire Montmartre !» Un manifeste explosif à l'exposition sur les futuristes au Centre Pompidou

Le futurisme à Paris, une avant-garde explosive : au cœur de cette grande exposition qui vient de s'ouvrir au Centre Pompidou, une section est consacrée au peintre Félix Del Marle qui, le 10 juillet 1913, publia un *Manifeste futuriste contre Montmartre*. «Il faut détruire Montmartre ! Place à la pioche futuriste !», lit-on dès l'ouverture de cette diatribe contre la «vieille lèpre romantique» que représentait la Butte aux yeux de Del Marle.

Ce brûlot faisait écho au *Manifeste des peintres futuristes* lancé en 1910 par un groupe de jeunes peintres, italiens pour la plupart, qui se voulaient "l'avant-garde" de l'esthétique moderne. «Nous déclarons... qu'il faut balayer tous les sujets usés, pour exprimer notre tourbillonnante vie d'acier, d'orgueil, de fièvre et de vitesse», proclamaient-ils. Trois ans plus tard Del Marle déclama à son tour : «Et le soir, quand le soleil disparaîtra, mille lampes électriques troueront de leurs faisceaux lumineux les grandes artères pleines de bruits et de mouvements.»

Del Marle, originaire du département du Nord, partageait depuis 1912 un atelier dans le 15e avec un des inventeurs du "futurisme", Gino Severini, et fréquentait assidûment ce Montmartre qu'il disait haïr. Guillaume Apollinaire salua ses œuvres, dont on peut voir quelques-unes au Centre Pompidou.

Première "avant-garde" à s'affirmer comme telle dans le XXe siècle commençant, le futurisme se heurta à une autre avant-garde, les cubistes (Picasso, Braque, Juan Gris, Fernand Léger, Jacques Villon...), dont la plupart avaient travaillé... à Montmartre et qui, eux, n'avaient pas publié de manifeste, se contentant de s'affirmer à travers leurs œuvres. Le futurisme n'allait pas survivre à la guerre de 14-18.

N. M.

À l'Atalante

Meurtre par omission

● Une pièce de Jean Pierre Klein, mise en scène Philippe Adrien. Du 12 novembre au 11 décembre. 10 place Charles-Dullin. 01 46 06 11 90.

Projetée au premier plan de l'actualité à la suite de plusieurs affaires judiciaires, la question tant controversée de l'euthanasie est le sujet de la pièce prochainement présentée à l'Atalante.

Nul ne s'étonnera que l'auteur de ce *Meurtre par omission* soit Jean-Pierre Klein. Médecin psychiatre et spécialiste de l'art thérapie, il a écrit de nombreux livres de réflexion dans son domaine de compétence et, plus remarquable, des pièces de théâtre qui ne sont pas passées inaperçues. *Le psychologue*, *Les éclats de la fête*, *Consécration*, *Sous-maîtres* sont quelques-uns des titres le plus souvent donnés dans les salles françaises ou étrangères.

Meurtre par omission met en présence trois sœurs. Claire, placée devant l'insupportable souffrance de son père, a cru pouvoir s'affranchir de la loi et lui donner la mort qu'il souhaitait. Quelque temps plus tard, à la suite d'un accident organique ou psychosomatique, elle est tombée dans un coma profond. Ses deux sœurs, Christine et Clémence, sont maintenant à son chevet.

Un crime a été commis - l'euthanasie du père - et il y a une accusée ou présumée coupable mais qui, dans son état, se trouve dans l'incapacité



de répondre de son acte. Elle n'est pas hors-jeu pour autant. Tout d'abord, dans l'esprit de ses sœurs, elle est l'héroïne, celle qui est allée jusqu'au bout de l'amour, de son amour pour leur père. Que s'est-il passé exactement ? Comment a-t-elle pu assumer pareille transgression ? Comment l'a-t-elle vécu ? Son état présent est-il la conséquence de son acte ?

Chaque sœur réagit en revisitant son passé et le passé de ses relations au père et à ses autres sœurs. Avec les manifestations de révolte, de

jalousie envers celle que le père a élue pour commettre un crime d'amour suprême, qui accompagnent ce retour en arrière. En définitive, ce sont les faces cachées qui se découvrent à l'occasion d'une crise mais qui se recouvrent tout aussi vite sous les bonnes raisons que chacun(e) se donne et se joue.

Philippe Adrien, auteur, metteur en scène et directeur depuis 1996 du théâtre de la Tempête à la Cartoucherie de Vincennes, s'est emparé du texte de Jean Pierre Klein. Agathe Alexis, Anne de Broca, Nicole Estrabeau seront les trois sœurs.

Dominique Delpirou.

■ **Des rencontres-débats** sont prévues à l'issue des représentations des lundis et jeudis :

- **Novembre.** Le 17 : Jean-Luc Roméro (*Association pour le droit de mourir dans la dignité*). Le 20 : Patrice van Eersel (journaliste, auteur de *Se réappropriant la mort*). Le 24 : Michel Maffesoli (sociologue). Le 27 : Didier Dumas (psychanalyste).

- **Décembre.** Le 1er : Dominique Desmichelle (psychanalyste, membre de *Jusqu'à la mort accompagner la vie*). Le 4 : Christian Phéline (neurochirurgien, spécialiste des comas).

Au Ciné 13 Théâtre

Confession d'une jeune fille

de Marcel Proust
Du 4 au 29 novembre

La confession d'une jeune fille, courte nouvelle qui fait partie d'un recueil de jeunesse *Les plaisirs et les jours*, est le seul texte de Marcel Proust avant la *Recherche du temps perdu* à être rédigé à la première personne. Ce *Je* qui n'a pas de nom (comme le narrateur de la *Recherche*) est de sexe féminin : une jeune fille qui, à la suite d'une tentative de suicide, se trouve entre la vie et la mort, et qui fait le récit de sa chute mortelle dans le vice («*par manque de volonté*», dit-elle, et «*perte de l'innocence*»). Tout ça finalement à cause d'un baiser maternel perdu (manqué) et jamais retrouvé.

Dans ce texte faussement naïf, tous les grands thèmes proustiens sont déjà présents : l'amour filial et sa tragédie, le manque de volonté, l'obsession du temps perdu, le vide mondain, le lien entre la sexualité et le mal.

Patrick Mille, comédien de théâtre et de cinéma, voulait mettre en scène Sarah Forestier qui a obtenu le César du meilleur espoir féminin en 2005 pour *L'esquive*. Il lui a proposé ce texte de Proust qui, dit-il, «*par son ambiguïté, sa folie, ne pouvait que lui plaire*».

Rendez vous au Ciné-13 pour voir si le cocktail est réussi. **D. D.**

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12..

■ **Également au Ciné-13 :** • **Les bavards**, opérette en deux actes d'Offenbach, à partir du 13 nov. • **Identity Card**, pièce chorégraphique, les 9, 16, 23 et 30 nov.



Marcel Proust jeune homme, à l'époque où il écrivit la *Confession d'une jeune fille*.

Au Trianon

Lorenzaccio, d'Alfred de Musset

● Avec Francis Lalanne, mise en scène Stéphane Gildas. Jusqu'au 9 novembre. 80 bd Rochechouart. Loc. 0 892 68 36 22.

Quand il finit d'écrire *Lorenzaccio*, Alfred de Musset a 24 ans mais c'est déjà un homme usé. Par l'alcool, les nuits blanches, le tourbillon des plaisirs, deux crises de folie. Sa liaison avec George Sand s'achève dans l'orage. Il traverse une période de pessimisme intense.

L'action de *Lorenzaccio* se situe en 1537 à Florence, ville en proie depuis deux siècles à des luttes internes incessantes, où les familles nobles, dans leurs palais collés les uns contre les autres, s'épient, s'espionnent, se haïssent. Dans cette atmosphère irrespirable, Alexandre de Médicis règne, vautré dans la débauche et le crime. Son cousin Lorenzo l'accompagne partout, le flatte, lui sert de rabatteur.

Mais s'il joue ce rôle et accepte ainsi d'être méprisé, c'est dans le but de pouvoir un jour le tuer. Ce qu'il fait à la fin. Il le fait sans aucun espoir de voir, après ce meurtre, la liberté rétablie, car il n'y croit pas, n'y

croit plus, il ne croit plus aux hommes, il ne croit plus en lui.

Cette pièce désespérée, le chanteur Francis Lalanne a voulu la jouer, et au Trianon. Succès "moyen" : quand cette belle et vaste salle (mille places) n'est pleine qu'au tiers ou au quart, ça se remarque. Dommage, car ce spectacle, bien qu'inégal, n'est pas sans qualités.

Surveiller chaque geste

On a souvent reproché à Francis Lalanne, chanteur, sa propension à se contempler et s'écouter. Ici en effet, il donne l'impression d'observer chacun de ses gestes, chacune de ses intonations. Mais c'est justement ce que veut le rôle : Lorenzo joue auprès du tyran un personnage qui n'est pas lui, il est contraint de se surveiller en permanence. Et dans les deux grands monologues de la fin, d'une tristesse infinie, où Lorenzo épanche enfin son cœur, Lalanne se montre vraiment émouvant.



Il n'en est pas de même, malheureusement, de l'ensemble de la distribution, trop hétérogène. Dans les rôles secondaires, certains comédiens parlent à toute vitesse, crient. On devrait leur expliquer que ce n'est pas le bon moyen de se faire entendre. Quant à Giancarlo Ciarapica, qui joue Alexandre, il en fait tant et tant que par moments il m'a fait penser à Coluche, c'est embêtant. Mention à Stéphane Gildas, très convaincant

dans le rôle du cardinal Cibo. Il est aussi le metteur en scène et, si sa direction d'acteurs a des failles, en revanche la scénographie est parfaite. Ce qui n'était pas évident, car cette pièce, une des plus belles du théâtre français du XIXe siècle, fut longtemps réputée injouable : il y a beaucoup de personnages, et chaque scène est censée se dérouler dans un lieu différent. Stéphane Gildas a su répondre à ce défi.

Noël Monier

À la Manufacture des Abbesses

Le 20 novembre

de Lars Noren

Quand le rideau se lève, la nuit est noire, le sol couvert d'eau. Peu à peu apparaît une forme humaine, celle d'un adolescent : Sébastien Bosse, baskets, sac au dos, prêt à partir.

«*C'est moi / Vous me regardez / Je suis là / Je vous regarde... / Regardez-moi / Ou ne me regardez pas / Vous serez de toute façon obligés / Tôt ou tard / De me regarder.*»

Il a «*tout ce qu'il faut*» : couteau, ceinture de dynamite, bombes fumigènes, fusil, munitions pour toute une ville. Le 20 novembre 2006, dans la petite ville allemande de Emsdetten, Sébastien Bosse pénètre dans son ancien lycée et y abat camarades et professeurs : 37 blessés, pas un mort. Si, Sébastien, qui se suicide.

Depuis deux ans, il a préparé sa «*petite révolution*» avec ses «*petits moyens*». Il a tout planifié, tout filmé, tout noté

**Au Centre Barbara
Festival hip hop**

Du 21 novembre au 14 décembre



Lucille Reyboz

Oxmo Puccino

Téma hip-hop pour en découvrir toutes les facettes : ateliers, exposition, projections de films, conférences et, bien sûr, concerts, du 21 nov. au 14 déc. au Centre musical Barbara-Goutte d'Or. Ce festival, parrainé par Oxmo Puccino (musicien) et Julien Beneyton (peintre), doit permettre à la population de tout savoir sur le rap, le djing, le beat box, le graff, la danse hip-hop, leur histoire, leur évolution, les diverses tendances...

Ouverture vendredi 21 (19 h), découverte de l'exposition de Julien Beneyton et concert avec Oxmo Puccino, les filles d'*Enigmatik* (bien connues à la Goutte d'Or), Lara, Teddy Blow, Edi, Oncle Ben.

Le lendemain (20 h 30), The Latitudz, Maniacx et Aïwa. Vendredi 28 (20 h 30), Saloon et les Sages poètes de la rue.

Samedi 29 (18 h 30), le film *Banlieues* de Christophe-Emmanuel Del Debbo.

Parallèlement, démarrent les ateliers dont la restitution aura lieu en fin de festival.

□ 1 rue Fleury. 01 46 26 32 06.

■ **À l'Atelier** : Lundi 17 novembre, **Vanessa Wagner**, récital de piano. Œuvres de Haydn, Webern, Rameau, Brahms, Rachmaninov. (01 46 06 19 89.)

■ **Théâtre des Abbesses** : • Le 8 nov. (17 h), **musique classique persane**, Ashkan Kamangari. • Le 21 (20 h 30) et le 22 (17 h), **fado**, Ana Moura et Antonio Zambujo. (Loc. 01 42 74 22 77.)

■ **Église St-Pierre-de-Montmartre** (tout en haut de la Butte) : Dimanche 30 nov., **concert Gounod**. Messe solennelle de Sainte Cécile, par la Chorale des Abbesses, puis airs d'opéra tirés de *Faust* et *Roméo et Juliette*, et œuvres d'orgue de César Franck.

■ **Église Notre-Dame-du-Bon-Conseil** : Dimanche 30 nov., 15 h 30, **musique klezmer** avec Rose Bacot, clarinette. (140 rue de Clignancourt. Entrée libre.)

■ **Église Saint-Paul** : Dimanche 16 nov. à 16 h 30, l'ensemble *Harmoniche Demonstrationi* interprète Bach, Vivaldi, Telemann, Sweelinck. (90 bd Barbès. Entrée libre.)

■ **À la Maison verte** : Dimanche 23 nov. à 16 h 30, Chinatsu Saito, soprano, Makoto Yoshida, clarinette, Jeyran Ghiaee, piano, interprètent Mozart, Donizetti, Haendel, Meyerbeer, Schubert. (127 rue Marcadet. Entrée libre, libre participation.)

Ont collaboré aux trois pages "Le mois du 18^e" : Dominique Delpirou, Virginie Chardin, Claire Dalla Torre, Marie-Odile Fargier, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier, Rose Pynson.

dans son journal. À partir de ce journal intime, Lars Noren, auteur suédois mondialement connu, écrit *Le 20 novembre*. Il tente de comprendre ce geste. Revanche contre le monde, la vie, l'inexistence.

«La seule chose qu'on m'ait enseignée à l'école est que je suis un perdant... Depuis que j'ai 6 ans, vous vous êtes moqués de moi, maintenant vous allez payer.»

Lars Noren nous plonge dans une atmosphère de violence qui hypnotise. Le personnage de Sébastien est joué par une délicieuse jeune actrice à la voix caressante, ce qui amplifie encore l'effet de violence et la force de la douleur.

«La seule chose que je sais / C'est que je sens cette douleur / Sans arrêt. / J'en ai assez d'en parler»

Rose Pynson

□ 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. Lundi et mardi 19 h.

■ **Également à la Manufacture : Lonely Planet**, comédie, jusqu'au 27 déc.

**Au Théâtre des Abbesses
Couteau de nuit**

de Nadia Xerri-L
Du 5 au 12 novembre



Nadia Xerri-L

Un matin, Nadia Xerri-L feuillette un journal à la page des faits divers : Alex, un jeune homme de 25 ans, est accusé d'avoir poignardé un garçon inconnu devant le *Tropical Bar* dans une petite ville du centre de la France. Le procès commence ce jour-là. Nadia va suivre les audiences, ponctuées par une seule phrase de l'accusé : «Ce n'est pas mon histoire».

Mais c'est l'histoire de *Couteau de nuit* : trois actes, les trois minutes avant l'ouverture du procès. Ce moment où tous les protagonistes sont là : le père, la mère, le jeune frère, la jeune sœur, l'ami du coupable, le frère jumeau de la victime. Silencieux, ils se regardent et se racontent. Dans leurs têtes passent interrogations, suppliques, cris de haine ou d'amour autour de cet être aimé devenu un assassin.

L'auteur, qui a dirigé des ateliers dans des lycées défavorisés et en milieu carcéral, questionne sur la culpabilité, la présomption d'innocence, la violence dans le huis clos des familles. Elle le fait dans une belle langue, drue, poétique, qui a été pour elle une conquête dans la souffrance. Bel exemple d'intégration et de transmission pour cette petite-fille d'un émigré maltais analphabète.

R. P.

■ **Également aux Abbesses. Danses de l'Est de l'Inde** : Shantala Shivalingappa les 25, 6, 29, 30 nov. Alarmel Valli du 27 au 30.

□ 31 rue des Abbesses. Rés. 01 42 74 22 77.

Et aussi

■ **L'Atelier : Fin de partie**, de Samuel Beckett. (01 46 06 49 24.)

■ **L'Atelier-théâtre de Montmartre** : • **Une diva à Sarcelles**, à partir du 13 nov., première mise en scène de la comédienne Virginie Lemoine, le jeudi 21 h. • **Salut mon vieux**, ven. 20 h 30. • **Les divas du pavé**, merc. 20 h. • **La vie horrible de Jean-Pascal Lassus** (lectures de poésie), dim. 19 h 30. (7 rue Coustou. 01 46 06 53 20.)

■ **L'Alambic Comédie** : • **Qui aime bien trahit bien**. • **Week-end en ascenseur**. • **Écoute-moi quand je te mens**. • **Le musée des gros mots**. • **Wad**. • **Les Chanteux**. (12 rue Neuve-de-la-Chardonnière. 01 42 23 07 66.)

■ **Cirque Binet** : Voir page 17.

■ **Théâtre de Dix Heures** : • **Yann Stotz**, mar.-sam. 20 h. • **Elisabeth Buffet**, mar.-sam. 22 h. • **Donel Jack'Sman**, dim. 20 h. • **Juste pour rire show**, dim. 18 h. (36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17.)

■ **Funambule de Montmartre**, jusqu'au 31 décembre : • **Je serai toujours là pour te tuer**. • **Brassens, Brel, Ferré, l'interview**. (53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.)

■ **Lavoir moderne parisien : Big Shoot**, de Koffi Kwahulé, avec Denis Lavant. (34 rue Léon. 01 42 52 09 14.)



Denis Lavant au LMP

■ **Théâtre Pixel** : • **Zapping**, jusqu'au 18 déc., jeu. 21 h 30. • **Amours de fou**, jusqu'au 30 nov. • **Les poètes finissent en "o"** (Michaux, Hugo, Artaud), jusqu'au 30 nov. • **Gore**, jusqu'au 16 janv. • **Range ta tête, l'ascenseur est trop petit**, jusqu'au 7 nov. • **D'un esprit à l'autre**, jusqu'au 19 déc. (18 rue Championnet. 01 42 54 00 92.)

■ **Sudden Théâtre** : Reprise du *Songe d'une nuit d'été*, à partir du 6 nov., jeudi à samedi 20 h 45 (relâche le 27 nov.). 14 bis rue Ste-Isaure. 01 42 62 35 00.

■ **Théâtre Ouvert** : Nous étions jeunes alors, de Frédéric Sonntag, du 13 nov. au 13 déc. + Carte blanche à Frédéric Sonntag, mises en voix, mises en espace. (4 bis cité Véron. 01 42 55 55 50.)

■ **Tremplin Théâtre** : • **Un trajet dans la nuit**, jusqu'au 13 déc. • **Iceberg**, jusqu'au 16 déc. (39 rue des Trois-Frères. 01 42 54 91 00.)

**À la Reine blanche
Fleurs de Chine**

d'après le roman de Wei Wei
7, 8, 14, 15, 21 et 22 novembre

Dans le roman, des femmes aux noms de fleurs, Chrysanthème, Gardénia, Jasmin, Azalée... racontent leur vie, leurs peines, leurs combats. Dans l'adaptation scénique, Sandrine Gréaume est à elle seule toutes ces femmes.

□ 2 bis passage Ruelle. Vend. et sam. 21 h. Tél. 01 40 05 06 96.

■ Noté dans les autres programmes de la Reine Blanche : • **14-18, pendant la guerre la chanson continue**, les 6, 7 et 12 nov. • **Au forceps** (création, théâtre contemporaine), les 8, 15 et 22. • **Programmes complets** : www.reineblanche.com

Pour les enfants

**À l'Alambic Comédie
Le naufrage du professeur Van de Graaf**

Pour arriver à quitter l'île presque déserte où ils ont fait naufrage, le professeur Van de Graaf et son assistant ont besoin de l'imagination et de l'aide de tous les enfants présents pour ce spectacle interactif et pédagogique conçu par *Funsciences*.

Les petits doivent suivre l'histoire et relever des défis. Ils doivent aussi participer à des expériences à la fois spectaculaires et drôles comme avoir un "coup de foudre" sur scène (deux doigts qui se touchent, une étincelle mais pas de cours jus). C'est pétillant, magique, imaginaire. De 3 à 12 ans.

V. Ch.

□ 12 rue Neuve-de-la-Chardonnière. 01 42 23 07 66. Sam. 14 h 30.

■ **Également à l'Alambic : Gabilolo**, merc. 14 h, sam. 16 h, dim. 16 h 15.

Et aussi

■ **Atelier-théâtre de Montmartre** : • **Le bisou de la sorcière**. • **Gnomino**. (7 rue Coustou. 01 46 06 53 20.)

■ **Ciné-13-Théâtre : Super Cascadeur**, à partir du 8 nov. (1 av. Junot. 01 42 54 15 12.)

■ **Funambule**, jusqu'au 4 janv. : • **Le voyage de Requeteau, petit requin** (marionnettes). • **Faim de loup**. • **Blanche-neige etc.** (53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.)

■ **Pixel** : • **Les aventures de Princesse Carotte**. • **Cœurs 2 clowns**. (18 rue Championnet. 01 42 54 00 92.)

■ **Étoile du Nord : Krakenstein**, du 18 nov. au 5 déc. (16 rue Georgette-Agutte. 01 42 26 47 47.)

■ **Sudden Théâtre : Wolfi le petit Mozart**, dès 7 ans, jusqu'au 20 déc., réservation obligatoire. Merc. & ven. 14 h 30. Sam. 16 h 30. (01 42 62 35 00.)

LE MOIS DU 18^e Expositions

Au Musée de Montmartre

Jean Marais, l'éternel retour

● Du 4 novembre au 3 mai 2009. 12 rue Cortot. 01 49 25 89 37.

L'éternel retour : c'est le titre du film de Jean Delannoy, transposition de la légende de Tristan et Yseult, qui révéla en 1943 la beauté et le talent de Jean Marais et marqua le début d'une fulgurante carrière.

L'éternel retour. C'est le titre de l'exposition que le musée de Montmartre consacre à celui qui joua, enfant, dans le maquis voisin, entre rue Lepic et avenue Junot, puis s'installa dans son âge mur rue Norvins, à la *Folie Sandrin*, qu'il habita de 1980 à sa mort le 8 novembre 1998.

Éternel retour et grande rétrospective pour célébrer, à l'occasion des dix ans de sa disparition, toutes les facettes de l'artiste : comédien de cinéma et de théâtre, peintre, styliste, auteur de costumes et de décors de scène, écrivain, potier et céramiste, sculpteur enfin. Il avait 73 ans quand il découvrit la sculpture et son *Passe-muraille*, hommage au conte de



Marcel Aymé, inauguré en 1989 sur la place du même nom, témoigne de la vigueur juvénile de l'artiste.

Parrainée par Francis Huster, l'exposition présente plus de quatre cents pièces, certaines montrées pour la première fois en public, regroupées par thèmes et mises en scène dans l'ensemble du musée. On peut voir ses

croquis d'adolescent, et ses illustrations d'adulte pour des contes pour enfants. Sont également exposés peintures, bronzes et aquarelles, des esquisses de sa ligne de prêt à porter masculin, des maquettes de décors, des photos de tournage... et puis le costume brodé du roi de *Peau d'âne*, le masque de *La Belle et la Bête*... et enfin des extraits de sa correspondance avec Jean Cocteau, son "Pygmalion" et son amant.

En sortant du musée, tournez à gauche pour vous retrouver devant l'église Saint-Pierre... sur la place appelée maintenant place Jean-Marais, inaugurée sous ce nom en avril dernier.

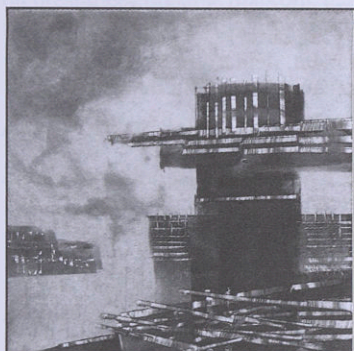
L'exposition a été conçue avec l'agence *Arts Talents*, détentrice du plus grand fonds européen de costumes et accessoires de cinéma. **M.-P. L.**

□ Du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h.

Galerie La Rotonde

Pascal Andrault

● Jusqu'au 21 novembre. 28 rue Eugène-Carrière. 01 42 23 83 10.



Pascal Andrault expose régulièrement à la Rotonde des fusains, des pastels, lavis et peintures, monochromes ou avec une gamme de couleurs restreinte, des paysages aux contours souvent indécis, embrumés, très émouvants. Cette nouvelle exposition marque une évolution dans son travail : il y fait place aux architectures d'aujourd'hui, grand immeubles, tours, usi-

nes, ports, solidement construits mais où toujours l'agitation d'un vaste ciel, ou des reflets dans l'eau donnent les tremblements de la vie.

Suivra une exposition de l'artiste italien Maurizio Dusio, dont nous retrouverons avec plaisir les sculptures et les grands dessins au noir de fumée. **N.M.**

□ Du mardi au samedi de 15 h à 19 h 30.

Galerie RAM

Jacques Le Pesteur, un an après

● 29 rue Germain-Pilon. Les 1 et 2 novembre, et du 7 au 11. Ouvert de 15 à 20 h.

La galerie RAM organise une rétrospective des œuvres de son créateur. Jacques Le Pesteur l'avait ouverte en 2001, quand il avait décidé de se consacrer entièrement à une des grandes passions de sa vie, la peinture. Il voulait offrir ainsi un lieu aux peintres qu'il aimait et y exposer, occasionnellement, ses propres toiles qu'il signait sous le pseudonyme d'Antoine Boroffe. Et il avait choisi de s'installer dans ce quartier de Montmartre qui lui était cher, tout proche de la Goutte d'Or où avait vécu plusieurs générations de sa famille.

On pourra y découvrir, ou y revoir, une quarantaine de tableaux de différentes époques du peintre : taches de couleurs, papiers froissés, mais aussi des toiles douloureuses, à l'humour



souvent grinçant comme les dessins de la "Grande encyclopédie médicale illustrée" qu'il avait publiée sous la signature de Pr Boboroffe.

On y verra aussi les étranges petites statuettes réalisées à la fin de sa vie, en 2006, alors qu'il

luttait déjà contre un cancer qui aurait fini par l'emporter s'il n'avait écarté l'appel pour épargner à ses proches et à lui-même les ravages prévisibles de la maladie.

Cette rétrospective est organisée au profit de l'opération *sourire* de Médecins du Monde qui envoie des chirurgiens dans les pays défavorisés réparer les enfants défigurés par une fente labio-palatine (un bec-de-lièvre) ou un noma, sorte de gangrène qui leur ronge le visage, ou encore les femmes vitriolées ou brûlées au Pakistan. Un choix en souvenir du premier métier de Jacques, qui fut longtemps chirurgien plasticien et qui cachait, sous son élégance recherchée de dandy, une extrême sensibilité.

Marie-Odile Fargier



À l'atelier Sophie du Buisson

Sybille M., "Poiesis"

Jusqu'au 11 nov., et les 14-15-16

Poiesis, en grec, signifie "création". Sous ce titre, Sybille M. présente, dans l'atelier de la sculptrice Sophie du Buisson, des toiles très colorées et fortement rythmées, courbes de terrains, corps qui s'enlacent, ciels orageux...

□ 64 rue Ramey. Dimanche 9 nov. de 14 à 19 h, et sur RDV jusqu'au 11 nov.

Également dans l'atelier avec Sophie du Buisson lors des portes ouvertes les 14, 15, 16 nov.



À l'Institut des cultures d'islam

Palestine, photos de Rogerio Ferrari

Jusqu'au 13 novembre

Pour la sortie du livre de Rogerio Ferrari, *Palestine*, aux éditions *Le Passager clandestin*, l'Institut des cultures d'islam expose quatorze grands tirages, sélectionnés parmi les soixante-quatre photos du livre. Rogerio Ferrari ne photographie pas des événements à la manière des photo-reporters. Il veut surtout témoigner de l'humanité tenace de ceux et celles à qui, depuis quarante ans, leur identité, leur liberté sont déniées.

□ 19 rue Léon. Mardi à samedi 14 à 20 h.

À la mairie

Bruno Lemesle, "la Goutte au cœur"

Du 6 au 20 novembre

Barbès, la Goutte d'Or, c'est son quartier. Bruno Lemesle est photographe et cinéaste. Avant la sortie en 2009 de son film sur la Goutte d'Or et ses habitants, il expose à la mairie du 18e, pour le mois de la photo, *Salut Barbès*.

Il y a dix ans, la dotation à l'animation culturelle de la mairie du 18e lui avait permis de travailler de l'intérieur à l'école maternelle Richomme et dans la classe de grande section de Christophe Poupon. Il y animait un atelier de pratique photographique. De 2002 à 2006, Nogoda, Khalid, Mah, Zainabou... ont partagé avec lui des instants de vie. Aujourd'hui, il mêle ces photos d'hier à celles d'aujourd'hui : le boulanger, le vitrier, le relieur, les sans-papiers...

Claire Dalla Torre

■ **À l'Échomusée Goutte d'Or : Soisic Kaltex** (sculptures, bas-relief, gravures, carnets de voyage du Maroc) et rétrospective des portraits par Willy Kaltex, disparu en 2005. Jusqu'au 4 nov. (21 rue Cavé. 01 42 23 56 56.)

■ **Galerie Autres regards : Photos de Pascale Josserand**, *Jours tranquilles à Cayeux*, du 7 au 29 nov. (AIDDA. 26 rue Montcalm. 01 42 55 06 86.)

■ **Galerie Amtarès : Photos de Marlo Disch**, du 4 au 29 nov. (29 rue Lamarck. Mar. à sam. 15-19 h.)

■ **Espace Canopy : Shoot off**, festival d'art vidéo, du 13 au 23 nov. (19 rue Pajol. 01 40 34 47 12. Merc. à dim. 15 h à 19 h 30.)

■ **À la Coopérative : Christine Le Roy**, collages, du 3 au 28 nov. (7 rue Lagille. 01 42 29 26 65.)

■ **Galerie W : Peintures d'Iliès Issiakhem**, *Tatouages*, jusqu'au 10 nov. (34 rue Lepic. 01 42 54 80 24.)

18^e

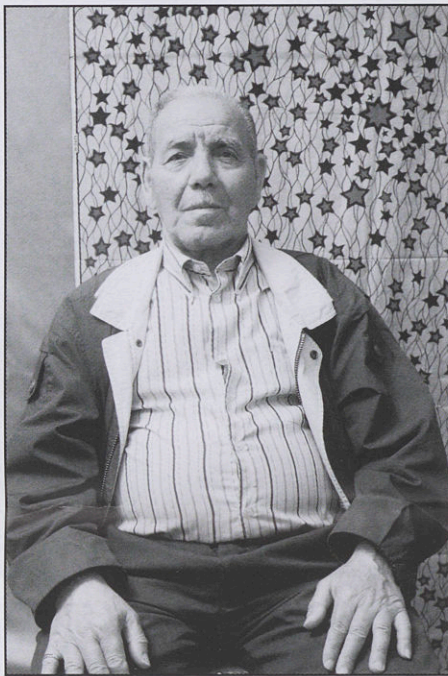
Des instantanés de visages de la Goutte d'Or, un été de l'année 2008

Photos : Lucile Gras



Pascal Ferlicot (animateur de *lagouttedor.net*), connu comme le loup blanc.

Pascale Desmazière, animatrice des Xérogaphes, et une dame du quartier.



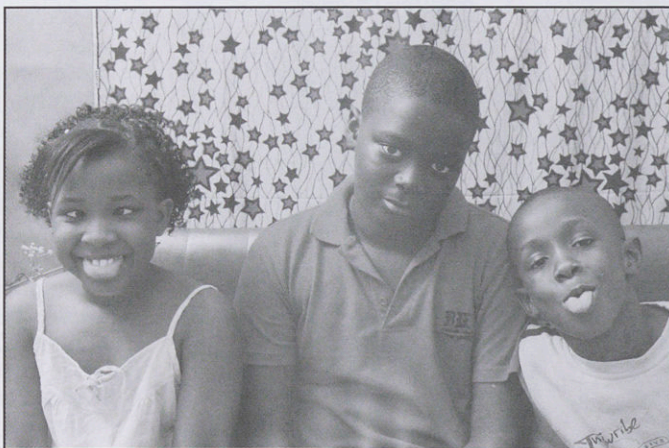
M. Kemir Abdallah, un voisin du jardin Laghouat.



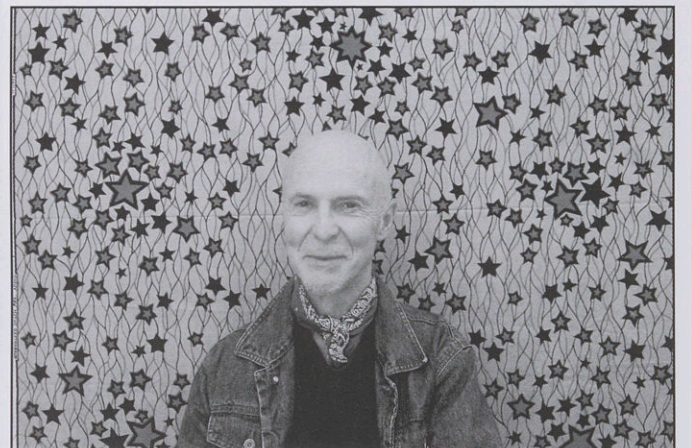
Myriam Montero Vargas, présidente du jardin partagé Lahouat.



Geneviève Bachellier, artiste.



Trois loustics...



Jean-Claude Couillard, peintre.

Lucile Gras figurait parmi les lauréats du concours *Goutte d'Or j'adore*, lancé en 2007 par le conseil de quartier et la Salle Saint-Bruno : il s'agissait de concevoir un projet «valorisant le quartier et la richesse de sa diversité, développant le lien social, la solidarité, la convivialité». Elle avait imaginé de réaliser des "portraits en boîte", en installant un studio photo en plein air avec décor à l'an-

cienne comme il en existe encore en Afrique. On vient y prendre la pose et...

Lucile a monté son projet l'année suivante. Elle raconte : «On est fin juin, les beaux jours sont là avec la Fête de la Goutte d'Or, il y a toutes sortes de spectacles (théâtre, concerts, chorales) devant l'église Saint-Bernard, et des fleurs qui poussent dans le jardin partagé du 7 rue de Laghouat. Je profite de cette effusion "goutte-d'orienne" pour

monter mon projet avec l'aide financière qui a été le prix du concours. On construit une petite scène au fond du jardin Laghouat, des affichettes sont collées dans le quartier : venez vous faire tirer le portrait au studio photo de rue.

«Les séances de prises de vue sont ouvertes sur deux jours. Y viennent les enfants qui habitent dans le coin, les habitués du jardin, quelques promeneurs curieux. Les modèles se prêtent

au jeu (seul, en couple, en famille, en groupe), montent sur la petite scène et choisissent leur posture, assis sur un canapé ou debout devant la tenture étoilée. Un instant particulier où chacun "se met en scène" pour LA photo.»

Lucile a pris des dizaines et des dizaines de clichés. Nous en avons sélectionné avec elle quelques-uns et nous vous offrons ce souvenir de la Goutte d'Or en fête. ■

Gérard Jouhet collectionne depuis des années les cartes postales anciennes du 18e. Il s'est aussi pris de passion pour le graveur Eugène Delâtre. Et c'est un fidèle absolu du cyclisme au long cours.

La collection de cartes postales et le vélo

Un jour, alors qu'il visitait la Foire à la ferraille de Chatou avec sa famille, Gérard Jouhet est tombé en arrêt devant un lot de cartes postales datant du début du XXe siècle, et notamment une vue du carrefour Lamarck-Damrémont. Sa femme avait passé son enfance tout près de là. *«Je ne sais pas pourquoi, raconte-t-il, ce fut le coup de foudre.»*

La première carte postale ancienne de sa collection entrainait ainsi chez lui. Il en possède aujourd'hui plus de quatre mille, toutes sur le 18e. La plus rare, on n'en connaît plus que deux exemplaires, il l'a payée 9 000 francs au début des années 1990. Elle représente la clinique vétérinaire du 138 rue Ordener : un cheval, jambes entravées, est couché sur la table d'opération et le vétérinaire, en blouse blanche, entouré de trois solides assistants, saisit son scalpel pour opérer.

Feuilleter l'histoire du 18e

Gérard Jouhet est ouvert, accueillant, dynamique. Il aime rire. J'ai fait sa connaissance en 1995, je cherchais des illustrations possibles pour les articles d'histoire du 18e du mois. Chez lui j'ai feuilleté, dans ses albums, l'histoire de l'arrondissement : les fortifs avec les baraques de chiffonniers, les lutteurs forains sur les boulevards, les cours de fermes à La Chapelle, les premiers cinémas, le chantier de creusement du métro et les cuirassiers à cheval envoyés pour briser la grève des ouvriers, la consécration du Sacré-Cœur, l'école des taxis rue Vauvenargues, les pompiers de la caserne Carpeaux...

Gérard Jouhet connaît les noms des photographes – et parmi eux il y avait de vrais artistes. Il peut vous faire l'historique de telle ou telle série de paysages, donner le nom de l'éditeur, les numéros de série. Il est intarissable.

Il existe des collectionneurs qui enferment leurs trésors. Gérard n'est pas de ceux-là : bien sûr, il ne prête pas ses cartes postales, il sait trop bien qu'inévitablement il risquerait d'en perdre, mais il en met des copies à la disposition de qui en a besoin, utilisables librement. Nombreux sont les auteurs de livres sur Montmartre et sur le 18e qui ont fait appel à lui, depuis André Roussard et ses dictionnaires (*Dictionnaire des lieux à Montmartre, Les Montmartrois...*) jusqu'à Dominique Chauvat, créatrice des éditions de la Belle Gabrielle, en passant par les journaux locaux.

Dans l'atelier de Delâtre rue Lepic

Au bout d'un certain temps cependant, les cartes postales n'ont plus suffi à son appétit de collectionneur. Il s'est mis à rechercher les livres anciens sur Montmartre, et les images de toutes sortes, et chemin faisant il a découvert avec émerveillement les gravures d'Eugène Delâtre.

Né en 1864, Delâtre a été un des grands graveurs de son temps. Dans son atelier, rue Lepic, il a travaillé pour Toulouse-Lautrec, Suzanne Valadon, Gauguin, Matisse, les jeunes Braque et Picasso... Il était aussi lui-même un dessinateur, un artiste fin et sensible. Il gravait ses propres créations. Le beau livre *Les rapins*, qui vient



Gérard chez lui, rangeant ses cartes postales, et (ci-dessous) sur la course Paris-Brest-Paris.



de paraître (voir page 22) en présente quelques exemples, issus de la collection de Gérard Jouhet.

Celui-ci en possède maintenant une belle quantité, il aime les faire admirer et son enthousiasme est communicatif. Il envisage de réaliser un "catalogue raisonné" de l'ensemble de l'œuvre d'Eugène Delâtre.

Quelques kilomètres avec les copains

Gérard Jouhet a une autre passion : le vélo. *«J'ai toujours eu du goût pour le sport, dit-il. L'athlétisme d'abord : quand j'avais 17 ans, j'ai fait partie d'un relais 4 X 100 mètres qui a été vice-champion de France. Puis j'ai fait du jiu jitsu. J'ai arrêté quand j'ai commencé à travailler et quand je me suis marié. À 27 ans je me suis mis au vélo.»*

Ses débuts, en solitaire, ont été dramatiques : grave chute, fracture du crâne. Un ami lui a dit : *«Entre dans un club, c'est une sécurité.»* Il a adhéré à un club omnisports de Levallois. *«J'ai plein d'amis là-bas. Ensemble on fait des circuits chaque année, par le chemin des écoliers. On s'arrête pour visiter ici ou là.»* Cet été, c'était dans les Charentes.

Et les week-ends, il enfourche sa monture pour avaler quelques kilomètres avec les copains.

Paris-Brest-Paris, 1 250 kilomètres

Mais la grande aventure, c'est Paris-Brest et retour. C'était autrefois une course professionnelle, la plus dure. Elle a eu lieu pour la première fois en 1891, à une époque où le matériel n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, les routes non plus. Le vélo du vainqueur est au musée des Arts et Métiers. *«C'étaient des héros»,* commente Gérard. De grands champions ont inscrit leur nom à son palmarès, de Garin au début du XXe siècle à Robert Chapatte...

Mais à la fin les professionnels acceptant de se présenter au départ de cette épreuve se faisaient rares. Le Paris-Brest-Paris des professionnels s'est disputé pour la dernière fois en 1956. Et les amateurs ont pris le relais.

1 250 kilomètres. La course a lieu tous les quatre ans. Gérard Jouhet fait partie de la vingtaine d'amateurs qui l'ont achevée sept fois. Le record, c'est dix fois. *«L'égalier, j'en rêve»,* dit-il. Il compte : *«Ça me ferait 64 ans, c'est envisageable.»* Lors de la dernière édition, en 2007, ils étaient 5 200 au départ, beaucoup moins à l'arrivée. Le doyen avait 80 ans, il a abandonné à 60 kilomètres de la fin.

Gérard, lui, a mis 74 heures et 45 minutes pour boucler le circuit. Y compris les deux repos qu'il s'est permis : le premier après 800 kilomètres, deux heures de pause. Quand il est reparti, il pleuvait des cordes. Le second au kilomètre 1 160. Là, il a dormi, moins d'une heure.

La prochaine fois, c'est en 2011. On vous tiendra au courant.

Noël Monier

□ Pour réaliser son "catalogue raisonné" de l'œuvre d'Eugène Delâtre, Gérard Jouhet est en quête de toutes informations. Si vous en détenez, n'hésitez pas à prendre contact avec lui. Il a ouvert un site pour cela : eugenedelatree.fr